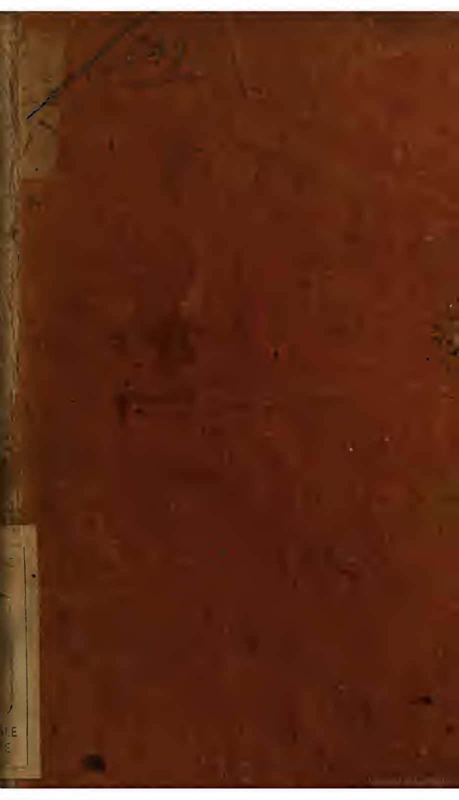
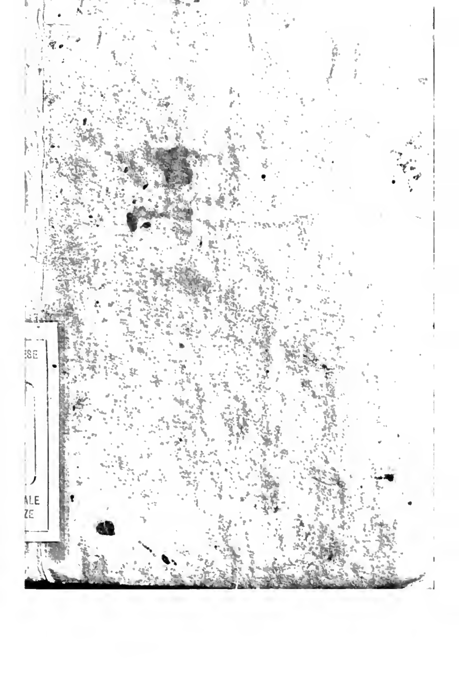






R. BIBLIOTECA NAZIONALE CEN[TRALE]
DI FIRENZE

COLLEZIONE PISTOIESE

RACCOLTA DAL

CAV. FILIPPO ROSSI-CASSIGOLI

nato a Pistoia il 23 Agosto 1835
morto a Pistoia il 18 Maggio 1890

Pergamene - Autografi - Manoscritti - Libri a stampa - Opuscoli - Incisioni - Disegni - Opere musicali - Facsimile d'iscrizioni - Editti - Manifesti - Proclami - Avvisi e Periodici.

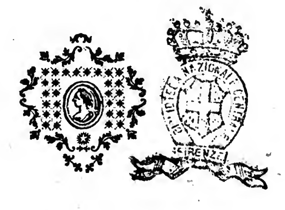
21 Dicembre 1891



RICHARDET,

POEME.

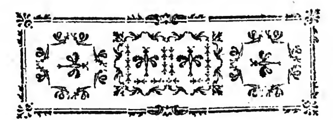
SECONDE PARTIE.



A LIEGE,

Chez C. PLOMTEUX, Imprimeur de
Messeigneurs les Etats.

M. DCC. LXXVI.



RICHARDET, POËME.

CHANT SEPTIEME.

C'Est pour le ſage un curieux problême
De définir ſi le mal vient des dieux,
Car, s'il en vient, tout eſt ſans doute au mieux
Et l'optimiſme eſt le ſeul vrai ſyſtême.
Pour appuyer ce ſubtil ſentiment,
Si je me plains d'un triſte événement;
Vous occupez, me dit-on, une place
D'où l'on ne voit qu'une ſeule ſurface
De cet objet qui fait votre tourment.
Voyez ourdir cette riche tenture,
Ajoute encor mon docteur révéré,
L'artiſte adroit, dont l'art eſt admiré,
Vous ſemblera tronquer chaque figure.
L'œil n'apperçoit que maſſes de couleurs,
Qu'objet confus, ſans deſſein & ſans forme.

Ce qui d'ici vous paroît ſi difforme
Offre un chef-d'œuvre à d'autres ſpectateurs
Il eſt ainſi de l'ouvrage admirable
Qu'a ſu créer l'immortel ouvrier.
Qu'importe au tout l'effet particulier !
Ce qui pour vous eſt un mal formidable
Concourt au bien de l'univers entier.
Mon cher docteur, excuſez ma bêtiſe,
Mais, duſſiez-vous me traiter de pervers,
Il eſt fâcheux pour moi, quoiqu'on en diſe,
Que Jupiter me travaille à l'envers.
Du bien public je ſuis certes fort aiſe ;
Mais, en rendant ce qui me ſemble dû
A l'univers, je tiens, ne vous déplaiſe,
D'un peu plus près à mon individu ;
Et conçois mal qu'un être magnanime
Dont rien n'a pu reſtreindre le pouvoir,
N'ait ſu remplir que par mon déſeſpoir
Le but divin de ſon œuvre ſublime.
Mais, de qui donc, me dira-t-on fort bien,
Provient le mal ? tout franc, je n'en ſais rien.
De vous ; de moi qui ne vaux pas grand'choſe.
De moi ? tant mieux. Donc j'agis, je diſpoſe ;
Si je fais mal, je puis donc faire bien !
Raiſonnons juſte, & trêve de ſcience.
Faiſant le bien, s'il eſt une équité,
J'acquiers un droit à quelque récompenſe ;
Mon avenir n'eſt donc pas limité !
Ce doux penſer me flatte & me conſole.
Je ne ſuis plus un être ſi frivole,
Vivant un jour, néant le lendemain,

Voguant ſans ciel, ſans guide & ſans bouſſole.
Je marche ferme, & je vois mon chemin ;
Sans murmurer je ſubis mon deſtin,
Et l'avenir n'a rien qui me déſole.
Mais je m'écarte un peu de mon objet.
Pour peu qu'encor ſur ce ton je raiſonne,
J'empiéterai ſur les bancs de Sorbonne,
Et ſur ma foi, ce n'eſt pas mon projet.
Mais qui pourroit s'abſtenir de morale
Lorſque l'on voit un traître Garbolin
Pouvant unir deux amans ſans ſcandale,
A les vexer prendre un plaiſir malin ?
C'eſt un abus dont j'ai l'ame bleſſée ;
Ma muſe a droit d'en être courroucée,
Car leurs malheurs nous vont alembiquer.
Mais puiſqu'enfin j'ai voulu m'embarquer,
Continuons l'hiſtoire commencée.
Nos chevaliers voyant Sarpedon mort,
Et ſes ſoldats rallentir leur effort,
Pour prévenir des attaques nouvelles
Au milieu d'eux enferment les trois belles,
Et ſans tarder s'acheminent au port.
Un bruit ſoudain les trouble & les arrête ;
D'horribles cris leur font tourner la tête,
Et dans l'inſtant cent bataillons épars
Viennent ſur eux fondre de toutes parts.
Les trois amans s'oppoſent aux perfides.
Le ſcric, chargé des princeſſes timides,
Vers le vaiſſeau guide leurs pas tremblans ;
Et cependant des guerriers intrépides
Brillent déjà les fers étincelans.

Leurs yeux, leurs bras, font l'éclair & la foudre.
Tout eſt frappé, détruit, réduit en poudre,
Et l'ennemi qu'animoit la fureur
N'éprouve plus qu'une lâche terreur.
Dans ce déſordre, un Nubien avide,
Plus curieux de l'or que des combats,
Voit les beautés s'éloignant à grands pas.
Suivi des ſiens, d'une courſe rapide
Il joint Deſpine & la prend dans ſes bras;
Ses compagnons, des autres fugitives
Se ſaiſiſſant, les emmenent captives.
Le ſcric en vain s'oppoſe à leur effort;
Percé de coups il tombe demi-mort.
Tandis qu'ainſi le deſtin les accable,
Les Paladins déjà victorieux
Ont diſſipé cette armée innombrable,
Et vers le port reviennent glorieux.
Mais quels revers pour leurs flammes conſtantes!
Le ſcric mourant qu'on vient d'y tranſporter
Offre à leurs yeux ſes bleſſures ſanglantes,
Et déſolé, peut à peine conter
Son aventure & le rapt des infantes.
Il vous faudra, ſeigneurs, bien des efforts
Pour ſurmonter les charmes les plus forts,
Dit un vieillard expert en chirurgie
Qui ſur le ſcric inſtrumentoit alors;
Car tout ici s'opere par magie.
Si par malheur les objets de vos feux
Sont au pouvoir de notre ſouveraine,
Vous ne prendrez qu'une inutile peine;
Notre vieux roi dans cet art ténébreux

Eſt très-inſtruit ? mais bien moins que la reine.
Mes yeux l'ont vu bâtir en moins d'un jour
Sur un rocher une ſi haute tour,
Qu'à peine un aigle à ſon ſommet s'éleve ;
Jamais l'enfer n'eut de plus docte éleve ;
Et, fiez-vous à mon aſſertion,
J'en ai moi-même eu la conviction.
Ayant, ſans cauſe, attiré ſa diſgrace,
Je me vis chien, un matin, de ſa grace ;
Et j'aboyois avec diſtinction.
Dans cette tour étant en faction,
Un gros lourdaut, chargé de ma pâture,
Dont j'avois fait un véritable ami,
Me déchaîna. Je franchis la clôture,
Et déſertai le terrein ennemi.
Je dois penſer que mon froc de Cerbere
Tenoit au ſol dont j'avois délogé ;
Car du rocher dès que j'eus pris congé,
Je redevins le vrai fils de ma mere.
Comme un miroir, le roc reſplendiſſant
N'a d'autre accès qu'un très-étroit eſpace,
Qui, dans ſa pente, uni comme une glace,
Offre un ſentier tortueux & gliſſant.
Une fourmi s'y ſoutiendrait à peine.
En deſcendant je n'eus point d'embarras,
Et me laiſſai *ramaſſer* juſqu'en bas ;
Mais pour monter, toute puiſſance humaine
S'efforceroit en vain d'y faire un pas.
Tandis qu'ainſi l'eſculape raiſonne,
Et qu'il raconte aux guerriers curieux
Tout ce qu'il ſait de ces magiques lieux,

Ils font ferment d'exterminer Argone,
Qui, de sa part, aux fureurs s'abandonne.
Elle a déjà, sur ces monts désolés,
Fait transporter par des chevaux ailés
Les trois objets de sa noire vengeance,
Et de leur mort se réjouit d'avance,
L'intérieur de ces murs redoutés
Offre un jardin riant & délectable,
Dont les regards sont soudain enchantés,
Un pavillon de structure agréable
Semble élevé pour des divinités.
Tout ce qu'ont su, pour aider la nature,
L'art & le goût inventer de parure,
Orne à l'envi cet asyle discret
Qui de la fée est le serrail secret.
Le doux printems n'y souffre que Zéphire;
Point de frimats, point d'ardentes chaleurs;
De tous côtés étalant ses couleurs,
Flore s'y plaît; & l'air qu'on y respire
Est parfumé de ses douces odeurs;
La vive rose, éblouissant la vue,
Là, sur les fleurs regne avec majesté,
Et mille dards dont elle est défendue
Semblent encor redoubler sa fierté.
Vous y voyez la tulipe orgueilleuse,
La renoncule, & le galant muguet,
Le noble lys, l'anémone amoureuse,
Le blanc jasmin, la jonquille, & l'œillet,
Le tournesol, la fiere tubéreuse,
Et sans succès le narcisse chéri,
La violette humble, simple & modeste.

Et l'hyacinthe, en habit bleu célefte,
Qui d'Apollon fut jadis favori.
Mais qui pourroit, de la riche pomone,
Peindre les dons offerts à chaque pas !
Les divers fruits des différens climats ;
Ceux de l'été, joints à ceux de l'automne,
Leur goût exquis, leur forme, leur beauté ;
De chaque fens tout y flatte l'ufage,
Tous à la fois goûtent la volupté,
Et mille oifeaux cachés fous un feuillage
Y font entendre un amoureux ramage.
Là, vers les cieux s'élançant en fureur,
L'onde brifée en retombe écumante,
Et de la neige efface la blancheur.
Ici, formant une nappe brillante,
De fon criftal les yeux font éblouis ;
Dans un baffin qu'entourent cent naïades,
Pour un inftant fes flots évanouis,
Par cent détours furprenans, inouis,
En bouillonnant fortent par cent cafcades.
Les deux attraits de ce féjour flatteur
Touchent très-peu les amantes timides,
Tout à leurs yeux femble un piege impofteur ;
Tant de pouvoir entre des mains perfides
Avec raifon redouble leur terreur.
Mais tout-à-coup, une tempête affreufe
Vient annoncer la fée & fon courroux,
Et de fon char, tiré par deux hiboux,
Elle defcend comme une furieufe.
Que tout ici reffente mes douleurs ;
Ce luxe infulte au chagrin qui me tue ;

Obéiſſez, cria-t-elle éperdue,
Eſprits; changez en des lieux pleins d'horreurs
Cet appareil qui me choque la vue.
L'arrêt fatal eſt ſoudain accompli.
A peine on voit à travers les ténebres
De trois cyprès les troncs noirs & funebres,
Et de démons ce ſéjour eſt rempli.
Vous, que le ſort à ma rage inhumaine
Vient de livrer au gré de mon ſouhait,
Dit-elle alors; c'eſt trop peu pour ma haine
Que de vous voir par une rude peine,
De vos amans expier le forfait,
Et mon triomphe eſt encor imparfait.
Mais, ils ſeront bientôt ſous ma puiſſance;
Je veux moi-même ici vous raſſembler,
Et, ſur ſa tombe, achevant ma vengeance,
A mon cher fils, tous ſix, vous immoler.
Pour obéir à ſes ordres ſiniſtres,
Déjà ſortant de leurs noirs ſouterrains,
De ſa fureur les barbares miniſtres,
Sur ces beautés, qui pouſſent des cris vains;
Oſent porter leurs criminelles mains.
Sans nul égard pour tant d'appas céleſtes,
On leur arrache à l'inſtant leurs habits,
Et, garottés à ces arbres funeſtes,
De mille coups leurs beaux corps ſont meurtris.
Mais ſuſpendons de ſi triſtes récits,
Et revenons à nos foudres de guerre.
Les Paladins accourus au rocher
Des pieds, des mains, cherchant à s'accrocher,
A chaque inſtant donnent du nez en terre.

Vers Richardet un ours vient à grands pas,
Et s'élançant, le faisit à la gorge ;
Mais le guerrier tirant son coutelas,
D'un seul revers le pourfend & l'égorge.
Emerveillé de l'avoir vu courant,
Sans trébucer dans cette route ingrate,
Il l'examine, & trouve à chaque patte
Dix crocs aigus, durs comme diamant.
Amis, dit-il, la rencontre est heureuse;
Il ne nous faut qu'en trouver deux pareils,
Armer nos pieds de semblable orteils,
Et, sans risquer une chûte fâcheuse,
Franchir comme eux cette montagne affreuse.
Tout en parlant, il lui leve la peau,
Et la revêt comme une soutanelle;
Puis affublé de ce harnois nouveau,
Il veut voler où son amour l'appelle.
Autre ours paroît, suivi de sa femelle;
Par les guerriers ils sont exterminés.
A Montauban échut la peau de l'ourse.
Tous trois enfin bien encapuchonnés,
Sans perdre tems recommencent leur course.

Me voici bien pour un magique bal,
Disoit Anglante, & pour conter fleurette,
Et conquérir le cœur d'une coquette,
L'ajustement seroit original.
D'une coquette! Hé mais selon la lune,
Dit Montauban; un air mâle a son prix.
Ce froc promet une ardeur peu commune,
C'est un grand point; & ne serois surpris
Qu'il m'attirât quelque bonne fortune.

En badinant ainsi de sa peau brune,
Le jouvenceau point ne se défioit
Du trait galant qu'amour lui réservoit.
Un pendar d'ours, ayant eu l'accointance
De l'animal dont il portoit le froc,
Vint l'assaillir au beau milieu du roc
Pour renouer l'ancienne connaissance;
Il le léchoit, & fleurant sa toison,
Le lutinoit plus fort que de raison.
Ses compagnons en rioient sans mesure;
Mais Montauban certe ne rioit pas;
On peut juger quel fut son embarras;
Car le pauvret, martyr de l'aventure,
Se vit tout prêt à quitter sa fourrure;
De plus en plus notre ours entreprenant
Etoit tenace, & très-impertinent.
Il part enfin; Anglante encor en raille.
Je suis, dit-il, de ton opinion,
Et ton habit de couleur de muraille
A fait merveille en cette occasion.
Un tel propos n'eût passé sans replique;
Mais, parvenus alors sur le plateau
D'où l'on voyoit la tour diabolique,
A chaque pas quelque ruse magique
Leur opposoit un obstacle nouveau.
Quittant bientôt leur sauvage tunique,
Les Paladins font la guerre aux enfers.
Je passerai sur les monstres divers
Qu'arme contre eux une noire cabale,
Ces charmes vains cedent à leur valeur,
Un lac bouillant de matiere infernale

N'arrête point leur héroïque ardeur,
Malgré les feux que ce Cocite exhale,
Malgré l'effort des poiſſons enflammés
Pour entraîner ſous cette onde fatale
Les chevaliers & l'eſquif abymés,
Les trois amans par la gloire animés
De ces volcans franchiſſent l'intervalle.
Il ſont au pied du terrible manoir
Où gémiſſoit ſous un cruel pouvoir
Ce que l'amour forma de plus aimable ;
Mais de ces murs la hauteur incroyable
D'y pénétrer ne laiſſe aucun eſpoir.
Puiſque des airs la tentative eſt vaine,
Par une route obſcure & ſouterraine,
Dit Richardet, amis, il faut percer.
Juſqu'aux enfers duſſé-je m'enfoncer,
De ces rochers j'ouvrirai les entrailles ;
Duſſent enfin ſur moi ſe renverſer
Les fondemens de ces vaſtes murailles,
Rien ne me peut détourner d'y paſſer.
Ses deux couſins d'une audace pareille
Font éclater les mêmes ſentimens.
Mais tout-à-coup de longs henniſſemens
Percent la terre & frappent leur oreille.
Emerveillés d'entendre ſi près d'eux
Ces ſons, que rien ne décele à leurs yeux,
Les Paladins que le ſort favoriſe
Trouvent enfin avec joie & ſurpriſe
Des ſoupiraux qu'ils n'appercevoient pas.
Paſſons encor les dangereux combats
Que ſuſcita leur nouvelle entrepriſe ;

Vous le voyez ſans que je vous le diſe,
La fée Argonne en ces antres obſcurs
Faiſoit garder ces montures divines,
Qui dans le ſein de ces aſyles sûrs
Avoient par l'air porté nos Héroïnes;
Et les guerriers ayant franchi les murs
Sur ces chevaux dont l'aile eſt ſi légere,
Dans ſes jardins ſurprennent la Mégere.
Au dénouement vous voilà préparé,
Ami lecteur, ſous le fer acéré
La fée expire, & l'opera s'acheve.
Tout diſparoît ainſi que dans un rève,
Et les amans ſe trouvent dans un pré;
Ces beaux courſiers de nature emplumée,
Qui voituroient princeſſes & guerriers,
Sont trois ânons ornés de leurs paniers,
Et tout ce feu ſe termine en fumée.
Puiſque l'affaire eſt ici conſommée,
Songeons, de grace, à Renaud, à Roland.
Je vous ai dit qu'ils alloient pourſuivant
Le raviſſeur de la belle Deſpine;
Or, chacun ſait que ſur l'onde mutine
De s'égarer on court quelque haſard.
Au bout d'un mois, à l'iſle de la Lune,
Vulgairement dite Madagaſcar,
Nos voyageurs ſurgiremt par fortune.
Le peuple noir de ce ſéjour d'horreur
Eſt aſſaſſin, lâche, traître & voleur.
Les deux champions à peine ſont à terre
Que ces brutaux viennent les inſulter;
Roland leur fait ſigne de s'écarter,

On lui répond soudain à coup de pierre.
A ce signal d'une sanglante guerre
Il leur décoche un regard de travers;
(C'étoit son tic, il étoit roux & louche,
Velu, cagneux, trapu, les yeux couverts,
Et d'un aspect honnêtement farouche.)
Voyons, dit-il, riant avec dédain,
Si celui-ci par hasard est agile.
Lors il l'empoigne, & d'un seul tour de main
A trois cents pas le jette à croix ou pile.
Ses compagnons le voyant dans les cieux,
Très-effrayés gagnent au pied bien vîte,
Et sans rêver, tous préférent la fuite
Au vain honneur d'un vol ambitieux.
Vois, mon ami, comme ils ont fait retraite.
Pour éviter compagnie indiscrete,
C'est, dit Roland, un secret éprouvé.
Oui, dit Renaud; tu t'en es bien trouvé,
Mais sans le bras, de quoi sert la recette ?
Le bras, cousin, est encor assez bon,
Reprend Roland; mais cherchons, je te prie,
Quelque cabane, ou quelque hôtellerie,
Car je me sens le gosier en charbon.
Dans le moment ils trouvent une auberge;
L'hôte pâlit, & cherche à s'esquiver.
Halte; chez toi, dit Roland, je m'héberge;
Sois sans frayeur, & songe à m'abreuver.
L'hôte à l'instant apporte une bouteille
Qu'il boit d'un trait. Ce baume me réveille,
Mais il m'en faut, lui dit-il, dix flacons.
Sur ces païens Renaud plein de soupçons

Veut l'exhorter à boire avec ſageſſe.
Sans l'écouter, le Paladin ardent,
Déjà ſéduit par la liqueur traîtreſſe,
Cede d'abord au beſoin qui le preſſe,
Puis au plaiſir ſe livre en imprudent.
Envain Renaud le prie & le ſermonne;
Il danſe, il chante, il boit à ſa ſanté;
Il tombe enfin par le ſommeil dompté;
Sur un grabat ſon couſin l'abandonne.
Dans cet état l'infortuné guerrier
Saiſi, lié par le Maure perfide,
Eſt à la ville emmené priſonnier.
A ce complot l'hôte ruſé préſide,
Berçant Renaud d'un conte familier.
Le bruit des flots, les bois, la nuit obſcure,
Tout le trahit dans cette conjonćture.
Après ſoupé, le Paladin ſurpris
De ne plus voir Roland ſur ſa couchette,
Entre en ſoupçon, s'informe, s'inquiete,
Cherche par-tout, & l'appelle à grands cris.
L'hôte veut fuir; d'une atteinte ſoudaine
Renaud punit ſa lâche trahiſon,
Et furieux, brûle encor la maiſon.
Malgré la nuit, il court à perdre haleine;
Ses tons perçans font retentir les bois.
L'écho le trompe en répétant ſa voix;
Il reſte court; ſe tait; attente vaine!
Lors il reprend ſa courſe & ſes regrets,
Tout retentit dans ces ſombres forêts
Du bruit affreux de ſa douleur amere;
Les creux vallons, les plus ſauvages lieux.

N'échappent pas à sa recherche austere,
Pour les sonder, le guerrier généreux
Semble éclairé des feux de sa colere !
Vers un rocher le hasard le conduit.
Dans ce moment une foible lumiere
Brille & se perd dans l'ombre de la nuit.
Il marche, & prête une oreille attentive ;
Un bruit confus qu'il ne distingue pas,
Mêle aux accens de quelque voix plaintive
Les tons bruyans d'un rustique repas.
Il trouve enfin une étroite ouverture,
Il s'en approche, & découvre aisément
L'intérieur d'une caverne obscure
Qu'un noir fanal éclairoit tristement.
Il reconnoît cette moresque engeance,
Qui par la fuite évita sa vengeance.
Dans les excès de l'amour & du vin,
Là, ces brutaux partageoient leur butin.
De tous côtés Renaud portant sa vue,
Voit dans un coin une femme éperdue,
Qui dans son sein pressoit languissamment
Une beauté sur la terre étendue
Que la douleur privoit du sentiment ;
Un jeune amant, qui tendrement l'appelle,
Ouvrant les bras, de désespoir touché,
Semble vouloir, en s'élançant vers elle,
Rompre les fers dont il est attaché !
Et tout près d'eux un vieillard vénérable
Qui dans l'horreur paroît enseveli,
Levant au ciel un regard pitoyable,
Des malheureux lui reproche l'oubli !

Notre héros, dont l'ame eſt pénétrée,
Cherche ſi bien qu'il découvre l'entrée.
Dans la caverne à peine deſcendu,
Sur ces cruels fondant comme un tonnerre,
A coups d'épée il déclare la guerre;
En un clin d'œil tout ſe voit confondu,
Le ſang, le vin, le feſtin, les convives,
Tout eſt percé, répandu, pourfendu,
Hors les captifs, & les dames captives.
De leurs liens il les délivre tous,
Puis va donner ſes ſoins à l'inconnue,
Qui de ſa peur n'eſt pas bien revenue.
Troublée encor de ces terribles coups,
Le ſuppliant de prendre ſa défenſe,
Prenant ſa main, implorant ſa clémence,
Elle vouloit embraſſer ſes genoux.
Renaud, jamais n'eut l'ame dure & fiere,
Tout au contraire, il étoit fort humain,
En l'écoutant, des yeux & de la main,
Il accédoit à ſa douce priere;
Et même alors, pour ſurcroît de bonté,
Je ne ſais quoi chez lui de pathétique
Donnoit encor d'un air plus authentique
Signes certains de bonne volonté.
Craignant l'excès de ſa civilité,
Le jouvenceau doucement par la manche
Tira la belle; à cette viſion,
En rougiſſant avec confuſion,
Elle retire à l'inſtant ſa main blanche,
Et de l'objet détourne ſon regard.
Mais cet accès de l'amoureuſe fievre

Lui déroba certain fouris gaillard
Qu'elle contint en fe mordant la levre.
Sortons, feigneur, fortons de ce tombeau,
Lui dit alors la prudente matrone;
N'attendons pas la fin de ce flambeau,
Ici partout la mort nous environne.
Le Paladin avance le premier,
Ils marchent tous fur les pas du guerrier.
Lorfqu'ils fortoient de ces demeures fombres;
Le jour naiffant chaffoit déjà les ombres.
Renaud galant, & toujours curieux,
Donnant la main à la dame aux beaux yeux;
Pour adoucir les ennuis du voyage,
Racontez-moi, dit-il, quel fort fâcheux
Vous a conduits dans cet antre fauvage.
Je vais, feigneur, dit le jeune étranger;
Vous faire voir avec combien de rage
Notre deftin a fu nous outrager.
  J'abrégerai tout détail inutile,
Nous nous nommons Agénor, & Zirphile;
Voici l'objet de mon fidele amour,
Et les époux dont elle tient le jour,
A Marmora nous avons pris naiffance;
Et l'amitié qui lioit nos parens,
A nous unir par des nœuds plus preffans,
Nous deftina dès la plus tendre enfance,
Notre berceau fut celui de l'amour;
Il enflammoit déjà notre innocence;
Ainfi que nous il croiffoit chaque jour.
C'eft dans les cœurs qu'il établit fon trône;
Mais dès l'inftant qu'il en eft fouverain,

Il envahit tout ce qui l'environne,
Sans qu'on y penſe il gagne du terrein.
Déjà nos yeux ſoumis à ſon empire,
Par des regards étincelans & doux,
Avertiſſoient ceux qui veilloient ſur nous
De prévenir un trop tendre délire.
Tous deux chéris des auteurs de nos jours,
Nous nous flattions d'un prochain hyménée;
Pour couronner nos fideles amours,
Ils ſont d'accord; la parole eſt donnée;
Un accident en hâta la journée.

Le fier Léarque, un corſaire inſolent,
Qui dans Averſe à ſes loix aſſervie
Régnoit alors, vit Zirphile un moment,
Et ce moment l'enflamma pour la vie.
Il ſut bientôt que j'étois ſon rival.
Notre union pour ſon orgueil brutal
Eſt un ſupplice; il rencontre Glicere,
(De mon épouſe elle eſt la digne mere,
Et pour tous deux ſon amour eſt égal.)
Je ne crois pas que votre eſprit balance
A rompre un nœud trop indigne de vous,
Quand vous ſaurez, dit-il, quelle alliance
Offre à Zirphile un plus illuſtre époux.
Vous vous trompez; notre choix nous honore,
Je le préfere à celui que j'ignore,
Répond Glicere; il s'agit de ma main,
Dit le tyran; vous vous trompez encore,
Lui repart-elle avec quelque dédain;
Sachez, ſeigneur, que le plus grand monarque
Ne me pourroit diſtraire de ma foi.

Il feroit donc moins abfolu que moi,
Dit en fureur le farouche Léarque.
Cet entretien avança nos plaifirs;
Le lendemain, fans éclat, & fans fête,
Un doux hymen comble tous nos defirs,
Et mon rival m'affura ma conquête.
Que fon audace eut d'attraits pour mon cœur!
Qu'avec tranfport je bravois fa colere!
Qu'à le punir nous montrâmes d'ardeur!
A mon amour Zirphile en fut plus chere,
Et fon dépit augmentoit mon bonheur.
Notre ennemi retiré dans Averfe
Nous abufoit par un calme trompeur,
Et des deffeins de fon ame perverfe
Sut déguifer la perfide noirceur.
Hélas, fans peine on trahit l'innocence!
Rien n'eft fufpeft aux efprits généreux!
Pour nous tromper avec plus d'apparence,
D'une autre belle il feint d'être amoureux.
Nous jouiffions dans une paix profonde
Des doux plaifirs qui nous étoient offerts;
Chaffes, tournois, mafcarades, concerts,
Danfes, feftins, promenades fur l'onde,
Spectacles, jeux, amufemens divers.
Un jour (ce jour caufe de ma ruine,
Fut le dernier de mes félicités!)
A l'appareil d'une fête marine,
Par nos amis nous fûmes invités.
Pour y conduire Arbante mon beau-pere,
Nous fîmes tous un inutile effort,
Et ce refus femble être un coup du fort!

Je n'emmenai que Zirphile & Glicere,
Et dans mon char nous nous rendons au port.
Par des combats & des joûtes brillantes,
La fête s'ouvre, & cent barques galantes
Gliſſent ſur l'onde au gré des matelots,
Sans effleurer la ſurface des flots.
Tous à l'envi ſignalent leur adreſſe;
Mille concerts ſe ſuccédant ſans ceſſe;
Les mâts dorés, les guirlandes de fleurs,
Les pavillons de brillantes couleurs,
Tout inſpiroit la joie & l'allégreſſe.
Nous nous mêlons à ces jeux innocens,
Et nous montons une riche galere,
Qui, dans ſa courſe effrayante & légere,
Semble poſer ſur les ailes des vents.
Dans ces plaiſirs on paſſe la journée;
La nuit nous offre un ſpectacle a ſon tour;
Chaque nacelle étoit illuminée,
Et cet éclat ramene un nouveau jour.
Les feux manquoient à ma ſeule galere.
J'ai fait exprès ſupprimer la clarté,
Dit le pilote avec un air ſincere,
Venez, ſeigneur, c'eſt dans l'obſcurité
Que du coup d'œil vous verrez la beauté.
Jamais enfin fète ne fut ſi belle.
Je paſſerai ſur les déguiſemens,
Les chants, les jeux, les rafraîchiſſemens,
Dont, pour cacher ſa trame criminelle,
Nous amuſa notre guide infidele;
Mais le cruel riant de nos erreurs
Force de voile, & preſſe les rameurs.

Au jour naissant, quel fut mon trouble extrême!
Averse s'offre à mes regards confus!
On nous entraîne, & malgré nos refus,
On nous conduit à Léarque lui-même!
Venez-vous donc, dit-il, heureux époux,
Pour insulter à mon dépit jaloux,
Et m'étalant votre chaîne odieuse,
Braver ici ma flamme malheureuse?
Non, dis-je alors; nous ne vous cherchions pas;
Dans votre cour si nous portons nos pas,
Vous n'éprouvez que par la violence
De ces époux l'importune présence.
Je ne dois donc rendre grace qu'au sort
De ce bienfait, s'il est involontaire;
Mais, nous dit-il, un sentiment contraire
Me fera faire ici tout mon effort
Pour prévenir ce qui pourra vous plaire.
Je cache à peine un vif ressentiment;
Mais, nous voyant soumis à sa puissance,
Près du palais, quoiqu'avec répugnance,
Nous acceptons un riche appartement.
 Là, chaque jour nous recevons des fêtes;
La volupté, sous des dehors honnêtes,
Tend chaque jour des pieges à l'honneur,
Et mille objets charmans, mais sans pudeur,
Daignent m'offrir de faciles conquêtes.
Tous les moyens les plus insinuans,
Meubles, bijoux, étoffes, diamans,
(Objets d'horreur pour cette illustre mere!)
Sont prodigués pour amollir Glicere.
On peut juger si ce monstre rusé

Laiſſoit en paix ma fidelle Zirphile!
Par ſes dédains bientôt déſabuſé;
Il quitte enfin une feinte inutile.
J'abrégerai cet horrible récit.
Son fol amour faiſant place à la rage,
Il s'emportoit un jour juſqu'à l'outrage;
Près d'eux alors le haſard me conduit;
A mon aſpect il demeure interdit.
Mais à l'inſtant ſe livrant aux furies;
C'eſt trop braver ma flamme, & mon courroux,
A tes mépris je dois des barbaries;
Tu céderas, en perdant ton époux;
Gémis du ſort que ta fierté t'apprête,
Femme orgueilleuſe! Ou de force, ou de gré,
Demain, dit-il, tu ſeras ma conquête.
Sur ton refus, d'Agénor maſſacré
Ta propre main m'apportera la tête.
  Il part ſoudain. Je m'écrie en fureur;
Que tu ſais bien, monſtre que je déteſte,
En dévoilant une trame funeſte,
Trouver ici le foible de mon cœur!
Ce ſeroit peu que de perdre la vie;
Mais, expirer, ſans ſauver ſon honneur!
Dans le tombeau traîner l'ignominie!
Perdre ſa mort! C'eſt l'excès de l'horreur.
  Ce triſte jour ſe paſſe dans les larmes;
Celui qui ſuit preſſe encor nos alarmes.
A mon eſprit, le ciel même irrité
N'inſpire rien dans cette extrêmité!
De nos adieux le moment ſe prépare,
Et de nos cœurs le déſeſpoir s'empare:

Le temps s'envole, & le ſupplice eſt prêt.
Je vois de loin la cohorte barbare
Qui vient du lâche exécuter l'arrêt.
A cet aſpect je demeure immobile.
Vois ces cruels ; ils vont nous déſunir !
Tout eſt fini pour moi, dis-je à Zirphile.
Mais, toi, grands dieux, que vas-tu devenir!
Meurs ſans regret, me dit ma noble amie ;
Vois Agénor, vois mon libérateur ;
Au même inſtant où tu perdras la vie,
Je plongerai ce poignard dans mon cœur ;
Ce mot me calme ; & j'en frémis encore!
Son déſeſpoir flatte mon cœur jaloux!
Et le trépas de celle que j'adore
Eſt ſouhaité par ſon barbare époux!
Dans ce moment un trait de feu m'éclaire,
Et je médite un projet téméraire ;
C'eſt un moyen douteux, plein de danger;
Mais, qui périt, n'a rien à ménager.
Nous conſultons ſur ce moyen funeſte ;
Pour nous ſauver il offre peu d'eſpoir !
Ah ! dis-je alors, les dieux feront le reſte;
Mais rempliſſons du moins notre devoir.
En gémiſſant Glicere nous embraſſe,
Elle conſent au projet que je trace.
De ſes habits elle aide à me couvrir,
Puis diſparoît ; je demeure à ſa place,
Et nous voyons notre porte s'ouvrir.
Vers l'officier de cette troupe impie,
Zirphile avance, & dit avec fierté :
Puiſqu'à ce point le deſtin m'humilie,

Que mon époux, du moins, ſoit reſpecté.
J'eſpere encor fléchir votre monarque;
Ma mere & moi conſentons à le voir;
Vous me voyez ſoumiſe à ſon pouvoir,
Et vous pouvez nous conduire à Léarque.
On obéit. De ces diſcours obſcurs
Le ſens échappe; & ces monſtres impurs
Sans deviner nos ſecrettes penſées,
Vers le Tyran nous menent embraſſées.
De ſon palais la mer baigne les murs;
Nous pénétrons; j'obſerve chaque iſſue,
Par-tout je porte un regard curieux;
Tout eſt gardé; rien ne s'offre à ma vue
Qui favoriſe un deſſein glorieux.
Dans un ſallon nous ſommes introduites.
Un triple rang d'infames ſatellites
Prouve la peur du tyran que l'on hait.
Tout dans ces lieux peint un triſte eſclavage.
Il ſort enfin. Chacun tremble, & ſe tait.
Il vient à nous, & d'un air ſatisfait,
A notre aſpect déride ſon viſage.
De mon pouvoir forcé de faire uſage,
Je vous parois, dit-il, bien criminel;
Mais, pour vous vaincre, il falloit vous déplaire;
Puiſqu'à mes feux vous êtes moins contraire,
Levez, madame, un voile ſi cruel.
Faites ceſſer le trouble qui me dompte,
Répond Zirphile à cet audacieux;
De ces témoins épargnez-moi la honte;
C'eſt bien aſſez de rougir à vos yeux.
Ivre d'amour, dans l'ardeur qui l'emporte,

A

A ſes deſirs il conſent aiſément,
Et la conduit à ſon appartement.
J'entre après eux, & je ferme la porte,
Que par-dedans j'arrête fortement.
Vers un balcon mon épouſe s'avance,
Le ſcélérat la ſuit ſans défiance ;
Il ſe croit sûr du ſuccès de ſes vœux.
Enfin, dit-il, c'eſt ici que mes feux
Vont triompher d'un rival que j'abhorre ?
Il n'eſt pas tems de triompher encore,
Dis-je, en jetant mes longs habillemens.
Vois cet époux que ton feu déshonore
Prêt à punir tes tranſports inſolens ;
Je le ſaiſis. Il appelle ſa garde,
Veut ſe défendre, & s'écrie éperdu.
Mon bras puiſſant le renverſe étendu,
Mon pied le foule & ma main le poignarde.
Déjà la garde, accourue à ſa voix,
Frappe à grands coups ; à l'effort redoutable
Tout va céder. Viens, épouſe admirable,
Dis-je, embraſſant Zirphile mille fois ;
Bravons encor le ſort qui nous accable,
Viens ; puiſqu'il faut recourir au trépas,
Libres, vengés, notre mort eſt trop belle.
Plein de fureur je la prends dans mes bras,
Et dans les flots je m'élance avec elle.
La mer ſembla reſpecter ce fardeau,
Et ſes habits la ſoutinrent ſur l'onde ;
J'en pénétrai l'immenſité profonde ;
Mais reprenant un courage nouveau
Je reparois, & je nage vers elle.

Je resaisis l'idole de mon cœur,
Mon bras la presse; & ma bouche l'appelle,
Et son péril redouble ma vigueur.
Je fends les flots d'une audace incroyable.
Fier d'entraîner cet objet adorable,
La tête aux cieux, je ne présume pas
Que la mer ose engloutir tant d'appas;
L'espoir m'anime, & je nage sans crainte!
Les yeux sur moi, sans former une plainte,
Je vois, hélas! qu'elle se fait effort
Pour me cacher la rigueur de son sort,
Mais la terreur sur son visage est peinte!
Elle pâlit, & sa force est éteinte.
Enfin, transis, battus du flot amer,
Contre la mort luttant sans espérance,
Je veux en vain ranimer sa constance;
Elle ne voit que le ciel, & la mer!
Bientôt des sens elle perd tout usage,
Ma voix l'appelle, elle ne m'entend pas!
Elle succombe; & je vois avec rage
Ses yeux couverts des ombres du trépas!
Malgré l'effroi dont mon ame est saisie,
J'essaie encor de la rendre à la vie.
Tous mes efforts, mes soins sont superflus!
Ah, m'écriai-je en pleurs: Elle n'est plus!
Zirphile, attends; mon ame suit la tienne!
Je colle alors ma bouche sur la sienne,
Et la pressant avec mille sanglots,
Je me dévoue & m'abandonne aux flots.
Le juste ciel veilloit sur notre vie!
Pour nous sauver, sa clémence infinie

Daigna tracer des moyens inouis.
A Marmora dès que l'on eut appris
De ce complot l'affreuse perfidie,
Le brave Arbante assemble ses amis;
En peu de jours il arme une chaloupe.
En s'embarquant, la généreuse troupe
Jure la mort du corsaire inhumain,
Et de son isle ils prennent le chemin.
Un accident soudain les déconcerte,
De ses vaisseaux la mer était couverte.
On tient conseil, & d'un commun accord,
De l'isle entiere on fait la découverte,
On cherche un lieu de plus facile abord.
Arbante alors dont l'audace est extrême,
Outré de voir qu'on n'ose s'approcher,
Saute à l'esquif, & pour tout voir lui-même
Se fait conduire au pied d'un gros rocher.
Par un sentier étroit & difficile
Le vieillard monte & découvre la ville.
Il s'achemine, il arrive épuisé,
Et dans Averse il entre déguisé.
S'étant assis au détour d'une rue,
Glicere en pleurs se présente à sa vue
Figurez-vous leur joie & leur douleur!
Elle lui conte en bref notre malheur.
Ce tendre époux la mene à sa nacelle;
Mais à l'instant ils voient étonnés
La mer roulant deux corps infortunés;
On les retire, on gagne la chaloupe.
Sans sentiment étendus sur la poupe,
On nous croit morts. Par des secours zélés

Au jour enfin nous sommes rappellés !
Neptune encor trahissant notre joie
Semble à regret abandonner sa proie !
Jouet des vents & des flots irrités,
Nous échouons sur ces bords déteslés.
De nos amis l'infatigable zele
Avec ardeur répare la nacelle,
Et cependant vaincus par la chaleur
D'un bois voisin nous cherchons la fraîcheur.
Là, nous dormions au bord d'une onde pure ;
Mais quel réveil ! Nous nous voyons, hélas,
Chargés de fers par les noirs scélérats
Dont votre bras a purgé la nature.

Comme Agenor achevoit son récit,
Un paysan portant raisins & figues,
Passe auprès d'eux. Le chaud & les fatigues
Aux voyageurs donnent de l'appétit ;
On prit ses fruits, & sur l'herbe on s'assit.
Mon bon ami, parle-t-on à la ville,
Dit le héros, d'un certain chevalier
Hier d'une auberge emmené prisonnier,
Qui fait voler les gens d'un air agile ?
Oui, dit le noir ; on en parle en effet.
Pour le punir de ses tours de poignet
De ses deux mains demain on le mutile.
A ce discours, interdit & muet,
Pour le venger le Paladin s'apprête,
Et se promet de troubler cette fête.
Laissons, lecteur, le buveur indiscret
Jurer encor dans sa noire guerite.
Je suis d'avis de repêcher l'hermite

Tandis qu'ici nous tenons le filet.
Il vous souvient qu'après son prompt veuvage
Ayant envain lutté contre l'orage,
En France il fut par la vague amené.
Là, triſtement giſſant ſur le rivage,
Son ſort bientôt eût été terminé.
Jugez combien il ſe trouve étonné
De s'éveiller dans un bois agréable,
Sur un gazon nonchalamment couché,
Près d'un cheval richement harnaché.
Ce n'eſt pas tout. Une odeur délectable
Lui rend ſoudain l'uſage de ſes ſens.
Autour de lui ſont des mets ſucculens.
Il eſt couvert d'une brillante armure,
Et n'entend rien à ſa bonne aventure.
Avant d'avoir ſur cela ruminé
Il mange & boit; vous l'auriez deviné.
Ce n'eſt, dit-il, Gabriel, ni Tobie,
Ni Mahomet qui m'ont ici conduit!
Ce feroient eux plutôt qui cette nuit
M'ont du naufrage imprimé la lubie
Si bien, qu'encor du péril effrayé,
Je jurerois que je me ſuis noyé,
Et j'ai dans l'ame un levain de triſteſſe!
Songeant enſuite à ſa jeune maîtreſſe;
J'ai du regret à ce bon rêve-là;
A pareil prix je dormirois ſans ceſſe,
Mais après tout, conclut-il, me voilà
Bien réparé. Le reſte eſt bagatelle.
Pour le préſent enfourchons cette ſelle;
Ce cheval ſait peut-être mieux que moi

Qui nous a là tous deux mis, & pourquoi.
Tous deux alors se mettent en voyage
Par monts, par vaux, sans rime ni raison,
Rêvant ensemble. Un soir sur son passage
Un pauvre aveugle étoit en oraison.
Seigneur, dit-il, donnez-moi quelque obole.
Frere, jamais je ne porte d'argent,
Dit Ferragus. Bon, repart l'indigent,
Vous en avez, cherchez. Sur ma parole
Je n'en ai point, dit l'autre, impatient.
L'aveugle insiste ; & la dispute est grande,
Car chacun d'eux s'obstine sur ce point.
De plus en plus prétendant son offrande
Le mendiant crie & le réprimande,
Lui protestant de ne le quitter point
Sans obtenir l'aumône qu'il demande.
C'est-là ton mot ? Hé bien frere ; voyons.
Bon pied, bon œil, viens donc chercher ta quête,
Dit Ferragus, jouant des éperons.
Au bout d'un mille, il retourne la tête,
Et voit l'aveugle encore sur ses talons.
Je te ferai l'aumône à coups de gaule
Si tu ne pars, dit le mauvais chrétien.
Le mendiant, sans lui répondre rien,
De son bâton lui meurtrit une épaule.
Le chevalier, écumant de courroux,
Le fer en main, l'attaque, & se démene ;
Mais le gourdin qui pare tous ses coups,
Du haut en bas sur son corps se promene.
Il caracole, il y met tout son art,
Il sue, il jure, il s'épuise à combattre.

Sans émouvoir l'aveugle goguenard.
Enfin, laſſé d'être battu, ſans battre ;
O toi, dit-il, dont les yeux ſont aux mains !
Dont le bourdon jamais à faux ne porte !
Fais quelque trêve à tes coups inhumains.
Que gagnes-tu, m'aſſommant de la ſorte ?
Quand ſur mon dos tu frapperois un mois ;
En viendra-t-il dans ma bourſe un tournois ?
En me battant, crois-tu battre monnoie ?
Je n'en ai point ; que le ciel t'en envoie.
  L'aveugle, alors conſentant à la paix ;
Ceſſe de l'être & change de figure:
Ouvre les yeux, dit-il, connois mes traits ;
Tu tiens le jour, ingrat, de mes bienfaits.
Tu périſſois, & ta mort étoit sûre ;
Je t'ai tantôt du naufrage ſauvé.
Charle en péril a beſoin d'aſſiſtance ;
Mon art ſaura ſeconder ta vaillance ;
C'eſt pour cela que je t'ai préſervé.
Voyant Maugis, Ferragus immobile
Fixe ſur lui ſon regard imbécile.
C'eſt toi, dit-il, dont le bras eſt ſi lourd ?
Qui fais l'aveugle, & frappes comme un ſourd
Mais, pour le coup, ta ſcience eſt traîtreſſe ;
Tu te verras poſſédé du démon,
Et plus damné que la poule à Simon ;
Car, Dieu merci, mon ami, je dis meſſe,
Et pour ce crime, il n'eſt point de pardon.
Maugis alors lui dit d'un ton ſévere,
C'eſt bien à toi, monſtre d'obſcénité,
A reclamer l'auguſte caractere

Dont tes forfaits souillent la dignité !
Qu'as-tu donc fait dans cette isle lointaine ?
Et tes amours avec l'horrible naine,
Infame objet de ton affection,
Sont à tes yeux, sans doute, bagatelle !
Je te connois; si ma main fraternelle
T'a départi quelque correction,
Depuis long-tems, pour plus d'une action;
Je te devois cette preuve de zele.
A ce discours le chevalier confus
De ses deux mains se couvre le visage.
Frere, dit-il, ton sermon est diffus;
Mais ton bâton l'étoit bien davantage !
Vers Charle enfin les voici parvenus.
Il les reçoit le cœur plein d'allégresse.
Des accidens jusqu'alors survenus,
Il leur fait part, les flatte & les caresse;
On soupe ensuite avec joie & liesse.
Le lendemain, à Narbonne envoyé,
Ferragus part pour mission secrette,
Et dans un bois se trouve fourvoyé,
Il n'en a pas l'ame plus inquiete;
Il suit sa pointe, & passe heureusement
Près d'une auberge; il y prend domicile,
Et du repas s'occupe sensément.
Le maître alors s'emportoit vivement
Contre un guerrier qui sembloit fort tranquille.
Vous me prenez pour un autre, à coup sûr,
Lui disoit-il avec un flegme d'ange.
Je te connois, & ne prends point le change,
Répondoit l'hôte, & le cas m'est bien dur.

Ma fœur étoit mince comme une afperge ;
Mais par malheur pour fa fragilité,
Pendant un mois tu vins ici l'été.
C'eft trahifon, que d'enfreindre à l'auberge
Les droits facrés de l'hofpitalité.
Le cavalier repart d'un air modefte ;
Je vins hier pour la premiere fois,
Je vis ta fœur, & lui trouvai l'air lefte ;
Mais je fus fage, & je te le protefte,
J'ai refufé de plus jolis minois.
Hé, ventrebleu, dit l'hôte colérique,
A fon minois tu n'as rien opéré ;
Mais pour fon ventre, il eft exagéré,
Et de neveux me femble une barrique ;
Tes cheveux teints, malgré toi jauniffans,
Et cet emplâtre appliqué fur ta joue.
N'impofent point à mes regards perçans.
L'hiftoire eft rare, il faut que je l'avoue,
Ou bien de moi ta belle humeur fe joue,
Dit le guerrier redoublant de froideur ;
D'un faux foupçon ton ame eft prévenue,
Je ne te vis jamais ; & pour ta fœur,
Sans contredit, fa taille eft fort menue.
L'hôte enragé redouble fon fabbat.
Voyant qu'on parle ici d'aventuriere,
L'hermite impur en hauffant fa vifiere,
S'approche d'eux pour juger leur débat.
Faites venir, leur dit-il, la pucelle ;
On vous dira, la belle eft groffe ou non.
Elle defcend, & l'on voit un trognon,
Blanc, potelé, bel œil, longue prunelle,

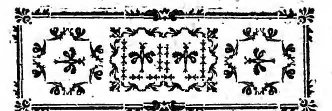
B 5

Dont l'eftomac touche prefque au menton.
Point ne s'endort le juge à l'audience,
Des yeux, des mains, il confulte le cas.
Pour éclaircir quelque fait d'importance,
A l'accufée il dit deux mots tout bas;
Puis gravement prononce fa fentence.
Ta fœur me femble un miroir de décence
Et de vertu, dit le bon compagnon,
Et fon corfage eft tout à fait mignon.
Ce que tu prends, mon ami, pour groffeffe
Eft, felon moi, le port d'une princeffe;
De ton erreur demande-lui pardon.
  De ce guerrier taxé d'incontinence,
Une autre fois je vous dirai le nom;
Il eft déjà de votre connoiffance.
La belle alors rend grace à Ferragus.
Qui, l'œil en feu, foupire, & ne part plus.
En épiant quelques momens propices,
Il comptoit bien en tirer fes épices.
  Mais retournons où nous avons laiffé
Le pauvre Scric, griévement bleffé,
Qui, redoutant la puiffance d'Argonne,
A la douleur tout entier s'abandonne.
O Mahomet! dit-il dans fon effroi;
Un mécréant, ennemi de ta loi;
En guerre, en paix, à fon gré nous furmonte!
Peux-tu fouffrir qu'il nous couvre de honte,
Toi, mes fujets, mon fils, ma fille, & moi!
Quel défefpoir accable ma vieilleffe!
J'eus deux enfans, objets de mon amour;
Tous deux, hélas, à ma vive tendreffe

La même main les ravit tour à tour!
Cruel richard! fléau de ma famille!
Quoi, ton amour braveroit mon courroux,
Non; à ton bras quand je devrois ma fille,
L'affreux trépas me sembleroit plus doux
Que la douleur de te voir son époux!
  Tandis qu'ainsi dans son ame outragée,
Le scric médite un funeste projet;
Il voit venir Corefe, Anglante, Argée,
Puis Montauban, Despine, & Richardet.
Ah, c'est, dit-il, le sort qui me l'envoie
Pour accomplir ma vengeance & mes vœux.
Il dissimule, il approuve leurs feux;
Les deux amans se livrent à la joie.
En les flattant d'unir bientôt leur sort,
Le vieux trompeur prépare leur ruine.
Pendant la nuit il enleve Despine,
Et son navire est déjà loin du port.
  Ami lecteur; je ne saurois vous dire
Lequel de nous devroit être plus las,
Moi, de conter fornette, ou vous d'en lire;
Mais sur ce point, je ne vous trompe pas.
J'ai mes raisons pour achever mon livre;
C'est pour mes maux un baume souverain,
Si vous avez les vôtres pour me suivre,
Je suis à vous; mais revenez demain.

Fin du septieme chant.





RICHARDET,

POËME.

CHANT HUITIEME.

C'Est perdre tems que de lire des fables.
Qui les écrit dans ſon oiſiveté
Tend une embûche à la ſociété;
Plus l'auteur plaît, plus elles ſont coupables.
Triſte cenſeur, l'arrêt eſt bruſque & dur;
Vous me jugez peut-être ſur parole.
Au cas contraire; êtes-vous donc bien ſûr
D'être occupé d'un objet moins frivole ?
Votre fortune, ou votre avancement,
Ou cette gloire aux humains ſi funeſte,
Méritent ſeuls tout votre attachement,
Et votre eſprit mépriſe tout le reſte.
Mais, ſur ce point, nul état n'eſt modeſte.
Chaque mortel du grand, au payſan,
Du philoſophe, au groſſier artiſan,

Depuis le cedre altier, jusqu'à l'hyſſope,
Voit ſon talent avec un microſcope.
L'homme entêté de l'objet qu'il pourſuit
Par-tout ailleurs ne voit qu'extravagance;
Par ſa marote enfin, chacun ſéduit,
A ce qu'il fait attache l'importance.
A tout peſer dans l'exacte balance,
Que l'on verroit les ordres les plus bas
Prendre les rangs qu'occupe l'impudence!
Si je voulois des plus graves états
Montrer l'abus, quel champ pour la ſatyre!
Mais elle offenſe, & ne corrige pas;
Sans élever, je ne veux point détruire.
L'ambitieux, l'avare, l'inſolent,
De triſtes ſoins l'ame préoccupée,
Pour l'avenir laiſſent fuir le préſent.
Leur vaine attente enfin ſe voit trompée.
Le ſage ſeul, écartant les erreurs,
Sur ſon chemin cueille des fruits, des fleurs;
Avec gaieté traverſe cette vie,
Et ſans frayeur & ſans empreſſement
Attend en paix qu'elle lui ſoit ravie.
Quoi, dira-t-on, ces honneurs, cet argent,
Ne m'offriroient qu'une erreur menſongere?
De bonne foi, voulez-vous ſainement
Apprécier ce phantôme éphémere?
La moindre fievre en détruit la chimere.
Je ne connois qu'un ſeul point important,
A l'obſerver la vertu nous engage;
Le vice même y joindra ſon ſuffrage:
C'eſt d'être juſte; & ſurtout bienfaiſant.

Ce ſentiment ennoblit notre eſſence ;
L'homme s'éleve, & s'approche des dieux ;
La paix, la joie & l'aimable indulgence,
Suivent les pas de ce mortel heureux :
A ce ſeul but doivent tendre nos vœux.
S'il eſt des gens qui ſe plaiſent à nuire,
S'il eſt des gens qui défendent de rire ;
Malgré l'orgueil qui leur parle en ſecret,
Ils feront bien de lire Richardet.

Venons au fait. Roland s'impatiente ;
Il eſt tout près de perdre ſes deux bras ;
Pour un guerrier c'eſt une triſte attente.
Pour le tirer au plutôt d'embarras
Avec Renaud rendons-nous à la ville
Où les époux ſuivent auſſi ſes pas.
Là, ſe mêlant à la foule imbécille,
Le paladin près du billot cruel
Choiſit ſon poſte, & demeure tranquille.
D'Archers enfin vient une longue file
Bientôt après paroît le criminel.
Renaud alors tirant ſon cimeterre
Fond ſur la garde avec tant de fureur
Que, de mourans, de ſang, d'objets d'horreur,
En un clin d'œil ſon bras couvre la terre.
Pendant ce temps, Agenor & ſon pere
Briſent les fers du guerrier outragé
Que tant de morts ont déjà trop vengé.
Ainſi finit cette ſanglante guerre.
Sur leur chaloupe ils montent tous enfin,
A Marmora les quatre époux retournent ;
Les deux couſins quelque tems y ſéjournent ;

Puis de la France ils prennent le chemin.
  Mais, cet Aſtolfe? il eſt tems qu'on en parle;
Ayant du pal évité les tourmens,
Après l'exploit de la tour des dormans
Il ſe rendit à la cour du roi Charle
Où ſon hiſtoire avoit pris les devans.
Or, le François, railleur impitoyable,
En ſi beau champ ne pouvoit s'oublier,
Et, ſur ce pieu, le faiſoit renier;
Cent fois par jour il ſe donnoit au diable.
Il entendoit un plaiſant s'écrier;
Voyez, meſſieurs, cet Anglois ſingulier,
Comme Comus, ſon derriere eſcamotte;
L'autre diſoit, eſt-ce là la culotte
Que tu mis bas devant un peuple entier?
  Le paladin laſſé de cette guerre,
Part un beau jour comme il étoit venu,
Et va chercher quelque coin ſur la terre
Où ſon malheur ne ſoit point parvenu.
En voyageant, dans une hôtellerie
Il s'accointa de fillette au poil blond
Qui répondit à ſa galanterie;
Et c'étoit lui qu'un hôte furibond
Injurioit avec tant d'énergie.
Pour cette fois voulant être inconnu,
Il déguiſoit avec ſoin ſa figure;
Et cependant, le jaloux prévenu
Croyoit en lui voir l'auteur de l'enflure.
  Or, leur querelle, ainſi que j'ai conté,
Par compromis fut en bref décidée.
Il reconnoît notre hermite effronté,

Mais ſon viſage eſt ſi bien apprêté
Que Ferragus n'a de lui nulle idée.
  Tous deux enfin ſe mettent à ſouper.
Ayant ſon but, notre révérend pere
Veut de ſon nom auſſi faire myſtere.
L'anglois malin, charmé de le duper,
Bat la campagne, & lui dit, mon cher maître,
Votre air me frappe, & je crois vous connaître.
N'êtes-vous point Irlandois par haſard?
Bien loin de-là, mon cher, je ſuis Lombard,
Comachio, répond-il, m'a vu naître.
Comachio! dit pour ſe divertir
L'Anglois qui cherche à le faire mentir;
Nous ſommes donc d'une même patrie!
A ta ſanté; toi, Lombard! qui l'eût cru!
Tu m'as ſauvé d'une tracaſſerie,
Et de moitié mon plaiſir eſt accru.
Ce maudit vin n'eſt pas de notre cru;
Mais buvons-en, cher pays, je te prie.
Un jeune gars qui pour lors les ſervoit,
A leurs propos, de joie extaſioit.
Dans cette ville il avoit pris naiſſance,
Et d'en trouver le même jour en France
Deux citadins dans un lieu ſi déſert,
Lui paroiſſoit le paradis ouvert.
Les beaux palais! la riche cathédrale!
Et quel chateau! diſoit le traître Anglais.
On ne voit rien en France qui l'égale,
C'eſt une ville immenſe & capitale,
Dit Ferragus, qui ne la vit jamais;
Eſt-il ailleurs un terrain plus fertile?

Vous ne ſauriez trouver à plus d'un mille
Un ſeul caillou dans ſon bénit terroir !
(Il diſoit vrai pourtant ſans le ſavoir ,
Car un grand lac entoure cette ville)
Et le clocher de Sainte Alivergo !
Reprit Aſtolfe ; où , juſqu'à la lanterne ,
Dans un caroſſe on monte au grand galop ?
Saint Pierre , auprès , n'eſt qu'une baliverne.
Le pauvre enfant , confus , émerveillé ,
De ce clocher , du château , de la ſainte ,
Prêtoit l'oreille , & ſe taiſoit par crainte ,
Ne ſachant pas s'il étoit éveillé.
Enfin laſſé de leurs contes atroces ;
Meſſieurs , dit-il , je ſuis Comachian ,
Et ne crois pas qu'on ait pu dans un an
Bâtir clochers où l'on voit des carroſſes ,
Ni ces châteaux dont vous faites récit.
Mais , mon enfant , il n'eſt grand ni petit ,
Répond l'Anglois , qui du trou ſaint Patrice ,
Et du clocher , n'ait entendu le bruit.
Mais je ſoupçonne ici quelque artifice ;
Comachio n'eſt point ton lieu natal.
Connois-tu mieux ce fameux pont d'ivoire
Qu'a Salomon conſtruit ſur ſon canal ?
Eſt-il auſſi ſorti de ta mémoire ?
Comachio , dit le garçon fâché ,
D'un pareil pont n'a jamais eu d'envie ;
Mais vous mentez ; & je mettrois ma vie
Que de vos jours n'en avez approché.
Il n'avoit pas encore fini la phraſe ,
Que d'un ſoufflet, par Aſtolfe appliqué ,

Le pauvre diable eut le museau masqué.
Les yeux ouverts, il demeure en extase,
Et de la scene, interdit, effaré,
Pendant deux mois eut l'esprit égaré.
Le soupé fait, à dormir on s'apprête,
L'Anglois rusé riant de tout son cœur,
Et Ferragus ruminant dans sa tête
Que son pays étoit un grand menteur.
Tout commensal, dans cette hôtellerie,
Couchoit la nuit dans un même dortoir,
Dont une lampe éclairoit le manoir.
Six lits étoient dans cette galerie;
L'hôte & sa femme occupoient le premier;
Dans le second, couchoit la sœur Replette.
L'aïeule, ayant un siecle presque entier,
Dans le troisieme étendoit son squelette.
Puis, au-delà, gîtoit l'Anglois gaillard;
Plus loin encor, l'incontinent Hermite.
Au fond étoit le grabat du Lombard,
Qui, dans l'étable avoit déjà pris gîte.
Nos chevaliers ne sont gens à dormir
Avant d'avoir tenté quelque entreprise.
Astolfe est sûr d'une place conquise;
Son compagnon brûle de conquérir.
Sitôt qu'il croit qu'on a pu s'assoupir,
L'Anglois va droit à la lampe, & la tue.
L'hôte éveillé, s'en apperçoit soudain,
Il sort du lit, s'arme d'un bon gourdin,
Et vers le bruit marche à pas de tortue.
L'Hermite aussi s'avance à pas de loup,
Comptant les lits. C'est, dit-il, le troisieme;

En ſa cliente il eſpéroit beaucoup.
Une rumeur qu'il entend tout-à-coup
Lui fait bien vîte oublier le quantieme.
A droite, à gauche, eſpadonnant bien fort,
L'hôte puiſſant, du bâton trouble fête,
Atteint Aſtolfe, & lui meurtrit la tête.
Le galant tombe en criant je ſuis mort!
Au cri funeſte, un grand calme ſuccede.
L'hôte inquiet, pendant cet intermede,
Va promptement chercher de la clarté.
Mais Ferragus par le malin dompté
Au premier lit va chercher du remede.
C'eſt à celui de la vieille ſans dents,
Que le conduit ſon ardeur libertine.
L'Anglois alors ayant repris ſes ſens,
En chancelant vers le ſien s'achemine,
Et ſe remet doucement dans ſes draps.
La biſaïeule, aux premiers attentats,
Croit bonnement qu'un ſonge lui rappelle
Un tendre amant brûlant pour ſes appas
Qui la tourmente & la trouve cruelle;
Mais éprouvant que la choſe eſt réelle;
Qu'on eſt très-vif; qu'on lui parle tout bas;
Hé mais... comment... je ne rêve donc pas!
Vous m'aimez donc, mon cher enfant, dit-elle?
Et cependant notre ſempiternelle
Prenoit en gré les procédés galans.
L'hôte revient après quelques inſtans,
Sous ſon manteau cachant une chandelle,
Et s'avançant au bruit qui la décele,
Croit ſur le fait prendre les deux amans.

Mais le jaloux, découvrant sa lanterne,
Voit son aïeule aux mains d'un ravisseur;
Et Ferragus, que cet aspect consterne,
Muet de honte, & reculant d'horreur!
A sa surprise, Astolfe qui s'approche,
Rit sans mesure; & l'hôte pétulant,
Sent dans sa bouche expirer le reproche.
La vieille alors, de colere écumant;
Petit garçon, retirez-vous, dit-elle;
Je ne suis pas, grace au ciel, en tutelle,
Je puis aimer autant qu'il me plaira
Ce beau monsieur; car il m'épousera.
Moi, t'épouser carcasse abominable!
J'épouserois plutôt tout le sabbat,
S'écria-t-il en sautant du grabat.
Bientôt s'éleve un tumulte effroyable;
La vieille, & l'hôte, & sa femme en fureur
Injurioient le pauvre anachorette;
Et dans un coin pendant cette rumeur,
Le brave Astolfe & la sœur rondelette
Se caressoient & rioient de bon cœur.
Pour rendre encor la scene plus touchante,
L'aïeule alors feint une pâmoison.
Hôtes, voisins, chiens, chats, valet, servante,
De hurlemens remplissent la maison.
Les paladins, pour finir ces vacarmes,
Prennent soudain leurs habits & leurs armes;
Quelque ducat par Astolfe jeté
Finit la noise & fait cesser les larmes,
Et chacun d'eux à cheval est monté.
Le jour naissant commençoit à paroître;

A Ferragus l'Anglois se fait connoître,
Puis de Grenade ils prennent le chemin.
Là, dans la joie ils trouvent Charlemagne;
Ce même jour, Roland & son cousin,
Ayant appris qu'il étoit en Espagne,
Etoient venus descendre à son palais.
Plus à propos on n'arriva jamais;
Car la bataille étoit inévitable.
Des noirs païens l'armée est innombrable,
Et des chrétiens le nombre très-petit;
Et le bon roi, qui du péril frémit,
Sans ces guerriers redoutoit de combattre.
Mais quand le sort les lui rendit tous quatre,
Encouragé par ce renfort subit,
On peut juger quel plaisir il sentit.
Du camp sur l'heure il fait sortir l'armée;
De leur retour la nouvelle est semée;
Mais quand on vit les braves paladins,
Des bons François la troupe ranimée
Avec ardeur fond sur les Sarrasins.
Un fier géant, au fort de la bataille,
Faisoit trembler les plus hardis guerriers.
Figurez-vous la hauteur de sa taille,
Dans une main recourbée en tenaille,
Il enlevoit des escadrons entiers.
Charle y fut pris; dans cette dure crise,
Le pauvre prince eût vu finir ses jours,
Mais ses neveux courant à son secours,
Au mécréant font bientôt lâcher prise.
Ce fut sans doute un exploit éclatant.
Il étoit tel, que Renaud & Roland

Tout à cheval n'alloient qu'à ſa cheville;
Et l'attaquer avec le fer tranchant
Ou de la lance, eſt avec une aiguille
Vouloir combattre un énorme éléphant.
Les deux guerriers à ſes mains ſe cramponnent,
Avec adreſſe évitant ſes efforts ;
Et de plus près s'acharnent ſur ſon corps ;
A coups preſſés ſi bien eſtramaçonnent,
Qu'il ſe font jour enfin juſqu'à ſon cœur.
Le géant mort, les ſiens pleins de frayeur
Prennent la fuite, & gagnent le rivage.
Leur roi Gazul en vain les encourage ;
Les malheureux n'écoutent que la peur :
Il reſte ſeul au milieu du carnage,
Et veut du moins périr au lit d'honneur.
A haute voix ce monarque défie
Tout Paladin en combat ſingulier.
Amené là par ſon mauvais génie ;
Le pauvre Aſtolfe arrive le premier.
Pour ſon malheur il n'avoit point ſa lance;
L'infortuné l'avoit laiſſée en France,
Quand le dépit le fit s'expatrier.
Ce point rabat un peu ſa confiance ;
Et cependant, comme un bon chevalier,
Il veut montrer qu'il eſt franc du collier.
Contre le Maure il pique avec audace,
D'un bras vainqueur le perce & le terraſſe ;
Et par ſa mort termine ce duel ;
Mais il reçoit lui-même un coup mortel.
Vers le bleſſé Roland vole au plus vîte,
Autant en font Renaud, Charle, & l'hermite;

On le releve, on cherche du fecours.
Non, leur dit-il, ma fin m'étoit prédite;
Et de ma vie ici ceffe le cours;
Faites venir un prêtre pour m'entendre.
Je ne vois pas, dit Renaud, où le prendre;
Mais, au befoin, nous avons Ferragus.
Lui dit Aftolfe, eh fi donc! quel abus!
Quand je n'aurois que cette raifon feule;
Irai-je dire à ce prêtre indécent,
Mon révérend, c'eft moi qui fis l'enfant
De la Suzon, tandis qu'à fon aïeule
J'ai vu l'infame en vouloir faire autant.
Oui, dit Roland, rien n'eft plus malhonnête;
Mais d'un grand fac je couvrirai fa tête,
Et fans le voir, diras ton contingent.
J'ai, dit l'Anglois, peur de ce mécréant.
Qui me dira s'il me réconcilie
A notre églife, ou bien à Lucifer?
Quand j'aurai fait la chofe à l'étourdie,
Je crains le change; & qu'il ne m'expédie
Un paffeport qui me mene en enfer.
Confeffion pourtant eft néceffaire,
Reprend Renaud, fais comme il te plaira;
Mais, mon ami, crois-moi, rifque l'affaire,
Peut-être à bien la chofe tournera.
Bien donc, répond Aftolfe à l'agonie,
C'eft du falut bien avoir la manie
Que confentir d'être béni par lui,
Mais que fon chef refte au moins dans l'étui.
En bref fe fit cette cérémonie.
Quand vers le ciel fon ame eut pris l'effor,

On

On mit ſon corps en étroite clôture ;
Un marbre noir orna ſa ſépulture ;
On y grava ces mots en lettres d'or :
Paſſant ; cy gît Aſtolfe d'Angleterre,
Lequel aima l'épée & le fuſeau.
Belles, jetez des fleurs ſur ſon tombeau ;
Car en ſon tems il vous fit bonne guerre.
Contre le Maure animé d'un ſaint fiel,
Perçant un roi Sarraſin de ſa lame,
D'un coup fourré lui-même rendit l'ame ;
Mort pour la foi, ſans doute il eſt au ciel.
Quittons, lecteur, cette hiſtoire chagrine ;
Car j'aimois fort mon Anglois ſenſuel.
Dans ſon pays, allons revoir Deſpine,
Que le vieux Scric par ruſe pateline
Eſcamota dans ſon premier ſommeil,
Sommeil ſuivi du plus affreux réveil !
Elle voit trop qu'une invincible haine
Contre Richard ſouleve un pere altier ;
Qu'elle ne peut enfin la rendre vaine
Qu'en paroiſſant oublier ce guerrier.
Ce deſſein pris, elle cache ſes larmes,
De divers jeux amuſe ſon loiſir,
Paroît ſur-tout reprendre goût aux armes,
Et des tournois fait ſon plus grand plaiſir.
Bientôt au Scric elle n'eſt plus ſuſpecte :
Charmé de voir ſon air libre & léger,
Il la careſſe, & ſonge à l'engager
A n'épouſer qu'un prince de ſa ſecte.
En le rendant arbitre de ſon ſort,
Elle confirme encor ſa confiance.

De ſon côté, rempli de complaiſance,
A tous ſes goûts, il cede ſans effort.
Elle en profite, & ſe donne carriere;
Elle choiſit à la cour de ſon pere
Cent cavaliers, jeunes, leſtes, brillans,
Tous de ſa taille, aimables & vaillans;
Elle en compoſe une troupe légere.
Chaque guerrier de l'eſcadron galant
Porte une armure à la ſienne conforme,
Le lys au lys n'eſt pas plus reſſemblant.
L'aſſortiment, de même, eſt uniforme;
Le même ſoin s'étend juſqu'aux chevaux,
Même hauteur, même robe, même âge,
L'œil les confond, tant ils ſont tous égaux.
Pour achever un ſi rare aſſemblage,
Un goût pareil regne dans l'équipage.
On éprouvoit un doux raviſſement,
Lorſqu'on voyoit la quadrille guerriere
D'un même pas, & d'un ſeul mouvement,
Marcher, courir, voler dans la carriere.
Ces jeux galans, & ces tournois mignons
Etoient toujours variés par Deſpine,
Et quelquefois dans la forêt voiſine
Elle chaſſoit avec ſes compagnons.
La belle un jour, aſſez loin de la ville,
Les conduiſit par curioſité
(Ou de deſſein peut-être médité)
Vers un bocage antique, un ſombre aſyle,
Dans le pays dès long-tems redouté,
Qu'on appelloit la Forêt d'Origile.
Il n'étoit bruit que des enchantemens

Qu'o néprouvoit dans cet endroit sauvage,
Et vainement, cent guerriers imprudens
Avoient tenté de s'y faire passages.
L'acier étoit à l'instant émoussé;
Plus pour percer on montroit de courage,
Plus vivement on étoit repoussé.
Or, par l'effet d'un singulier miracle,
Si quelque belle osoit se présenter
Dans la forêt elle entroit sans obstacle;
Mais introduite, il y falloit rester.
Despine au bord de ce bois redoutable
Examinoit avec sa troupe aimable
Les environs de ces lieux malfaisans,
Quand tout-à-coup un orage effroyable
Fait un chaos de tous les élémens.
Les eaux, les vents, & les feux du tonnerre
A coups pressés frappent, s'ouvrent la terre,
Le jour s'éteint, le pâle éclair qui luit
Redouble encor la terreur & la nuit.
Dans ce moment l'escadron se disperse,
Et les chevaux bronchent de tous côtés;
Vers la forêt plusieurs sont emportés,
Un souffle affreux les pousse & les renverse.
La seule reine, en cet endroit fatal,
Conduite alors au gré de son cheval,
Voit à l'instant dissiper cet orage.
Les rossignols à ce bruit infernal
Font succéder leur plus tendre ramage,
Et le soleil se montre sans nuage.
  Je ne dirai quels furent les regrets
Des Jouvenceaux en perdant leur princesse,

Ni du vieux roi le deuil & la tristesse
Lorsqu'il la sut tombée en ces filets,
Car de ce sort on savoit l'origine.
C'est d'Origile une évocation.
Là cette Fée épuisa sa doctrine
Pour le bonheur de sa fille Lirine,
Qui pour son sexe a trop de passion.
Déjà Despine ayant quitté ses armes
Pour se soustraire à la chaleur du jour,
Près d'un ruisseau qui baigne ce séjour,
Cueilloit des fleurs sans trouble & sans alarmes
Lorsque Lirine arrive avec sa cour.
L'une de l'autre au même instant charmées,
Entre leurs bras se pressant tour à tour,
Joignent bientôt leurs bouches enflammées
Par des baisers tels que ceux de l'amour.
On jugeroit à voir leur tendre ivresse,
Que l'amitié les unit dès-long-tems.
(Sexe enchanteur! ton délire est sagesse!
Fait pour aimer tu ne perds point d'instans!)
Malgré ces feux, ces transports éclatans,
A son amant l'amazone est fidelle.
Elle n'a point encor bu la liqueur
Qui sur le champ bannit l'amour d'un cœur,
Et que la Fée a faite exprès pour elle.
Vers un palais galant, délicieux,
Marchent déjà les princesses charmantes;
A leurs côtés cent nymphes élégantes
A leur concorde applaudissent des yeux.
Par leurs regards Despine est enhardie;
En folâtrant, aux bains on la conduit.

Des ris, des jeux, de l'aimable folie
C'eſt le ſéjour; la pudeur cede & fuit.
Le Nard exquis de l'heureuſe Arabie
Parfume ici l'haleine du Zéphir.
Dans ce ſéjour tout prévient le deſir;
Les opéra, le bal, la comédie,
Les doux concerts, les repas ſomptueux,
Cafés galans & meubles faſtueux;
Et dans un lieu plus cher à la tendreſſe,
Contre une glace un lit voluptueux
Qu'ont diſpoſé le goût & la molleſſe.
Tant de plaiſirs aident la trahiſon.
Déjà goûtant le funeſte poiſon
Deſpine a pris la coupe faſcinée,
Et pour Lirine elle eſt paſſionnée,
Et méconnoît le joug de la raiſon.
Toute à l'objet de ſa flamme indécente
Elle ne peut ſouffrir d'en être abſente,
Sa vertu meurt; dans un fatal oubli
Son tendre amour demeure enſeveli.
C'eſt trop long-tems parler d'une infidelle;
Et cependant, nonnobſtant ſon écart,
J'aimerois mieux ſuivre encor cette belle,
Que de conter les hauts faits de Richard.
Ce Paladin ſe livre à la triſteſſe
Dès que du Scric il apprend le départ,
Et qu'au mépris d'une ſainte promeſſe
Ce pere ingrat emmene ſa princeſſe.
Les aquilons déjà ſe font ſentir;
Mais ſon ardeur ne peut ſe rallentir.
Il court au port; trouve une barque prête;

Prend un nocher; & bravant la tempête,
Le porte à bord, & le force à partir.
La mer s'irrite, & lui fait telle fête
Qu'il est réduit bientôt au repentir.
La tête lourde & l'estomach débile,
Par le roulis il est tant tourmenté,
Que pour relâche en sa perplexité
Il veut par force être mis dans une isle.
Le nautonnier qui connoît cet asyle,
Seigneur, dit-il, de ce péril nouveau
Eloignons-nous; un charme difficile
Rend la valeur ou l'adresse inutile;
Vous ne pourriez échapper au tombeau,
Dans ce séjour habite un monstre étrange.
Soit. J'aime mieux, dit Richard, qu'il me mange
Que de me voir périr dans ton bateau.
De peur de pis on le met donc à terre
Où tout l'enfer va lui faire la guerre.
Voyons la bête, & n'en ayez pas peur.
C'est un dragon à visage femelle,
Le cou d'albâtre, & la gorge très-belle;
Hors que le tout est d'immense grandeur.
Plus, pattes d'ours; (c'est une bagatelle,
Car nous voyons que mainte demoiselle
Au bout des bras en a communément)
Main sans défaut, grace surnaturelle!
Item; la queue & la peau d'un serpent.
Par son instinct la bête embesognée
Tend un filet d'un tissu singulier;
Puis au milieu, tapie en araignée
Patiemment elle attend son gibier.

A secouer ces rêts Richard s'emploie.
Il les avoit apperçus par bonheur,
Et se garda de ce piege trompeur.
Le monstre accourt pour fondre sur sa proie;
La voyant libre, il recule de peur,
Vers son repaire il retourne bien vîte;
C'est un rocher; il se fourre dessous,
Cache sa griffe, & met sa queue au gîte,
Ne laissant voir qu'un visage assez doux.
Notre héros qui ne prend point le change,
Le suit, l'attaque, & sur son cuir d'acier
Porte cent coups de son fer meurtrier;
Mais l'animal, d'une vitesse étrange,
D'autre filet le couvre tout entier.
Il frappe, il brise, il tranche la tirasse,
Et de ses nœuds bientôt se débarrasse.
De cette ruse il cherche à se venger
Mais le destin s'obstine à l'outrager.
Portant au monstre un coup de cimeterre
Sur son écaille il brise comme verre.
Il reste ferme en ce pressant danger.
Près de cet antre un large précipice
A l'œil surpris offre un gouffre sans fonds;
Une chêne altier couvre de son hospice
De cet enfer les abymes profonds;
Ses verds rameaux étendent leur ombrage
Jusqu'au-delà de ses bords dangereux.
De son sang froid conservant l'avantage,
D'un saut léger Richard gagne un branchage,
Et sans péril franchit le pas affreux.
Le fier dragon qui le voit avec rage

Près d'échapper à ſon puiſſant effort
Vers le héros s'élance avec courage;
Son corps peſant n'atteint pas l'autre bord.
Il tombe au fond de ce vaſte Tenare,
Au roc envain il cherche à s'accrocher,
De pointe en pointe on l'entend trébucher,
Et de ſes cris l'horrible tintamarre
Va juſqu'au port effrayer le nocher.
C'eſt pour Richard un favorable augure.
Le paladin par un étroit ſentier
Dans un grand bois errant à l'aventure
Eſt ébloui d'un éclat ſingulier.
Il s'en approche, & découvre une armure,
Près de laquelle eſt un noble courſier.
Un ſimple fil tient au mors qui l'embouche,
Il mord ſon frein, le feu lui ſort des yeux.
On lit ces mots gravés ſur un cartouche:
Pour obtenir ces harnois précieux,
Il faut dompter cet animal farouche
Richard déjà croit être ſûr du prix;
Mais le cheval n'eſt pas du même avis,
Et dès qu'il voit le guerrier en meſure,
D'un air malin l'ingrate créature
Lui lance au nez deux petits fers polis;
Peu s'en fallut qu'il n'en reçût l'atteinte.
Pour parvenir à s'élancer ſur lui,
Il paſſe envain de l'audace à la feinte,
Il ſe dépite & voit avec ennui
Qu'il n'obtient rien par douceur ni par crainte.
Richard s'obſtine: il rêve, il réfléchit,
Et le filet lui revient dans l'eſprit,

Il court le prendre à l'antre de la bête,
Vient au coursier, & lui lance au cou,
Puis fortement tordant ce dur licou,
Au premier tronc l'attache par la tête.
L'ayant ainsi bien encapuchonné,
Il monte alors l'animal étonné,
Qui, furieux de colere & de honte,
Croit par cent sauts le voir désarçonné;
Mais il le laisse à la fin, & le dompte.
  Un sachet d'or lui pendoit à l'arçon.
Un parchemin d'écriture laponne
Etoit au fond; il le lit sans façon,
Et n'est besoin que cela vous étonne
Car dès l'enfance il fut instruit, dit-on,
En toute langue, hormis en bas-breton.
Là, les amours d'Origile & Lirine,
L'enchantement de la belle Despine,
Et les détails de cet événement
Etoient en vers décrits fidélement.
Pour délivrer cette beauté volage,
Il est prescrit que le héros vaillant
Qui sur le monstre auroit eu l'avantage,
Sur cet écrit devoit faire serment
D'aller au bois fatal, & d'être sage.
Avec transport dans ce même moment,
Le paladin sur ce parchemin jure,
Puis se rembarque avec empressement,
Sans oublier le cheval ni l'armure.
  Allons l'attendre en ce fatal séjour,
Où l'on retient l'objet de son amour,
Et qu'ont déjà gagné, par aventure,

Les quatre amans que connoiſſez très-bien,
Etant partis du pays nubien,
Ils ont fait voile à celui de Deſpine;
Mais parvenus dans ces lointains climats,
Ils ont trouvé ce qu'ils ne cherchoient pas;
C'eſt la forêt d'Origile, & Lirine.
En arrivant à ce bois toujours vert,
Les chevaliers ſuivent de près leurs belles;
Qui, pour relâche à des chaleurs cruelles,
Cherchent l'abri d'un lieu ſombre & couvert,
Mais dans les airs par des Zéphirs portées,
A leurs yeux même elles ſont enlevées.
Sur le ſommet de ces arbres touffus,
Voyant voler leurs belles déſolées,
De ce prodige ils demeurent confus.
Sur un gazon la princeſſe & la Fée
Cédoient alors aux pavots de Morphée;
Mais deux objets ſi beaux, ſi précieux,
Cauſent toujours réveil gracieux.
Un doux accueil raſſure les princeſſes;
Mille baiſers, mille tendres careſſes,
Les petits ſoins, les éloges flatteurs;
Ces riens charmans qui gagnent tous les cœurs
Sont prodigués aux nouvelles hôteſſes.
Et cependant leurs amans étonnés
S'entretenoient avec un pied de nez.
Que diras-tu du vol de nos infantes?
En paradis en auroit-on beſoin?
Diſoit Anglante; elles ſont fort tentantes,
Dit Montauban; quelqu'un en prendra ſoin;
De Jupiter on m'a dit mainte hiſtoire;

Mais pour le coup je ne fais plus qu'en croire.
C'est bien plutôt l'œuvre de Lucifer,
Répond Anglante ; & ce dieu de la fable
N'a point de part à ce trait exécrable.
Pour soulager leur déplaisir amer,
Quand aux maris on enlevoit leurs femmes,
Chacun jadis crioit : c'est Jupiter ;
Mais tout empire en ce siecle de fer ;
Car aujourd'hui, si nous perdons nos dames,
A qui s'en prendre? au grand diable d'enfer !
Quoique l'affront à mon cœur soit sensible,
Je les suivrai pourtant ; s'il est possible,
Quand je devrois y rencontrer la mort.
Ils vont alors au bois inaccessible ;
Là, repoussés par un charme invisible,
Pour pénétrer ils font un vain effort.
Ils font le tour de la forêt sauvage,
Et près d'un lac ils arrivent enfin,
Qui dans son centre ouvre un large chemin.
Une nacelle attendoit au rivage ;
Sans balancer ils s'y jettent tous deux,
Et pour voguer s'y prennent de leur mieux,
Mais deux beautés qui sortent de la poupe,
Subitement paroissant à leurs yeux,
Offrent leurs soins pour guider la chaloupe.
On part ; à peine ont-ils la voile au vent,
Que Richardet au même port arrive,
Pour prendre haleine, avant que je le suive,
Je veux ici m'arrêter un moment.
Dans quelque accès d'un zele impatient,
Je me suis plaint à tort, je le confesse,

Du fou d'auteur, qui du couple d'amans
Faiſant le ſort, du plaiſir aux tourmens,
Du mal au bien, les promene ſans ceſſe;
Car quoiqu'au fond je ne l'approuve pas;
En l'accuſant, contre moi je dépoſe.
Examinons nos vœux, nos ſoins, nos pas;
De bonne foi, faiſons-nous autre choſe?
Il n'eſt mortel qui ne tient en ſa main,
Du plus au moins, le bonheur de ſa vie.
Et par l'effet d'un jugement mal ſain,
Ce qu'on poſſede excite le dedain;
Ce qu'on n'a pas excite notre envie.
Loin de jouir du bien-être préſent,
Nous n'y trouvons que dégoût, qu'amertume;
L'orgueil égare, & le deſir conſume;
Nous troublons l'eau qui nous ſert d'aliment!
Mais dira-t-on, nous penſons ſenſément,
Et n'avons point nos cervelles coëffées
De ces lutins, ces monſtres, & ces Fées,
Ces durs combats, ces nains, & ces géans.
Eh! nous donnons dans des excès plus grands;
Des paſſions nos têtes échauffées
Ont des objets bien plus extravagans.
Garholin rit; & ſa muſe légere,
Sans l'adorer, décrit une chimere;
De ſes projets notre eſprit entêté
N'en voit jamais l'impoſſibilité.
Pour être heureux, eſt-il une ſcience?
Oui chacun peut l'acquérir ſans dépenſe,
Et ſans troubler ſes précieux loiſirs.
En quatre mots; ayons de l'indulgence;

Connoiſſons-nous; modérons nos deſirs;
Mais armons-nous ſur-tout de patience;
Car le bonheur, quoiqu'un vain peuple penſe,
Conſiſte moins à jouir des plaiſirs
Qu'à fuir les maux qu'entraîne la démence.
Sur ces écars c'eſt aſſez raiſonné;
Que celui-ci, lecteur, ſoit pardonné,
Et je reprends ma tâche avec courage.
Notre Richard deſcend ſur le rivage,
Voit ſes couſins, les appelle étonné;
Ils ſemblent ſourds. Dès qu'il eſt ſur l'arene,
Tendrons charmans n'attendent pas qu'il vienne;
De mainte barque il ſe voit entourer;
Avec ardeur chacune offre la ſienne,
Et c'eſt à qui ſe verra préférer.
Le Paladin les trouve intéreſſantes;
De leur débat s'amuſe avec plaiſir,
Et les voyant toutes ſi careſſantes,
Point ne voudroit refuſer ni choiſir.
Viens avec nous, lui dit l'une d'entr'elles,
Beau chevalier formé pour les amours,
Quitte le poids de ces armes cruelles;
Viens, nous ſaurons te filer d'heureux jours.
Laiſſe un laurier farouche, imaginaire,
A ces mortels qu'afflige la laideur,
Qui, comme toi, n'ont pas le don de plaire.
Ton front aimable, où brille la candeur,
Dut-il jamais exciter les alarmes!
Tes yeux, d'amour les plus puiſſantes armes,
Sont-ils donc faits pour inſpirer l'horreur!
L'injuſte ſoif de faire des conquêtes

Déſole trop la triſte humanité,
Puiſque ce n'eſt qu'en écraſant des têtes,
Qu'affermiſſant ſon pied enſanglanté,
Un guerrier monte à l'immortalité.
La douce paix, idole de la terre,
Pour un héros eſt-elle à dédaigner?
Hélas! ce n'eſt que pour la voir régner,
Que quelquefois on peut ſouffrir la guerre!
Mais, par l'eſſor d'un inſtinct généreux,
Si ta grande ame aſpire à tout ſoumettre,
S'il te faut vaincre enfin pour être heureux;
Par des efforts plus doux, moins dangereux,
Que de lauriers ton cœur peut ſe promettre!
Nous combattrons ſous l'étendart d'amour.
Mes ſœurs & moi, diſputant la victoire,
Compte, guerrier, quelle moiſſon de gloire,
Si tu nous peux ſubjuguer tour à tour!
  Le bon Richard, tenté de cette aubaine,
Par tant d'attraits ſe laiſſe enfin forcer,
Et veut entrer dans la barque prochaine;
Mais ſon cheval refuſe d'avancer,
Saute, bondit du devant, du derriere,
Frappe, ſe dreſſe, & ſe montre rétif;
Fait tant enfin, que chaque bateliere
Craignant ſes pieds, & ſa dent meurtriere,
Avec frayeur regagne ſon eſquif.
Le chevalier rentre alors en lui-même,
Se reſſouvient du grimoire Lapon,
Et dit tout haut: mon cheval a raiſon.
Il voit ſoudain changer en rage extrême
Ce doux accueil & ces tendres regards;

Les chaſtes ſœurs lui jettent cent brocards;
Lui demandant qui des deux eſt le maître?
Au premier pré s'ils ne vont point repaître?
Et pour adieux leur lancent mille dards.
Honteux d'avoir mérité cet outrage,
Sans dire un mot, le modeſte guerrier
Au ſein des eaux pouſſe ſon fier courſier,
Et veut gagner l'autre bord à la nage.
Il fend les flots, & voit déjà la plage,
Mais au moment qu'il eſt prêt d'aborder,
Des feux ſoudains s'élancent du rivage,
Et leur vapeur forme un brutal nuage
Dont ſon cheval ſe ſent intimider.
Il va plus loin, & contre ſon attente,
Pareil obſtacle empêche ſa deſcente.
Il tente encor ſans s'impatienter;
Mais quelque part qu'il s'oſe préſenter,
Toute la côte eſt d'abord enflammée;
Il eſt couvert de ſoufre & de fumée;
Et ſon courſier, de l'odeur rebuté,
Avec horreur fuit ce bord empeſté.
Le paladin, d'un manteau qu'il apprête
De l'animal enveloppant la tête,
Sur ces volcans le porte avec effort;
Aucun péril ne peut troubler ſon ame;
Sans la ſentir il traverſe la flamme,
Pour cette fois, mon cheval avoit tort,
S'écria-t-il; ce feu n'eſt point à craindre.
Dès que de l'onde en effet Richard ſort,
Il voit par-tout l'embraſement s'éteindre.
Il eſt alors dans un charmant vallon.

Il saute à terre, & fait dans la prairie
A son cheval paître l'herbe fleurie,
Et près de lui s'étend sur le gazon.
Là, reprenant l'écriture divine
Que dans le lac il a su préserver,
Il la relit, & se met à rêver.
De tant de chocs l'ame triste & chagrine,
Tous ses pensers se tournent vers Despine.
C'est, disoit-il, un sort assez fatal
De voir toujours sa princesse enlevée.
Pour cette fois, du moins, c'est une Fée,
Et je n'ai point à craindre de rival;
Car ce qu'on dit ici de l'Androgine
Qui follement brûle pour cet objet,
Quand ce seroit ce que je m'imagine,
C'est bagatelle; & pour être inquiet,
Je connois trop le bon goût de Despine.
  En s'occupant de ces raisonnemens,
De tous côtés il promenoit sa vue.
Il voit sortir de la forêt touffue
Un enchanteur en longs habillemens,
Qui doucement l'appelle, & le salue;
Le ciel, dit-il, remplisse tes souhaits!
A cette voix Richard court, & s'empresse:
En approchant, quelle est son allégresse,
Quand de Maugis il réconnoît les traits!
A mon secours, c'est le ciel qui t'envoie;
Ami, dit-il, que tu viens à propos!
Calme les maux dont tu me vois la proie,
Rends à mon cœur Despine & le repos.
L'adversité fait briller le courage;

Répond Maugis au héros palpitant ;
Vois ton malheur d'un œil ferme & conſtant ;
Cher Richardet ; ta Deſpine eſt volage ;
C'eſt encor peu ; tu ſerois trop heureux
Qu'elle n'eût point à rougir de ſes feux ;
Et de l'objet pour qui ſon cœur te quitte,
Qu'elle eût du moins pu vanter le mérite.
Ami ſon choix à jamais déteſté
Eſt plus honteux que ſa légéreté,
Il eſt frivole, affreux, abſurde, infame ;
Tu vas frémir de ſa fragilité,
Elle aime un monſtre, en un mot, une femme.
Bon ! une femme ! ai-je bien entendu !
Dit Richardet ; je croyois tout perdu !
Mon cher ſorcier, que le diable t'emporte ?
Pourquoi, pour rien, m'alarmer de la ſorte ?
Des accidens que j'ai pu redouter
C'eſt-là le moindre, à ne me point flatter.
Ce feu follet qui te paroît étrange
Ne peut durer ; elle perdroit au change ;
Et nous avons ſans beaucoup de travail,
De quoi braver ce vain épouvantail.
Mais faiſons grace à ma tendre princeſſe.
Je donnois, moi, tantôt dans un ſerrail
Sans mon cheval, vrai miroir de ſageſſe,
Qui par bonheur tenoit le gouvernail.
Nous avons tous nos momens de foibleſſe.
Pour affranchir bientôt de ces liens
Cette beauté dont je pleure l'abſence,
J'ai, mon ami, recours à ta ſcience,
Enſeigne-m'en, ſi tu peux, les moyens.

En conservant ce cheval & ces armes
Tu peux marcher, dit Maugis, sans alarmes;
Mais, prends-y garde, ami, dans aucun cas
N'ais sur ce point, ni bonté, ni foiblesse,
Quoiqu'on te dise enfin, n'en descends pas.
Tes yeux jamais ne verroient ta maîtresse;
Enseveli dans ces sauvages lieux
Tu traînerois une obscure vieillesse,
Si tu perdois ce cheval précieux.
Lui seul rendra ton succès infaillible;
De l'animal connois l'heureux talent.
Quelque vertu qu'ait un charme invincible,
Chef-d'œuvre heureux d'un enchanteur savant,
Il doit céder à son pouvoir terrible;
Tout est détruit par ses pieds de devant,
Les tours, les monts, les flammes & les ondes;
Les gouffres pleins de reptiles immondes,
Monstres, fantôme, hypogrife, ou géant,
Tout sous ses pas rentre dans le néant.
Je crois de plus qu'il n'est pas inutile
De t'éclaircir sur ce fatal séjour.
  Tu sauras donc que la fée Origile
Pour un génie eut jadis de l'amour,
Et qu'à Lirine ils donnerent le jour.
Cette union céleste & glorieuse
La conduisoit à l'immortalité;
Mais au mépris de la fidélité
D'un écuyer elle fut amoureuse.
Son feu honteux pour un si vile objet,
A son époux ne put être secret.
Il s'indigna d'une ardeur criminelle,

La dégrada de son droit d'immortelle,
De ses regards la bannit sans retour,
Et pour punir cette épouse infidelle
Il se servit de son coupable amour.
Pour chaque objet qui s'offroit à l'infame,
Elle sentoit une impudique flamme ;
Mais par l'effet du magique pouvoir
Qui la rendoit si facile & si tendre,
Un autre point qui pourra te surprendre,
Dans tous ses sens portoit le désespoir.
A chaque amant qui convoitoit la belle
Elle inspiroit une ardeur mutuelle;
Tous deux unis par les mêmes desirs,
N'en attendoient que les plus doux plaisirs.
Je vais tâcher de t'expliquer le reste.
Il te souvient d'avoir lu quelque part
Qu'un enchanteur par l'effet de son art
A certain roi fit un tour très-funeste.
Chez sa maîtresse aussi-tôt qu'il venoit,
La mort sembloit lui fermer la paupiere
Qui ne s'ouvroit jamais à la lumiere
Qu'à chaque pas qui d'elle l'éloignoit.
Le fier génie, enclin à la vengeance,
Se ressouvint de ce trait malfaisant ;
Et dans Paris le cas seroit plaisant
Si chaque époux avoit même puissance.
Pour ces amans, d'amour le clair flambeau
A contre-tems se montrant triste ou beau,
De près s'éteint, & de loin se rallume
Tant & si bien, qu'en ce tourment nouveau
En vains efforts chacun d'eux se consume

En maudiſſant l'enchantement malin.
Depuis ce tems, Origile chagrine
Qu'un tendre amour attache à ſa Lirine;
Craignant pour elle un ſemblable deſtin,
Lui fit horreur du ſexe maſculin.
L'art acheva dans cette conjončture
De décider un penchant clandeſtin
Qu'avoit déjà préparé la nature;
La Fée enfin pour confirmer l'abus
Fit ce ſéjour, d'où tout mâle eſt exclus.
Tandis qu'ainſi le ſage l'endoctrine,
Sur ſon cheval Richard eſt remonté,
Et le conjure avec vivacité
De le conduire où peut être Deſpine.
Tu vas la voir, dit Maugis, à l'inſtant;
Je conduirai cette grande aventure.
Il prend d'un nain les traits & la figure,
Et de la terre, à ſon ordre puiſſant,
Sort un bidet qui lui ſert de monture.
En s'avançant dans la forêt obſcure,
Survient contre eux un géant mal-adroit,
(Tous ſur ce point ſont aſſez uniformes)
Qui pour toute arme a des pierres énormes,
Il en lance une, & ne viſe pas droit.
Vers un endroit dont le nom ſcandaliſe,
Et chez géans donne beaucoup de priſe,
(Et celui-ci de plus étoit Lorrain)
Le bon cheval détache un coup mal ſain.
Cette ruade entre eux finit la guerre.
Se plaignant fort du coup prémédité
Qui donne atteinte à ſa poſtérité,

Le mécréant couvre un arpent de terre.
Nos paladins après l'avoir quitté
Voient errer dans des routes charmantes
Groupes divers de femelles fringantes.
Rappelle ici toute ta fermeté,
Mon cher cousin, dit le nain à leur vue;
Tout ce cortege annonce la beauté
Dont j'ai pour toi redouté l'entrevue.
Songe sur-tout à tenir pour suspects
Tous les propos emmiellés de Despine
Qui te feroit hacher pour sa Lirine
Par un abus renouvellé des Grecs.
Dans ce moment les deux gentes pucelles
Sortent gaiement du bocage prochain
Chantant, sautant, se tenant par la main,
Se caressant comme deux tourterelles.
La Fée à peine a vu le Paladin,
Qu'elle pâlit; ce cheval & ses armes
Pour son amour lui donnent des alarmes,
Et sur son front se peint un noir chagrin.
Viens dans mes bras, dit-elle, ma colombe,
(Bas à Despine en la tirant à part)
Vois ce guerrier; c'est le cruel Richard,
Celui qui mit ton frere dans la tombe.
Il faut ici que le traître succombe,
Pour l'attirer employons tout notre art;
Feins de l'aimer, & sa perte est certaine.
Despine alors qu'un puissant charme entraîne,
Sans le connoître aborde son amant.
Puis-je savoir, seigneur, dit la princesse,
D'où vous venez, & quel sort nous adresse

Un chevalier si brave & si galant?
Dans votre cœur est-il permis de lire?
Ajouta-t-elle, avec un doux sourire,
Pour quelque belle est-il déjà blessé?
Mais près de nous, quelle ardeur martiale
Vous fait rester sur votre Bucephale;
Pourquoi de fer êtes-vous hérissé?
Donnez, seigneur, à votre courtoisie
L'air moins auguste, & l'accueil plus humain,
Car de danser il me prend fantaisie,
Je vous attends pour me donner la main.
Le pauvre amant, qui malgré le grimoire,
N'a jamais cru qu'elle ait pu l'oublier,
Bien tendrement se met à la prier
De rappeller ses sens & sa mémoire.
Ah, disoit-il, si ton perfide cœur
Brûla pour moi d'une sincere ardeur,
Comment, parjure, en le voyant paroître,
De ton Richard méconnois-tu les traits?
Ton *imbroglio*, masque, n'est pas mauvais!
Comment veux-tu qu'on puisse reconnoître,
Dit-elle, un nez que l'on ne vit jamais?
Lirine alors, qui par cette querelle
Voit échapper le héros furieux,
S'approche, & dit d'un air mystérieux;
Cessez, seigneur, de la croire infidelle,
Pour feindre ainsi Despine a ses raisons.
Dansez ensemble, & pendant cette fête
Si vous pouvez l'attirer tête à tête,
Je veillerai contre les trahisons.
L'amour le rend imbécille & crédule,

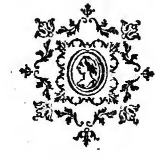
Et pour descendre il appelle son nain
Qui de dépit murmure, gesticule,
Lui fait la moue, & se tourmente envain.
Il vous plaît donc faire votre toilette !
Hé bien, dit-il, passons dans ce bosquet,
Là je mettrai nos chevaux au piquet,
Puis-je saurai dans votre humeur coquette
Vous travestir en mignon de couchette,
On peut toujours vous faire un gros bouquet.
Le chevalier rit de sa brusquerie,
Er ne sent pas l'amere raillerie
De l'écuyer qu'il suit au fort du bois.
C'est donc ainsi que tu tiens ta promesse ;
Lui dit Maugis ; chevalier discourtois !
C'est à la danse, au luxe, à la mollesse
Que Richardet borne ici ses exploits !
Mais ta prudence enfin est déplacée,
Répond l'amant ; tu sais ce qu'on m'a dit ;
A feindre ainsi la princesse est forcée,
J'ai vu son cœur j'ai lu dans sa pensée,
Dans ses beaux yeux son amour est écrit.
Je dirai plus ; dût-elle à ma ruine
Tourner son art, sa beauté, son esprit ;
A tous ses vœux mon tendre cœur souscrit ;
Je périrai sans offenser Despine.
Fuis donc, ingrat ; méprise mes bienfaits,
Repart Maugis en reprenant ses traits.
Va éprouver la trame la plus noire,
Avec tes jours cours immoler ta gloire.
Quitte, Richard, ces armes, ce coursier ;
Ils étaient faits pour un cœur magnanime.

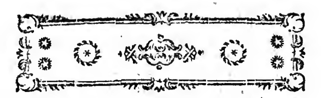
Toi, lâche amant, guerrier pusillanime,
Change en fuseau ton inutile acier.
Richard frappé comme d'un coup de foudre,
Sent à ces mots une secrette horreur.
L'honneur combat ; mais prêt à se résoudre,
Hélas, dit-il, tu déchires mon cœur,
Mon cher Maugis ; mais crois-tu donc toi-même
Que cet objet si doux, si généreux,
S'osât livrer à la fureur extrême
D'assassiner un amant malheureux !
Tu vas le voir, rougis de ta foiblesse,
Dit à l'instant le sage impétueux ;
Mais un héros, pour être vertueux,
A-t-il besoin qu'on l'éclaire sans cesse !
De gazons secs assemblant un monceau,
Il forme alors un fantome nouveau,
Et par l'effet de sa haute science,
Du paladin lui donne l'apparence.
Mais de morale il me prend un accès.
Une autre fois de ce tour de souplesse
Je conterai la suite & le succès.
Un peuple Grec voulant à la jeunesse
Donner l'horreur du vin pris à l'excès,
Faisoit gorger de ce traître breuvage
Des malheureux réduits à l'esclavage.
Ses vils effets excitans le mépris
Servoient d'exemple à ces jeunes esprits.
Nous nous croyons aujourd'hui très-habiles ;
Mais ces enfans, du moins, étoient dociles !
Pour parvenir à voir la vérité,
Le premier pas est la docilité.

Plus

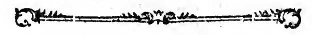
Plus d'un Richard se prévient, & s'entête ;
On prêche envain ; il n'en fait qu'à sa tête.
Nous ne manquons jamais de précepteur,
Nos actions n'en sont pas plus sensées,
Un jour trop tard. ... bon soir mon cher lecteur,
Allons dormir sur ces bonnes pensées.

Fin du huitieme Chant.





RICHARDET, POËME.



CHANT NEUVIEME.

EN ruminant sur quelque rêverie,
Dont nuit & jour je noircis mon papier,
Un sentiment bizarre & singulier,
Moitié réel, moitié plaisanterie,
A mon esprit offre un riant tableau.
  Nous rêvons tous; chacun comme il se trouve;
Grand ou petit; foible ou fort; laid ou beau;
Et quelque fort qu'ici-bas on éprouve,
Sa courte fin remet tout de niveau.
C'est, dira-t-on, un problême nouveau;
Ce n'est pas tout. Il faut que je le prouve.
Pour procéder avec précision,
Interrogeons quelque être assez durable
Pour avoir vu mainte mutation
Depuis Noé. L'époque est mémorable.
N'allons pas loin. Ce champ; oui, ce limon;

Mieux qu'un docteur va nous faire un sermon ;
Il parlera sans égard & sans feinte.
Je fus, dit-il, forêt au tems jadis.
Fauves sans nombre habitoient mon enceinte ;
Quelques humains entreprenans, hardis,
Vinrent un jour détruire leur taniere.
Le fer, les feux dans mon sein introduits,
Avec fureur séparent de leur mere
Cent pins altiers que mille ans ont produits.
Un laboureur, de ma triste aventure,
Me consola par d'utiles travaux.
Je ne fus point ingrat à sa culture ;
Mais ma bonté lui donna des rivaux ;
Du plus puissant je devins le partage.
Bientôt après, ce prétendu seigneur
Me destina pour un nouvel usage ;
Il se plaisoit surtout au jardinage,
D'une muraille il m'accorda l'honneur.
Le changement plut à son successeur ;
Sur mon terrain il bâtit un village,
Puis me vendit. Un autre possesseur
Fit renverser jusqu'au moindre édifice,
Creusa mon sein, & le fit remplir d'eau.
Depuis, d'un sort & d'un maître nouveau,
En divers tems j'essuyai le caprice ;
Pour vous tracer cette fatalité,
Je fus le prix du sang, de l'avarice,
De l'infamie, ou de l'iniquité.
Conquis, troqué contre un métal stérile,
Forêt, jardin, pré, maison, étang, ville,
De main en main toujours défiguré,

Chacun suivant son génie indocile,
Me retournant, m'arrangeant à son gré;
Vous me voyez. Je suis champ labouré.
Ils exerçoient un pouvoir inutile;
Ils sont passés, & je suis demeuré.
Or, dites-moi, si vous pouvez connoître
Quel fut d'eux tous mon véritable maître;
Car je m'y perds du soir au lendemain.
Nul ne l'étoit. Tous s'imaginoient l'être,
Et chacun d'eux a fait un songe vain.
N'en doutons point; malgré l'erreur commune,
Je n'eus jamais de despote certain,
Et n'ai subi le pouvoir souverain
Que du destin, du tems, de la fortune.
Si notre vie est un tissu d'erreurs;
Si ce champ seul a causé tant de songes,
Combien notre or, nos titres, nos grandeurs,
[Biens passagers, ou frivoles mensonges,]
Combien nos maux, nos soucis, nos malheurs,
Nous pourroient-ils déceler de rêveurs?
Nous rêvons donc; la chose est avérée;
Ou, pour parler plus positivement,
Tout le passé, le fut-il d'un moment;
Tout l'avenir, que notre ame altérée
Dans le lointain contemple avidement;
Songes errans, dans la nuit azurée!
Que reste-t-il de réel? Le présent;
Mais ce présent a si peu de durée,
Qu'en y pensant, il fuit légérement.
Quoi! me dira quelqu'un que je réveille;
Rien n'est solide! Et je travaille en vain!

A vos discours si l'on prêtoit l'oreille,
Mon bon ami, que deviendroit demain ?
Entendons-nous ; la chose est très-facile.
Dans vos projets allez votre chemin,
S'ils sont sensés ; si leur but est utile.
Modelez-vous sur ce pilote habile
Qui sur la mer gouverne son vaisseau.
Que le vent gronde, ou que le tems soit beau ;
Rien n'est certain sur l'onde insidieuse.
Son esprit fier, son ame courageuse
Sont occupés d'un intérêt plus grand.
Dans les périls toujours ferme & constant,
Son œil voit tout, & sa main conduit l'œuvre.
C'est un écueil, une barre, un courant;
Suivant l'obstacle il regle sa manœuvre.
Rien n'affoiblit son dessein arrêté ;
Plus il combat, plus sa vertu s'exerce.
En divers ports il échange, il commerce,
Laissant partout où la mer l'a porté
Des monumens de son utilité.
De ce pilote on devine l'emblême ;
C'est la raison ; le vaisseau, c'est nous-même ;
Et cette mer, l'espace de nos jours ;
Ainsi du reste. Abrégeons ce discours ;
Car de dormir quelqu'un auroit envie ;
Déjà peut-être en ai-je fait les frais.
Encor ce mot. Marquez par des bienfaits
Cent points divers du cours de votre vie,
Et, tout entier, vous ne mourrez jamais.
Fuyez surtout l'illusion frivole,
Qui de son charme aveugle les amans ;

Au gré des vents, ſans agrès, ſans bouſſole,
Voyez errer leurs navires flottans.
Voyez Richard, qu'un ſage garde à vue,
Aux lacs groſſiers d'une ruſe prévue,
Aveuglément cherchant à ſe livrer;
Aux fers honteux tendant les mains lui-même;
Et s'irritant dans ſon erreur extrême
De tous les ſoins qu'on prend pour l'en tirer.
Sans l'écouter, dans un épais nuage
Maugis s'enferme avec le paladin,
Qui ſe déſole en voyant ſon image
Tenir ſa place en ce cercle badin.
Le chant, la danſe, & les galanteries,
Les ris, les jeux, & les agaceries,
Sont employés d'abord à l'attirer.
Mais à l'inſtant qu'ils ont ſu l'entourer;
Ces doux objets ſe changent en furies,
De vingt poignards le fantôme percé
A leurs genoux en vain demande grace;
En un moment mutilé, dépecé,
Leur barbarie à l'envi ſe ſurpaſſe.
Jamais le corps du chantre de la Thrace
En plus de parts ne ſe vit diſperſé.
Lirine alors s'emparant de la tête,
Que la princeſſe avec férocité
Oſe arracher du tronc enſanglanté,
Vers le palais, fiere de ſa conquête,
Marche à grands pas, & ſur un cabinet
En arrivant étale ce trophée.
Figurez-vous la fureur de la fée,
Lorſqu'elle voit que ce fatal objet

N'eſt qu'un gazon, au-lieu de Richardet.
Mais laiſſons-la conſulter l'art magique,
Pour découvrir quel trait diabolique
Malignement traverſe ſon repos;
Et retournons à l'imprudent héros,
Qui, conſterné de la ſcene tragique;
N'a pas encor ſu proférer deux mots.
Hé bien, tu vois, dit l'enchanteur habile,
Dans quel péril ton amour indocile
Sans mon ſecours t'alloit précipiter?
Reprends, crois-moi, le cheval & l'armure;
Et ſi tu veux achever l'aventure,
Songe ſurtout à ne les plus quitter;
Que ta princeſſe échappée à ce piege
Ne ſorte enfin de ce bois ſacrilege.
Près d'eux alors s'éleve un bruit ſoudain;
Et derechef l'enchanteur devient nain.
Deux chevaliers couverts d'armes brillantes;
De leur côté viennent en folâtrant;
Mais ſur l'acier, des guirlandes galantes,
De longs cheveux à boucles ondoyantes,
Mouches, rubans, & bouquet dominant,
Font un contraſte auſſi fou que plaiſant.
Quoi! s'écria Richard dans ſa ſurpriſe,
Reconnoîtrai-je à tant de mignardiſe
Les vaillans fils de Renaud, de Roland!
Quitte ce ton emphatique & pédant,
Répond Anglante; ici n'eſt point admiſe
La ſombre humeur qui te ſingulariſe.
Mon grand couſin, ajouta Montauban,
Son ton cheval, fier comme un Artaban,

Tu n'entends rien à la valeur exquise
D'une frisure, ou d'un joli ruban.
Richard rougit de colere & de honte.
Ce sont les fruits du fatal Talisman,
Lui dit le nain; calme une ardeur trop prompte,
Et sachons d'eux comment on vit ici.
Le chevalier alors les interroge.
Pour te conter la chose en raccourci,
Dit Montauban, nous vivons sans souci,
Et nos desirs sont notre unique horloge.
Ici, partout on mange, on boit, on loge;
Diables valets servent à point nommé;
Et ce séjour seroit très-renommé
Sans certain point qui rabat de l'éloge.
Quel est ce point? reprend le paladin.
C'est; dit Anglante, un petit sort badin,
Peu catholique, & qu'on défend au prône,
Que de ces lieux la discrette matrône
Jeta jadis au sexe masculin.
On nous avoit enlevé nos maîtresses,
Et pour les suivre en ces routes traîtresses,
Nous avions fait des efforts impuissans.
A nos regards s'offre un grand marécage
Qui donne accès à la forêt sauvage,
Unique but de nos desirs pressans.
Là, deux tendrons, frais, vermeils, & fringans,
Dans leur esquif nous offrent le passage.
Tout en voguant vers l'opposé rivage,
Nous leur tenons quelques propos gascons.
Pour acquitter ainsi votre péage,
Vous paroissez, messieurs, trop bien en fonds;

Payez, payez, nous dirent les donzelles;
Et sans regret vuidez vos escarcelles;
Payez, enfans, c'est autant de sauvé,
Et vous perdrez ce qu'aurez réservé.
Payons, cousin; les coquines sont belles;
Nous disions-nous. Adieu donc nos deniers.
Ayant payé comme de gros fermiers,
Tant, que tous deux à sec nous demeurâmes;
Dans cet asyle enfin nous nous rendons.
Par ces taillis nous marchons, nous perçons,
Et par bonheur nous rencontrons nos dames;
Tu peux juger si nous les embrassons.
Ce doux effet de notre ardeur constante
Dans leurs esprits excite l'épouvante;
Par leurs beaux yeux, qu'un charme a prévenus,
(Le croiras-tu!) nous sommes méconnus.
Pour rappeller nos traits à leur mémoire,
Nous leur contons en vain leur propre histoire;
On nous écoute avec un air glacé,
Et de leur cœur l'amour est effacé;
Avec frayeur elles prennent la fuite.
Nous les suivons, mais de loin seulement,
Pour éviter que notre empressement
N'augmente encor la peur qui les agite.
Nous les voyons avec ravissement
Se joindre alors à l'aimable Despine,
Qui sur le bras d'une beauté divine
Tout en marchant s'appuyoit tendrement.

Nous avançons vers la dame inconnue,
Qui contre nous dès longtems prévenue;
Ah, vous voici, dit-elle, beaux garçons!

Je l'avouerai, votre mérite eſt rare ;
Mais dans ces lieux domine un goût bizarre.
Vos airs tyrans pour nous ſont des chanſons ;
Les traits vainqueurs dont votre orgueil ſe pare
Ne produiront ici que des glaçons.
  De ce moment, inconnus à nous-même,
Nos grands talens nous ont abandonnés,
Tout ſe refuſe à nos vœux forcenés ;
Nous eſſayons dans ce dépit extrême
De vains efforts contre un pouvoir ſuprême ;
Mais il ne reſte à nos ſens étonnés
Que des deſirs ſans ceſſe aiguillonnés.
Inceſſamment au milieu de ces belles,
Nous les ſervons comme divinités ;
Nous adorons leurs moindres volontés,
Et tous nos goûts ſons inſpirés par elles.
Cette parure enfin, que tu nous vois,
Cette friſure eſt l'œuvre de leurs doigts ;
Elles portoient ces rubans, ces guirlandes ;
Et ſur leur ſein ces fleurs ont repoſé.
Ce que lutins contre nous ont oſé
Eſt adouci par des faveurs ſi grandes.
  Détaillez-nous en termes plus précis ;
Reprend Richard, ce que c'eſt que la Fée ;
Car vous ſemblez dans vos fades récits
A ſes attraits ériger un trophée,
Et ſur ce point j'ai l'eſprit indécis.
C'eſt, dit Anglante, une étrange poulette
Qui ſans façon en public fait toilette,
Et dont l'orgueil, du plus parfait des corps
Effrontément étale les tréſors,

Mais, tu ne peins ici que la coquette,
Dit Montauban; la tendre Bachelette
Mérite bien un portrait régulier.
  Cette Lirine eſt une créature,
Mais ſans modele; un être ſingulier
Qui réunit tout ce que la nature
Peut aſſembler dans un beau cavalier.
Figurez-vous l'amour en joli page;
L'air décidé, l'œil noir, gentil corſage,
Démarche leſte, & jambe faite au tour;
Lirine encor l'emporte ſur l'amour.
Tous les talens, les graces, l'élégance,
Cette indécence, & cette dignité,
Cet air ouvert, & cette noble aiſance
Que nous nommons ſupériorité;
Tout eſt divin, tout ravit, tout enflamme!
Et quelque objet, héros, génie, ou dame,
Pour qui ſon choix ait jamais éclaté;
De ſon bonheur qu'il tire vanité!
Tu peux m'en croire; & tout nuls que nous ſommes,
Duſſent un peu nos belles en pâtir,
Nous n'aſpirons à devenir des hommes
Que pour pouvoir un jour la convertir.
Juſqu'à préſent, avec idolâtrie,
A ſon ſeul ſexe elle donne des ſoins.
Si d'un amant elle eſt jamais ſervie,
Qu'il jouira d'un ſort digne d'envie
Dans les tranſports dont nous fûmes témoins!
Dans un verger, obſerve la conduite
D'un vaillant coq, de poules entouré;
Diſtribuant au cercle qu'il invite

Le grain broyé sous son bec acéré,
Se panadant, & d'un morceau d'élite
Gratifiant sa poule favorite;
Telle on la voit, en moderne titan,
Tyranniser la céleste assemblée
Que lui soumet son maintien capitan;
Tout attaquer, tout apporter d'emblée,
Et se donner tous les airs d'un sultan.
Mais !! sur quels droits, l'aimable enchanteresse
Sait affermir son empire amoureux!
De quels plaisirs elle enivre sans cesse
Tant de beautés dociles à ses vœux!
Du franc moineau les tendresses solides,
Les vifs élans, les feux passionnés,
N'ont rien d'égal à ces effets rapides,
Volcans heureux de ses sens effrénés.
Tu peux juger par ce crayon fidele,
Quoiqu'au-dessous de la réalité,
Si ta Despine, à tant de volupté,
Eut si grand tort de n'être pas rebelle.
Et quand la belle eût eu la fermeté
De résister à cette ardeur nouvelle,
Dans ce séjour un magique pouvoir
Eût à son cœur imposé ce devoir.

Ne parlons plus de ce charme funeste,
Répond Richard; mes griefs sont réels,
Et d'un objet que mon ame déteste,
Tu n'as point su les complots criminels.

Tandis qu'ainsi de la Fée amoureuse
Les jeunes gens vantent la vie heureuse,
Elle paroît. Ses longs cheveux épars,

Et la fureur qu'expriment ses regards
N'effacent point sa beauté merveilleuse.
Un gros buisson lui dérobe Maugis;
Mais elle voit les guerriers réunis.
De leur concorde elle semble affligée;
Et deux lutins, à ses ordres soumis,
Prennent les traits de Corese & d'Argée
Pour diviser ces puissans ennemis.
Dans ce moment la grêle & les tempêtes
Fondent sur eux, & menacent leurs têtes;
Mais des guerriers les harnois enchantés,
Et du cheval les rares qualités
De ces fléaux leur épargnent l'atteinte.
Le seul Maugis ressentoit quelque crainte;
Car chez la Fée il se trouvoit alors,
Où ses démons n'étoient pas les plus forts.
Sans s'approcher, les deux feintes princesses
Aux deux cousins prodiguant les tendresses,
Les invitoient à quitter Richardet.
Suivant les pas du couple Farfadet,
Ces aveuglés croient à ces prestiges.
De mes récits je me tirerois mal
Si je voulois raconter les prodiges
De mon héros & de son bon cheval.
Hydres, serpens, hypogrifes énormes,
Les cris, la nuit, les fantômes affreux,
Les coups pesans, les déluges de feux,
Et tout l'enfer, sous mille & mille formes
Cedent enfin à leurs efforts heureux.
A tant d'exploits Lirine encor résiste,
Richard sur elle ose lever le bras,

Frappe, inhumain; l'enchantement ſubſiſte,
S'écria-t-elle ; en vain tu me vaincras,
Et par mon ſang, dans ſa haine affermie,
D'un cœur ſi lâche à jamais ennemie,
Deſpine en pleurs vengera mon trépas.
Sur cette belle il jette alors la vue,
Et ſe reproche un attentat honteux.
Et cependant la princeſſe éperdue
Par un centaure eſt ravie à ſes yeux.
Il fuit Lirine, & ſon cœur lui pardonne.
Après le monſtre il court, il s'abandonne;
Et ſon courſier ſeconde ſon ardeur.
Mais dans l'inſtant que le fer le menace,
Le quadrupede oppoſe à ſa fureur
Ce tendre objet qui lui demande grace.
Richard s'arrête, & tout ſon ſang ſe glace;
Il veut en vain tourner le raviſſeur;
Devant ſes coups il ne voit que Deſpine.
Le fier courſier, qui ſoudain ſe mutine,
De l'ennemi redouble la terreur,
Et le contraint à reprendre la fuite.
Dans ſa frayeur le monſtre a beau ruſer;
Le paladin ardent à ſa pourſuite,
Fait mille efforts pour le dépayſer,
Et le preſſant aux confins d'une route,
Le force enfin au parti qu'il redoute.
Il ſe trouvoit au bord de la forêt,
Et d'en ſortir la défenſe eſt expreſſe;
Mais à l'atteindre il voit le fer tout prêt;
La peur le trouble, il perd dans ſa détreſſe
Le ſouvenir de ce fatal arrêt,

À peine a-t-il fait ce pas indiscret,
Despine échappe, elle tombe sur l'herbe,
Et le centaure alors foible & rampant,
Que le cheval foule d'un pied superbe,
Est sous ses pas abymé dans l'instant,
Légérement le héros saute à terre,
Et son amante est déjà dans ses bras,
Qui, ne voyant qu'un attirail de guerre,
Frémit encor, & ne le connoît pas.
Mais, il lui parle, il hausse sa visiere.
A la douceur de ces traits, de ces yeux,
Aux tendres sons de cette voix si chere,
Un sentiment soudain, délicieux,
Occupe alors son ame toute entiere.
L'amour reprend tous ses droits sur son cœur,
Le souvenir d'une erreur passagere,
Dans son esprit qu'un sort ne trouble plus,
N'est qu'une idée, une vapeur légere,
D'un songe vain trait bizarre & confus.
  Comment ici tracer la vive image
De deux captifs long-tems dans l'esclavage,
Qui sont enfin libres dans leurs amours!
Si d'un torrent on arrête le cours,
Quand de la digue, à ses eaux opposée,
Il force enfin la barriere brisée.
Rocs entr'ouverts, chênes déracinés,
Sont par ses flots arrachés, entraînés.
L'air comprimé que renferme la poudre,
S'il sent la flamme au sein d'un fauconneau,
En s'échappant, tonne, imite la foudre,
Lance à la fois l'éclair & le carreau.

Par ces effets, d'une ardeur trop contrainte
La violence eſt foiblement dépeinte.
Mais, où trouver des traits aſſez puiſſans,
Pour exprimer ces plaiſirs raviſſans,
Quand à ſon gré l'ame nage & ſe noie
Dans les tranſports d'une ineffable joie !
C'étoient ces feux, ces torrens de douceurs
Que des amans éprouverent les cœurs,
Après des jours ſi remplis de traverſes.
Je paſſerai les queſtions diverſes,
Dont je pourrois prolonger l'entretien.
Peut-on finir lorſque l'on s'aime bien !
Près de la mer, dans des côteaux fertiles,
A la diſtance environ de vingt milles,
Deſpine avoit un ſuperbe château.
Ils vont s'y rendre; & s'étant mis en ſelle;
Le paladin place en croupe ſa belle
Sur ſon cheval plus vîte qu'un oiſeau.
En peu de tems ils gagnent cet aſyle.
En s'approchant de ce ſéjour tranquille,
L'œil enchanté voit des parcs ſpacieux;
Et des ruiſſeaux d'une onde douce & pure
Semblent marquer, par leur tendre murmure,
Quelque regret de quitter ces beaux lieux.
Dans des jardins vaſtes, délicieux,
Où l'art partout embellit la nature,
On voit de loin des groupes précieux,
Marbres vivans qu'anima la ſculpture.
Sous des boſquets de riante verdure,
Et de leur ſein s'éleve juſqu'aux cieux
Un bâtiment de noble architecture.

Vers ce palais ils s'avancent gaiement ;
Et le guerrier defcend avec Defpine
Près d'un commode & riche appartement.
Lors, un vieillard d'encolure chagrine ;
Où courez-vous, leur dit-il brufquement ?
De quel pays vient-on fi lestement ?
De France, ami, dit Richard qui badine.
L'autre répond : point ne m'ébahiffez,
Et je l'aurois juré fur votre mine,
Car fans façon vous vous établiffez ;
Mais pour ce foir cherchez ailleurs un gîte.
Sans raifonner, ouvre-nous au plus vîte,
Dit le héros, avant qu'il foit plus tard.
Je fuis fans clés, ou le diable m'emporte,
Dit l'obftiné ; faifons donc d'autre forte ;
La clé, c'eft toi, lui replique Richard.
A travers corps, il faifit le vieillard,
Et l'appuyant d'une atteinte un peu forte,
Avec fon bufte il enfonce la porte.
Du brufque exploit il paroît s'etonner,
Seigneur, dit-il, vous pouvez ordonner.

Depuis le tems que fans manger, ni boire
Sur fon cheval trottant comme un courrier,
Contre l'enfer combat notre guerrier,
Il meurt de faim, nonobftant fa victoire;
Car, comme on fait, on ne vit point de gloire.
Mais ce qui plus le tenoit en fouci,
Dans le château que je décris ici
Du châtelin froide étoit la cuifine.
Le malheureux qui reconnoît Defpine
Eft tout confus de la traiter fi mal.

Du vin, des noix, du pain & du fromage,
Des fruits, du beurre, avec quelque laitage;
Dans un palais! le repas eſt frugal.
Tous mets ſont bons près de l'objet qu'on aime,
Le tendre amour les apprête lui-même:
La belle reine, & le héros vainqueur,
N'avoient jamais ſoupé d'auſſi bon cœur.
Mais tout prend fin; il faut qu'on ſe retire.
Pour deux amans qui tant ont à ſe dire
Il ne faudroit qu'un ſeul appartement;
Et le lecteur penſe malignement
Qu'on profita ſans remords & ſans crainte
De la douceur d'être là ſans contrainte.
Mais il ſe trompe ici très-lourdement.
Car deux logis d'une diſtance extrême
Pour leur malheur leur furent préparés.
Richard s'en plaint; mais Deſpine elle-même
Avoit voulu qu'ils fuſſent ſéparés.
Je dois juſtice à la ſage princeſſe.
Jamais ſon cœur n'eut de lâche foibleſſe;
L'en ſoupçonner feroit lui faire tort;
Et ſuppoſé qu'un excès de tendreſſe
L'eût engagée, en quelque inſtant d'ivreſſe,
A pardonner je ne ſais quel tranſport:
Qui ne ſe laſſe à combattre ſans ceſſe!
C'étoit l'amant qui ſe trouvoit trop fort;
Et l'on ne doit s'en prendre à la maîtreſſe.
Raiſon aveugle! hélas, de quoi ſers-tu?
Tu vas prêchant à la pauvre Deſpine
De ſubjuguer ſon cœur qui ſe mutine,
Et d'immoler l'amour à la vertu,

Elle te croit. Tu causes sa ruine :
Car le Narquois, dont notre chevalier
A son entrée avoit fait un bélier,
Dès qu'il les voit dormant sans défiance,
De son affront cherche à tirer vengeance
En leur jouant un tour de son métier.
Sans nul remords de trahir la patrone
Qui ne lui fit jamais aucun chagrin,
Il fait dessein de se rendre à Cobone.
On ne comptoit qu'une heure de chemin.
Là, le vieux scric faisoit sa résidence.
Sur un esquif il part en diligence.
Dans le palais dès qu'il est introduit,
Sire, dit-il, bon soir & bonne nuit.
Un fait nouveau qui de près vous regarde ;
En ce moment m'oblige de vous voir.
Despine hier arriva vers le soir
Dans le château qu'avez mis sous ma garde ;
Et maintenant je pense qu'elle y dort.
Je n'en voudrois pourtant jurer bien fort,
Car vous saurez qu'elle avoit pour escorte
Un maître sire, un enfonceur de porte
Par qui mes reins ont été diffamés ;
Et quoiqu'à part je les aie enfermés,
N'en croyez pas la princesse plus sûre ;
Car il n'est gond, verrouil, fer, ni serrure
Dont sans effort son bras ne vienne à bout,
Force d'Hercule est son passe-par-tout.
A ce discours du scric l'ame est émue ;
Ce cavalier, dit-il, est-ce Richard ?
C'est lui, dit l'autre. Ah, ma fille est perdue!

Repart le roi ; j'arriverai trop tard.
A ſon départ tandis qu'il ſe prépare,
A la forêt voulez-vous revenir ?
J'aime la fée, il faut en convenir.
Lirine en pleurs, ſe plaint du ſort barbare
Qui de Deſpine à jamais la ſépare.
Dans un feuillage elle apperçoit le nain ;
D'un fer tranchant elle veut le pourfendre,
Mais remarquant ſa taille avec dédain,
Au premier arbre elle va le ſuſpendre.
Elle le prit pour quelque ſapajou,
Car ſi la belle eût cru que ce bijou
Lui déguiſoit Maugis qu'elle redoute,
En ce moment il eût péri ſans doute.
Mais ſes eſprits ne l'avertirent pas ;
Et les démons de factions diverſes,
Quoiqu'en effet de natures perverſes,
Gardent entr'eux de ſecrets concordats.
Dès que du nain elle s'eſt éloignée,
Par ſes ſuppôts il eſt mis à cheval,
Et, l'air contrit, la mine renfrognée,
Il ſort du bois qui lui fut ſi fatal.
Dans ſes détours erroient à l'aventure
Les deux couſins diſpos & réjouis
Qu'avoit ſéduits une vaine impoſture,
Et leurs lutins dans une route obſcure
A leurs regards s'étoient évanouis
Leur mauvais ſort les guide vers Lirine
Qui dans ſon cœur que la rage domine,
Sent tout-à-coup naître un deſir preſſant
De ſe venger ſur ce couple innocent.

De ce projet ſon ame eſt ſoulagée ;
Venez, dit-elle, en compoſant ſes traits,
Venez, guerriers, habiter mon palais ;
Là, dans les bras de Coreſe & d'Argée
Vous jouirez d'un deſtin plein d'attraits.
A peine entrés, leurs membres s'affoibliſſent,
Et de la fée un ordre ſouverain
Regle leur ſort, des démons les ſaiſiſſent ;
On leur prononce un arrêt inhumain
Qui les condamne à périr par la faim.
Dans un ſallon deux ſuperbes conſoles
Aux chevaliers ſervent de pied d'oſtal.
Tout autour d'eux en forme de coupoles
S'éleve un mur du plus brillant criſtal.
C'eſt vainement que les ſœurs affligées
Pour leurs amans implorent la pitié ;
Depuis longtems ces belles négligées
De leur crédit ont perdu la moitié.
De gros cailloux, pour briſer la muraille,
Leurs bras armés martellent les dehors,
Et les couſins que l'appétit travaille,
Font au-dedans de ſemblables efforts.
A tous leurs coups le verre impénétrable
Eſt tranſparent enſemble, & malléable ;
On vendroit cher un ſecret auſſi beau.
Les voir pâtir n'eſt pas choſe agréable ;
Ainſi, lecteur, retournons au château.
Quoi, pour y voir enlever l'héroïne ?
Me direz-vous ; ce trait eſt fort nouveau ?
Patientez. Garbolin à Deſpine
Six ou ſept fois fait ce galant cadeau.

Puiſqu'elle a pris ſon mal en patience
Sans en mourir, ne vous tourmentez pas.
On peut, dit-on, ſe plaire à ce tracas,
Je n'en ſais rien; conſultez la ſcience
De qui s'eſt vu quelquefois dans le cas.
Le Scric ſans bruit prend ſa fille & l'emmene;
Dans un inſtant vous apprendrez ſon ſort.
Dès le matin Richardet ſe promene
Sous le balcon de la belle qui dort;
Le pauvre amant, du moins, ſe défigure.
De ce ſommeil il s'étonne, il murmure;
Il ouvre, il entre, il parcourt le palais.
Parbleu, dit-il, la récidive eſt rude,
Entre elevée encor ſur nouveaux frais!
C'eſt pour ne point en prendre l'habitude.
Contre la Fée il reprend des ſoupçons,
Et le voilà déjà dans les arçons
Pour regagner la forêt qu'elle habite.
Son bon cheval l'y tranſporte au plus vîte.
En arrivant il entre au pavillon
Où les captifs faiſoient leur carillon.
Il voit en pleurs les malheureuſes filles,
Et leurs amans dans ces claires baſtilles,
De leurs deux bras faiſant le moulinet
Sans parvenir à caſſer leurs coquilles.
Vous voici donc piece de cabinet?
Certes, dit-il, l'aventure eſt unique.
Qui vous a mis cette étrange tunique;
Sur le criſtal cent fois plus dur qu'un roc
Il frappe alors & de taille & d'eſtoc;
Sans nul ſuccès il ſe laſſe, il s'épuiſe,

Et ceſſe enfin une vaine entrepriſe.
Mais ſon cheval ſautant ſur ces donjons
Aux paladins fait faire les plongeons,
Et ſous ſes pieds ces calottes de verre
Sont à l'inſtant réduites en pouſſiere.
Lirine accourt à cet horrible bruit.
Son ame éprouve une terreur ſoudaine
Lorſqu'elle voit les objets de ſa haine
Braver ſon art, & ſon pouvoir détruit.
Elle abandonne une ſcience vaine;
Et renonçant à tout magique effort,
Pour ſeul aſyle elle invoque la mort.
Son déſeſpoir & ſes touchantes larmes
A ſa beauté prêtent de nouveaux charmes;
Et ſur ſon ſein ſes habits déchirés
Ne cachent plus des tréſors admirés.
Au fer vengeur elle offre ſa poitrine;
J'ai mérité ta juſte inimitié,
Frappe, Richard, la trop tendre Lirine.
Si ton grand cœur dédaigne ſa ruine,
Frappe du moins, dit-elle, par pitié.
Ah! dit Richard en jetant ſon épée,
Donnez-moi donc le cœur d'un ennemi.
Dans votre ſang ma main ſeroit trempée!
A ce ſeul mot tout le mien a frémi.
Par vous encor deſpine m'eſt ravie!
Il ne me reſte à donner que ma vie,
Elle eſt à vous. Votre divin aſpect
M'a pénétré du plus tendre reſpect.
Si tant d'amour pour ma belle princeſſe
Ne peut trouver grace devant vos yeux,

Dites

Dites un mot. Je vaincrai ma foiblesse ;
Je contraindrai ma fatale tendresse.
Non ; Richardet ne fera point gémir
Ce que les dieux ont formé de plus rare,
Et je croirois être un lâche, un barbare,
Si mon bonheur vous coûtoit un soupir.
Jeune héros, répond l'illustre dame ;
Je ne crains point en quittant mon erreur
Qu'un cœur si noble impute à la frayeur
Le changement que je sens dans mon ame.
Vous redoutez de faire mon malheur !
Vous préférez de vivre misérable !
Ah, Richardet ! Il est plus équitable
Que je vous rende enfin ce tendre cœur
Que je n'ai dû qu'à mon art redoutable ;
Il brûle encor pour son premier vainqueur.
Croyez sur-tout que celui de Lirine
Se réduisant à la sainte amitié,
Uni sans cesse à Richard, à Despine,
A tous les deux se donne par moitié.
Pour réparer un injuste caprice
Qui trop long-tems a fait votre supplice,
A vous unir je mettrai mon bonheur.
Le vôtre enfin sera ma récompense ;
Et ce pouvoir, cette haute science
Dont j'ai pour moi dédaigné le secours,
Je l'emploirai pour servir vos amours.

Par ces propos d'estime mutuelle
Facilement le lecteur peut juger
Qu'on fit bientôt la paix universelle,
Ce qui plût fort à qui vouloit manger.

On s'éclaircit sur le sort de Despine;
Pour la chercher on se met en chemin,
Et de ces lieux qu'abandonne Lirine,
Elle détruit l'enchantement malin.
Les chevaliers, la Fée & les infantes
En voyageant causoient avec gaieté,
Et le retour de la virilité
Leur inspiroit cent rencontres plaisantes,
Lorsqu'à leurs yeux se présente Maugis.
Il croit d'abord se tromper, & s'étonne
De les voir tous paisiblement unis.
Avec transport la troupe l'environne,
De l'aventure on lui dit le précis,
Lirine & lui deviennent bon amis.
Il leur apprend que le Scric à Cobone
Depuis deux jours tient sa fille en prison
Sans que personne en sache la raison.
Il vous souvient de cette nuit perfide
Où la princesse amoureuse & timide
De son amant à regret se priva.
Elle eût sans doute été moins scrupuleuse;
Si du malheur qui leur en arriva
Elle eût prévu la trame insidieuse.
Emûe encor de ces regards touchans,
Des doux accens de cette plainte tendre,
Quand le sommeil s'empare de ses sens
Elle croit voir, elle imagine entendre
L'objet chéri de ses desirs pressans.
L'illusion lui peignoit les instans
Où la vertu, lasse de se défendre,
Fait place enfin aux amours pétulans.

Des mouvemens réels & violens
Qu'elle attribue à l'amant qu'elle adore,
Flattant son cœur, l'éveillent doucement,
Et pour céder du moins plus décemment,
La belle feint de sommeiller encore.
Mais la clarté d'un funeste flambeau
En juste effroi change une erreur si chere;
Ses tristes yeux, à l'aspect de son pere,
Eussent alors préféré le tombeau.
Dans cet accès de surprise & de crainte
Elle ne peut proférer une plainte,
Et le vieux Scric qui redoute Richard
N'ose éclater, & presse le départ.
Mais, à Cobone à peine est-elle entrée,
Que le cruel l'enferme dans la tour.
Voilà, dit-il, fille dénaturée,
Où te conduit un parricide amour.
A ce reproche, elle reprend courage
A tort, seigneur, votre bouche m'outrage.
Vous le savez, dit la princesse alors;
Et j'en appelle à vos propres remords.
J'écarterai la triste circonstance
D'un accident assez vérifié,
Et d'un héros par vous justifié
Je m'abstiendrai de vanter l'innocence.
Contre l'amour dont je ressens le trait
Si la nature est ici soulevée,
Notre union par vous-même approuvée
Vous rend, seigneur, complice du forfait.
Richard m'adore; il m'a sauvé la vie.
Dans un cercueil elle m'étoit ravie;

Nous périssions tous deux sans son secours,
Et je lui dois ; hélas, vos propres jours !
Vous redoutez qu'une flamme si chere
De Mahomet attire la colere !
Quel est mon crime? En quoi ma passion
S'oppose-t-elle à la religion ?
De tout pays, & de toutes croyances,
Vous possédez cent belles à la fois ;
D'un seul amant lorsque mon cœur fait choix,
Sur moi du ciel vous craignez les vengeances !
Quelle raison vous force à nous haïr ?
L'ai-je cherché pour vous désobéir ?
Est-ce par lui que je fus enlevée,
Lorsqu'évitant un orage fatal
Je me perdis dans un piege infernal ?
Hélas, c'est lui qui m'en a préservée !
Nous revenions tous deux dans vos états ;
Dans ce château je ne vous fuyois pas.
Si j'eusse craint de rencontrer mon père,
J'eusse choisi quelque terre étrangere.
De votre aveu j'attendois mon bonheur,
Je dirai plus ; votre intérêt, seigneur,
Semble exiger cette heureuse alliance.
Vous connoissez la force & la vaillance
De ce guerrier qu'offensent vos refus.
Pourquoi souscrire à de lâches tributs ?
Fardeau honteux, que le superbe Ulasse
A vos sujets impose avec audace.
Dans Richardet vous aurez un vengeur ;
Quel ennemi pourra jamais vous nuire,
Si ce guerrier, que l'univers admire,

Qui de l'enfer fut tant de fois vainqueur,
Par sa valeur protege cet empire ?
Mais, au mépris de la foi, de l'honneur,
Si vos dédains irritent ce grand cœur,
Contre son bras où sera votre asyle ?
Dans vos états, errant, persécuté,
Il vous faudra, fuyant de ville en ville,
Finir vos jours dans la calamité.

Le roi païen sent bien la vérité,
Et ces raisons ont de quoi le confondre;
Mais affermi dans sa perversité,
Il fuit Despine, & n'ose lui répondre.
Pour se soustraire au joug humiliant
Qu'à ses sujets impose un prince avare,
Il imagine un autre expédient;
C'est de donner sa fille à ce barbare.
En un instant le traité se conclut;
Car dans Cobone, alors très-mal munie,
Ce même jour avec cérémonie,
Le fier Ulasse exigeoit son tribut.
Ce prince affreux est roi d'Abissinie;
Il est géant, cruel, traître & brutal.
Devant Paris il fit jadis la guerre,
Où Richardet d'un coup de cimeterre
Blessa ce monstre, & tua son cheval.
Or comme il craint ce dangereux rival,
Sans différer, partant à la sourdine,
Dans son pays il emmene Despine
Qui n'a pour lui que mépris & qu'horreur;
Le Scric les suit l[illegible]emords dans le cœur.

Et cependant dans [illegible]bone alarmée,

De cette fuite on est bientôt instruit.
Déjà d'un siege on fait courir le bruit,
Et la milice à l'instant est armée.
Avec grand soin chaque porte est fermée.
Les chevaliers, les dames & Maugis
Avec ardeur s'avançoient vers la place.
Des gens de guerre & de la populace,
Leur petit nombre étonne les esprits.
Sont-ce donc-là ces puissans ennemis?
S'écrioient-ils dans leur aveugle audace.
Du haut des murs, le déhanché vieillard
Qui se souvient de la porte enfoncée;
Tout est perdu, cria-t-il; c'est Richard!
La résistance, amis, est insensée;
Ouvrez bien vîte à ce maudit chrétien,
De vous sauver c'est l'unique moyen.
On rit au nez du malheureux prophête:
De fiers-à-bras une foule indiscrete,
Voyant qu'ils sont cent contre un, à-peu-près,
D'une sortie ordonne les apprêts.
Les premiers rangs de la troupe légere,
De ce projet portent la folle enchere.
Notre héros, de ces guerriers poltrons,
Perce & détruit les premiers escadrons;
Chacun se sauve où la frayeur le porte;
Ceux de dedans alors ferment la porte.
Sur les remparts on traîne des chevrons,
On fait bouillir la poix & les gaudrons;
Pour s'opposer à la brusque entreprise
En vains efforts le citoyen s'épuise;
Aux paladins, bitumes allumés,

Pierres, cerceaux, poutres, traits enflammés,
Ne causent pas de peine plus fâcheuse
Qu'eau de lavande, ou fleurs de tubéreuse.
Richard, que guide une amoureuse ardeur,
Vers une porte avance avec fureur,
Et de sa lance, à l'égal de la foudre,
Il porte un coup qui la réduit en poudre.
Ce bruit affreux inspire la terreur;
Le peuple tremble, & la garde interdite
Quitte la porte & prend soudain la fuite.
Les chevaliers entrent en combattant;
On se renferme, on court, on les évite;
Et cette ville où flottoit à l'instant
De curieux l'immense multitude,
En un clin d'œil se change en solitude.
Anglante alors enfonce une maison,
Dans le foyer chacun prend un tison;
La flamme en main ils sortent dans la place;
Et de brûler font l'horrible menace;
Vers le palais ils courent furieux.
Des cris perçans s'élevent jusqu'aux cieux;
Tout est en pleurs, & nul n'ose paroître.
Ce seul vieillard, déjà si mal mené,
Prenant pitié d'un peuple infortuné,
Ose risquer sa tête à la fenêtre.
Guerrier, dit-il, pour qui rien n'est fermé,
Que ton courroux soit enfin désarmé.
Les habitans de la triste Cobone,
Comme tu vois, sont de race poltronne,
Et n'ont rien fait qui puisse t'offenser.
Ils sont du Scric, comme tu peux penser,

Fort peu de cas, puiſqu'il les abandonne;
Que par pitié ta bonté leur pardonne.
En les perdant, qu'eſperes-tu gagner ?
Le tems qu'ici tu perds à les détruire,
Ton ennemi l'emploie à s'éloigner.
Traître! en erreur tu cherches à m'induire,
Répond Richard; je te connois trop bien;
Tu m'as privé de mon unique bien!
Cobone tombe & touche à ſa ruine
Si dans mes mains tu ne remets Deſpine.
Elle! ſeigneur, elle n'eſt plus ici;
Elle eſt partie, & ſon époux auſſi,
Dit le vieillard. Son époux! quoi, perfide....
Mais vous, ſeigneur, interrompt l'invalide,
Si vous voulez empêcher cet hymen,
Sans prolonger ici votre examen,
Courez après, & le ciel vous conduiſe.
Ignorez-vous quel chemin ils ont pris?
Contre nos jours ceſſez votre entrepriſe;
Faites ſerment de quitter ce pays,
Et renoncez à l'injuſte vengeance
Qu'un ſi grand cœur doit aſſez dédaigner,
Et dans l'inſtant, je vais vous enſeigner
Où vous pourrez trouver quelque allégeance.
Mais il convient d'uſer de diligence,
Et de les ſuivre avant qu'il ſoit plus tard.
Le paladin brûlant d'impatience
Fait le ſerment qu'exige le vieillard,
Qui ſur le champ deſcend ſur ſa promeſſe.
De point en point il détaille à Richard
L'enlévement de la triſte princeſſe,

Et sa prison ; enfin son prompt départ,
Son désespoir & ses larmes ameres,
Sa résistance, & ses vives prieres,
Et que le Scric qui la force à partir
Paroît déjà touché de repentir.
La longue histoire est à peine finie,
Que le Héros piqué de jalousie,
Oubliant tout, & Lirine, & Maugis,
Et ses cousins, & leurs objets chéris,
Sur son coursier part pour l'Abyssinie.
Ses compagnons, pendant tout ce propos
Dans le palais s'étoient fait introduire,
Et galamment ils venoient d'y conduire
Les trois beautés, pour prendre du repos.
Les citadins, dont la morne tristesse,
En un clin d'œil se change en allégresse
En se voyant échappés au cercueil,
Aux étrangers font le plus noble accueil;
A les fêter tout à l'envi s'empresse.
Ami, lecteur; ce changement subit
Du mal au bien, de la joie à la peine,
Qu'en un instant tout un monde subit,
Me fait trembler, pour la nature humaine,
D'un mauvais choix dans les partis douteux.
Si d'un seul mot la fatale puissance
Rend tout un peuple heureux ou malheureux,
Peut-on assez en peser l'importance!
La volonté d'un seul individu
Tient à nos yeux, sur mille & mille têtes,
Le bien, le mal, par un fil suspendu;
Si son génie aspire à des conquêtes,

Malheur à ceux qui vivent sous ses loix!
De la nature il n'entend plus la voix,
Pour contempler sa puissance agrandie,
De proche en proche allumant l'incendie,
Il rend, hélas! malheureux à la fois,
Et ses sujets, & ceux des autres rois!
O potentats! dont la main sur la terre
Verse les biens, & régit le tonnerre!
Considérez tous les foibles humains,
Levant vers vous leurs innocentes mains!
Voyez brûler cette ville enflammée.
Dans des torrens de sang & de fumée,
D'affreux forfaits glaceront vos esprits;
Vous entendrez de lamentables cris.
Ce furieux, qui n'est point un avare,
A massacré pour avoir son trésor
Un malheureux, dont sa main jette l'or!
Cet assassin n'étoit point un barbare;
Il vient d'oser dans sa brutalité
Déshonorer une fille bien née,
Et le cruel, avec férocité,
Perce le cœur de cette infortunée!
Fier conquérant, cette ville est à vous.
Peuple détruit, fléchissez les génoux,
Si tant de sang retombe sur sa tête,
Il a bien cher payé votre conquête!
Mais de la guerre ignorez-vous les loix?
Me dira-t-on; ces maîtres de la terre,
De gens instruits ont recueilli les voix,
Et leur avis détermine la guerre.
Rois! vous allez décider notre sort,

Quelques motifs que l'on vous fasse entendre,
Voici pour vous le motif le plus fort :
De mes enfans, le salut, ou la mort.
L'équité même ici peut se méprendre ;
C'est votre amour qui doit seul vous guider ;
C'est ce saint droit de pere auguste & tendre
Que votre cœur ne doit jamais céder,
C'est le plus beau de tous vos avantages.
Quand il leur plaît, les rois sont de vrais sages,
Nul intérêt n'a corrompu leurs cœurs,
Et leurs défauts sont ceux de leurs flatteurs.

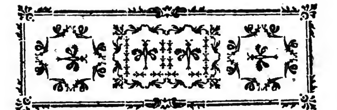
Ces noms fameux que consacre l'histoire,
Ces monumens, ces titres fastueux,
Font disparoître à de frivoles yeux
Ces mers de sang que coûte la victoire.
L'homme ébloui par ce vain nom de gloire
Sait embellir jusques à son malheur!
Examinons ce qu'un sage en doit croire.
Si, respectant l'héroïque valeur,
On doit chérir jusqu'à l'idolâtrie
Celui qui venge, ou défend sa patrie;
Avec horreur chacun doit s'éloigner
D'un furieux, dont l'ame meurtriere
Fait un bûcher d'une province entiere ;
Qui dans le sang brûle de se baigner,
Et qui sans frein outrageant la nature,
L'ose immoler à sa grandeur future.

De ce tableau détournons nos regards,
Reconnoissons à de plus dignes marques
Les attributs des généreux monarques.
Faire fleurir la justice, & les arts,

Punir le mal, protéger l'innocence,
Du cœur humain avoir l'intelligence,
Donner la paix, répandre des faveurs,
Par des bienfaits régner dans tous les cœurs,
Les enlever aux droits de la couronne;
Du voile épais dont on les environne,
Sentir, fixer, percer l'obſcurité,
Se faire jour juſqu'à la vérité;
C'eſt à ces traits que la terre étonnée
Aux pieds des rois tombera proſternée,
En béniſſant l'être majeſtueux,
Dont la bonté les forma vertueux,

Fin du neuvieme Chant.





RICHARDET, POËME.

CHANT DIXIEME.

CONTRE le vœu de ma muſe folâtre,
Lugubrement nous avons raiſonné,
Et la gaieté dont je ſuis idolâtre
Semble un inſtant m'avoir abandonné.
Souffrez pourtant que l'on vous rajeuniſſe;
Vieille vertu des Thalès, des Solons;
Un ton ſévere avec de vieux haillons,
De deux cents pas donneroit la jauniſſe.
De la peſante & gauche auſtérité,
La morgue altiere indiſpoſe les hommes
Et c'eſt ſans doute aſſez de liberté
Qu'on puiſſe encor, dans le tems où nous ſommes,
En badinant dire la vérité.
Pour diſſiper cet air morne & tragique
Qui s'eſt gliſſé dans nos réflexions,

De Ferragus, notre hermite pudique,
Je vais conter les saintes actions.
Près de Grenade, en un lieu solitaire,
Dans un château qu'ornoient de beaux jardins,
Charle logeoit avec ses paladins.
Tout près delà se voit un monastere,
Où, renonçant au monde suborneur,
Chastes beautés se vouoient au Seigneur.
Il vous souvient que notre béat pere,
Moine relaps, apôtre très-charnel,
Tant bien que mal, dans la route du ciel
Remit l'Anglois qui ne l'estimoit guere.
Après l'avoir jusqu'au bout assisté,
De son trépas il fut si contristé,
Que reprenant robe brune, & sandales,
Plein de remords, & de contrition,
Il résolut d'effacer les scandales
Qu'avoit donnés sa dépravation.
Or, le saint roi, qui de tout s'édifie,
Allant un jour visiter l'abbaye,
Sans nul obstacle usa du droit royal
De pénétrer dans le réduit claustral,
Et d'y mener même sa compagnie.
Pour l'accueillir en cet auguste lieu,
Dans le troupeau des servantes de Dieu
La digne abbesse avait choisi vingt filles
De beauté rare, & d'illustres familles.
On distinguait dans ce joli bercail
Un phénomene, une jeune Almérine,
Moitié chrétienne & moitié sarrasine,
Que réclamoient le cloître & le serrail.

Un jeune amant de race musulmane,
Le délicat & sensible Almanzor,
Au sein d'Elvire, aimable Sévillane,
Partant pour Fez, confia ce trésor.
La triste dame, avec tant de constance,
Tût les propos du causeur indiscret,
Qu'elle mourut en donnant la naissance
Au fruit plaintif qui trahit son secret.
Cet accident ravit à Mahomet
De ses houris la plus parfaite image.
Roland, craignant de cesser d'être sage,
Se garantit de l'amour, par la peur.
Le roi lui-même, exténué par l'âge,
Sentit encor des regains de chaleur.
Renaud, prudent, contre son ordinaire,
Sut préserver son cœur de passion,
Et quoiqu'ardent encor sur telle affaire
Ne se permit que l'admiration.
De Ferragus il ne fut pas de même,
Malgré son froc, sa haire, & son teint blême,
Sur elle à peine il a jeté les yeux,
Qu'il sent son ame en proie à mille feux;
Et sans frémir de l'horreur d'un tel crime,
Le premier vœu de son barbare cœur
Fut d'enlever cette tendre victime,
Et d'en user en lâche ravisseur.
Sa barbe grise, & sa robe d'hermite,
Ses saints propos, son maintien hypocrite,
Tout favorise un si hardi dessein.
Sans nul soupçon de sa supercherie,
Il est admis au milieu de l'essaim;

C'eſt miel tout pur ; & dans la bergerie
La piété met le loup aſſaſſin.
Les yeux baiſſés, affichant le ſcrupule,
Il fait la guerre aux moindres libertés ;
Mais le perfide, errant de tous côtés,
Guette avec ſoin où git chaque cellule.
Près du jardin, au fond d'un long dortoir,
La belle avoit ſon paiſible manoir.
Le ſoir venu, par dehors il travaille,
Avec ardeur il perce la muraille,
Par le jardin il pénetre ſans bruit ;
Dans la maiſon bientôt il s'introduit.
Là, pour ne point éveiller les voiſines,
Le traître attend que l'on ſoit à matines.
Alors, d'un fer qu'il tient déjà tout prêt,
De la ſerrure il tâte le ſecret ;
Il ouvre, il entre, il ſe cache en ſilence,
Et d'Almérine il attend le retour
Pour bien juger de ſon impatience,
Il faut ſentir les fureurs de l'amour.
Mais le tems fuit ; la nuit enfin s'avance,
Déjà finit le ſervice divin,
La noble vierge en ſort ſans défiance,
Et de ſon lit regagne le chemin.
Elle ſe couche, elle éteint ſa bougie,
Au doux ſommeil elle va ſe livrer ;
Près du chevet le monſtre d'infamie
Reſte immobile, & n'oſe reſpirer.
Mais à l'inſtant qu'il la croit endormie,
De chaque porte il ouvre les reſſorts.
Bientôt la main du raviſſeur farouche

De l'innocente ose fermer la bouche ;
Et de ses draps entourant son beau corps ,
Du monastere il gagne les dehors.
Malgré l'effort du tigre détestable
Qui suffoquait cette tendre brebis
Pour étouffer ses sanglots & ses cris ,
On entendit sa plainte lamentable.
A l'instant même , une affreuse rumeur
Dans le dortoir éveille chaque sœur ;
La cloche sonne & met tout en alarme.
Figurez-vous quel étrange vacarme
Firent alors cent gosiers féminins.
Les jardiniers , le pater , les mâtins ,
Tous à l'envi font un concert bizarre.
On voit soudain des flambeaux s'allumer ,
Et l'on croiroit à ce grand tintamarre
Que la maison est prête à s'abymer ,
Du ravisseur on découvre la trace ;
Tous les valets suivent le desservant ;
On voit la brêche , on passe avec audace ;
La torche en main le moine va devant.
Tandis qu'ils vont à travers les ténebres
Dans la forêt contigue au jardin
Avec ardeur poursuivant le bouquin ,
Ayant mis fin à leurs clameurs funebres ,
Les bonnes sœurs moderent leur transport ;
On tient chapitre , & d'un commun accord
Il est conclu qu'on aille en diligence
Faire au saint roi ce funeste rapport ,
Et contre un monstre implorer sa vengeance.
En apprenant cet acte criminel ,

Aiguillonné d'un courroux paternel,
Il fait voler au secours d'Almérine
Tous ses guerriers tant à pied qu'à cheval,
Pour se saisir de l'hermite infernal,
Et de la nonne empêcher la ruine.
Roland bientôt sautant sur un coursier,
Entre au hasard dans le premier sentier,
Et sur ses pas Renaud se précipite.
Ayant couru très-long-tems, & très-vite,
Et se voyant déjà loin du moûtier,
Le faune ardent, chargé de la pucelle,
Sur un gazon s'établit auprès d'elle,
Et la voyant tremblante de frayeur;
Rassurez-vous, lui dit-il, chere sœur,
L'amour brûlant qui me met tout en flamme
Ne doit causer nulle crainte à votre ame.
Loin de me croire un farouche ennemi,
Belle déesse, embrassez votre ami.
Il gagne peu par ces douces amorces;
Son souffle infect, son affreuse laideur,
A la beauté qu'il presse avec ardeur
Pour résister prêtent encor des forces.
Le brute alors, insensible à ses pleurs,
Ivre d'amour, étincelant de joie,
Comme un vautour s'acharne sur sa proie,
Meurtrit, déchire, arrache des faveurs.
Ces vifs transports, ces touchantes caresses,
Qui des amans couronnent les tendresses,
Ces noms si chers dans ces instans heureux,
Par l'inhumain sont changés en tortures,
Ces doux baisers, en cruelles morsures,

Ces tendres noms, en blasphêmes affreux.
Déjà, perçant les réduits ténébreux,
Dans la forêt le jour commence à luire,
Et dans les bras de l'infame satyre
Luttoit toujours la victime aux abois.
Elle perdoit dans ce cruel martyre
Le sentiment, & l'haleine & la voix;
Lorsque Roland que la rumeur attire,
Rend quelque espoir à son cœur palpitant;
Le scélérat qu'aveugle son délire,
D'impatience & de rage écumant,
A l'ennemi ne donne aucune treve;
Mais au moment qu'il se voit triomphant
Le paladin le saisit & l'enleve,
Et d'une corde apportée à dessein
Au tronc d'un chêne attache l'assassin.
La juste horreur de se voir diffamée
Presse Almérine; elle tombe pâmée;
Roland s'émeut, & vole à son secours.
Ses tendres soins, ses consolans discours
Rendent la vie à la belle affligée;
C'est peu, dit-il, d'avoir sauvé vos jours;
De ce démon il faut vous voir vengée.
Elle se trouble; à sa triste pâleur
Succede alors une honnête rougeur,
Elle s'efforce à rompre le silence,
Et tout son air respire l'innocence.
Seigneur, dit-elle, il m'a fait bien du mal,
J'allois mourir quand vous m'avez trouvée;
Mais puisqu'enfin d'un attentat brutal
Par votre bras je me vois préservée,

Changez, de grace, un arrêt si fatal;
Je ne hais plus quand je cesse de craindre,
Je lui pardonne, & puis encor le plaindre.
  Le chevalier plein d'admiration,
Peut-être eût eu quelque tentation,
Lorsqu'un grand bruit vint frapper son oreille.
Un moine blanc, gras, à face vermeille,
Et trois manans dispos & vigoureux
Vers ce taillis accourent furieux.
Mais à l'aspect d'un guerrier redoutable,
Leur brusque audace est convertie en peur,
Ils veulent fuir. Roland d'un air affable,
Du bout du doigt leur montrant le coupable,
Rassure enfin valets, & confesseur.
Ce papelard à cervelle insensée,
Lourd, ignorant, indiscret, curieux,
Questionnant la nonnette offensée,
Tient des propos lascivement pieux
Dont la pudeur n'est guere moins blessée
Que du sujet qu'ils mettent sous les yeux.
Heureusement pour la belle craintive,
Le bon Renaud en ce moment arrive.
De ce beau cercle il paroît étonné;
Mais en voyant Ferragus à l'attache
De spectateurs si bien environné,
Ma foi, dit-il, lui levant la moustache,
C'est bien envain que ton museau se cache;
Car, mon ami, je t'avois soupçonné.
Les vieux forfaits de ton cœur erroné
Etoient encor pécadille menue.
Mais sur ce fait distingué, sans pareil,

Nous allons tous ici tenir conseil :
Prends ton parti, car ton heure est venue.
Son crime atroce inspire tant d'horreur
Que nulle voix ne parle en sa faveur.
Déjà plus d'un pour la mort se déclare ;
Le gros pater trouve l'avis barbare.
Il faut, dit-il, par arrêt monacal,
Mettre *in pace* ce suppôt infernal
Pour conserver l'honneur de la tonsure.
La tendre fille entendant leurs débats,
Presque réduite à l'état de nature,
Sans nuls atours, sans habits, sans chaussure
Pour garantir des pieds si délicats,
De ce conseil tire mauvais augure.
Dans son effroi la douce créature
S'enveloppant de ses draps tout sanglans,
Loin de ce lieu porte ses pas tremblans.
Pour son bourreau, sans fiel & sans rancune,
Elle déteste un cercle meurtrier,
Du malheureux déplore l'infortune,
Et craint sur-tout de l'entendre crier.
Et cependant on plaide, on délibere.
Renaud alors ; d'un avis plus sévere,
On doit passer à l'avis le plus doux,
Mais convenez qu'il ne peut être absous.
Votre *in pace* ne le puniroit guere,
Car, disoit-il au confesseur bénin,
Vous connoissez fort mal le pelerin.
Vous écraser sous votre monastere
Lui coûteroit un médiocre effort.
Il faut pourtant, sans terminer son sort,

Des traits hardis de cette ame charnelle
Mettre à couvert tout le ſexe femelle ;
Car tout vieillad qu'il vous paroît ici,
Rides, néant; cheveux blancs, bagatelle ;
Examinez ce pécheur endurci,
Filles jamais n'en obtiendront merci,
Et nous ſerions complices du ſatyre.
Leur sûreté dépend de mon projet ;
Qu'il ſoit ici cicatriſé tout net
En le privant de ce qui peut lui nuire.
A cet avis, en éclatant de rire
Tous les manans opinent du bonnet.
Soit, dit Roland, je penſe qu'en effet
Ce correctif pourra bien lui ſuffire.
Mais il faudroit, dit le pater contrit,
Quelqu'un d'expert au fait dont il s'agit.
Bon, dit Renaud, c'eſt une bagatelle.
Tenez-moi fort ce paquet de flanelle,
Et ſur ma foi je l'ajuſterai bien ;
Je vous le rends modeſte en moins de rien.
Lors on ſaiſit l'hermite à barbe griſe,
Sur un caillou déjà le fer s'aiguiſe.
Le moine blanc frémit de l'appareil,
Et dans l'ardeur d'une ame pénitente
A ſon patron fait priere fervente
Pour ne ſe voir jamais en cas pareil.
Confus, navré de dépit & de honte,
De ces apprêts le miſérable objet
Les voyant tous conſpirer en effet,
Et s'attendant à la mort la plus prompte,
A tant d'outrage étoit reſté muet.

Quand on porta cette étrange ſentence
Il ne la prit que pour un jeu badin,
Et ne crut pas qu'un vaillant paladin
Prêtât ſon bras à ſemblable démence.
Mais lorſqu'il voit ſon ſupplice tout prêt
Ses hurlemens font trembler la forêt.
Cruel, dit-il, arrache-moi la vie,
Fais-moi périr par les eaux, par les feux,
Invente encor des tourmens plus affreux,
Et que ta rage enfin ſoit aſſouvie.
Mais garde-toi d'un forfait auſſi noir;
Et ſauve-moi l'horrible déſeſpoir,
L'indigne affront, de ſurvivre à moi-même.
Non, dit Renaud, ta folie eſt extrême;
Tous ces regrets, frere, ſont ſuperflus.
Ne te plains point d'une acte de juſtice,
C'eſt pour ton bien. Fais-en le ſacrifice.
Dans un inſtant tu n'y penſeras plus.
Tout en parlant l'opérateur habile
Sut manœuvrer de façon ſi ſubtile,
Que Ferragus, de ſoucis dégagé,
Eut de l'amour ſur le champ ſon congé.
Moins de douleur que d'excès de colere
Il eſt ſoudain privé du ſentiment.
On le rapporte alors au monaſtere
Mais ſans en craindre un autre enlevement.
Cet exploit fait; ſur les pas d'Almérine
Les chevaliers courent avec ardeur.
En la joignant ils la trouvent chagrine,
Elle les voit avec quelque terreur.
Qu'avez-vous fait? dit-elle avec horreur.

Ce malheureux a-t-il perdu la vie?
Sa voix plaintive a pénétré mon cœur !
Me vengeant moins, vous m'eussiez mieux servie!
Non, dit Renaud. Vous êtes dans l'erreur,
Que sur ce fait votre esprit se rassure,
Il est vivant ; & jamais, je vous jure,
D'un pareil crime il ne sera l'auteur.
Oh, je le crois ; il doit avoir eu peur,
Dit la novice. Une raison plus sûre
Le retiendra, reprend notre railleur.
Je la saurois volontiers, dit la sœur.
Roland, voyant son heureuse ignorance,
Dit à Renaud qu'il faut la respecter.
Mais, de ses jours, dans son intempérance,
Il ne fut rien, qu'il n'allât le conter.
La belle encor lui fait nouvelle instance.
C'est, repart-il, que lors de sa naissance
Il n'étoit pas comme vous conformé,
Ce qui causoit son trop de pétulance ;
Mais sur ce point nous l'avons réformé.
Vous me trompez, je me fâche, dit-elle,
Je veux savoir le secret qu'on me cele,
Contez-moi tout avec précision.
Le paladin rempli de complaisance
Se délectant à la narration,
Détaille alors son opération ;
Tout par son nom est mis en évidence
Sans oublier la moindre circonstance.
Quoique Renaud s'expliquât, & trop bien ;
C'étoit du grec pour la sœur ingénue,
Qui plaint, dit-elle, un affligé chrétien ;

Et

Et cependant, malgré ſa retenue,
La cataſtrophe étonnante, imprévue,
De ce ſupplice où l'on ne comprend rien,
Change à l'inſtant ſon air & ſon maintien,
Elle rougit, & détourne la vue.

Ils ſe trouvoient aſſez près du château ;
Roland demeure auprès de la nonnette ;
Renaud, plus loin, va ſe mettre en vedette,
Et d'un paſſant achete un long manteau.
Après avoir empaqueté la belle
Qui d'un mouchoir ſe cachoit juſqu'aux yeux
Pour échapper aux regards curieux,
Les paladins la poſant ſur la ſelle,
Tous deux à pied marchent à côté d'elle,
Et dans cette ordre au palais arrivés,
D'un œil avide ils y ſont obſervés.

Déjà par-tout ſe diſoit l'aventure
Du faux hermite & de la jeune ſœur,
Et l'on contoit comment le raviſſeur
Avoit au moins forcé double clôture ;
Car, dans ce tems les gens de cour pervers,
Dès qu'ils pouvoient dans un conte profane
Mêler le froc, la guimpe, ou la ſoutane,
S'émancipoient tant à tort qu'à travers.
Charle accourut. Roland avec franchiſe
Lui détailla l'hiſtoire en peu de mots.
La belle enfant prend un peu de repos.

De tant d'aſſauts dès qu'elle eſt bien remiſe,
Le bon monarque, avec componction,
Fait ordonner une proceſſion.
En habits blancs, tenant en main un cierge,

Elle y parut avec dévotion;
Et sans soupçons, malgré l'effraction,
Tout son couvent vit en elle une vierge.

C'est-là, lecteur, que nous avons laissé
Le Sarrasin, autrefois tout de flamme,
Qui maintenant, triste, morne & glacé,
Est dans un lit tout prêt à rendre l'ame.
La charité qui regne en ce lieu saint,
De le respect du sacré caractere,
Quoique souillé par l'hermite adultere,
Font qu'en ce lieu tout le monde se plaint.
Communément l'homme rit & badine
De ce qu'il nomme annihilation,
Mais l'accident dont il est question
Obtint toujours la pitié féminine.
D'abord, son mal étoit sans nul danger,
Mais de ses sens dès qu'il reprit l'usage
De son état il fut tant s'affliger,
Il se livra tellement à la rage,
Qu'étant un jour resté seul un instant,
A travers champ il s'enfuit tout sanglant.
On le reprit demi-mort de détresse;
Il entendit enfin quelque raison,
Devint docile, & malgré sa foiblesse
Il fut conduit avec tant de sagesse
Qu'on espéroit encor sa guérison.

Mais chaque instant à son cerveau débile
Offre un sujet de tribulation;
Tout semble fait pour enflammer sa bile,
Il voit tomber avec confusion
De son menton la dépouille virile.

Une autre fois, une imprudente sœur
Va de sa voix lui vanter la douceur.
Une autre enfin, par malice enfantine,
Lui prend la main, le tente & le lutine.
Mais dans son cœur, qui porta le poignard,
Ce fut la douce & trop simple Almérine
Qui certain jour le vit à la sourdine.

Je viens, dit-elle, infortuné vieillard,
Vous assurer que je n'ai nulle part
A la rigueur du coup qui vous chagrine.
J'en ressentis un déplaisir soudain;
Je n'eus jamais l'ame assez inhumaine
Pour desirer le mal de mon prochain.
J'ai déjà fait pour vous une neuvaine;
Pour vous remettre enfin au même état
Où vous étiez avant tout ce débat,
J'endurerois cent fois la même peine
Que me faisoit votre injuste attentat.

Il est bien tems, répond le scélérat.
Pourquoi crier jusqu'à perte d'haleine
Sans aucun mal! votre chien de sabbat
Vous a fait perdre une assez bonne aubaine;
Sur le marché je suis échec & mat.
Allez vous faire.... endoctriner, ma reine.
La pauvre fille, à ces cruels mépris,
Fondoit en pleurs. Ses innocentes larmes
A ses beaux yeux prêtoient de si doux charmes
Que le damné s'en sent encor épris.
Son propre vice alors fait son martyre,
Son feu s'exhale en imprécations;
La nonne fuit ses malédictions.

Le monſtre éprouve un furieux délire.
Il ſe dévore, & dans ſes viſions
Les feux d'enfer à ſes yeux ſemblent luire.
Au pied du lit il croit voir Lucifer
Lui préſenter avec un ris amer
D'affreux lambeaux, de déplorables reſtes,
De ſes regrets objets chers & funeſtes.
De la fureur l'accès eſt violent;
D'un profond calme elle eſt bientôt ſuivie.
Il tombe enfin ſans pouls, ſans mouvement.
On tâche encor de ranimer ſa vie;
Elle s'éteint de moment en moment.
Je ſens, dit-il, qu'il faut que je finiſſe;
Je n'ai plus rien, amis, à regretter;
Mais un ſeul point me reſte à ſouhaiter.
J'ordonne, avant que l'on m'enſeveliſſe,
Avec grand ſoin que l'on me réuniſſe
A ces tréſors qu'il m'a fallu quitter;
Sans eux, hélas, comment reſſuſciter?
Pour l'arracher à cette extravagance
Le directeur promit ce qu'il voulut,
Puis lui parla de foi, de repentance,
Et du beſoin de faire ſon ſalut.
Il ſe prêtoit avec obéiſſance,
Mais à l'inſtant revenoit à ſon but.
Le moine alors le menace, le tance,
En tire enfin un aveu pénitent;
Je me réſigne, & je veux vous en croire,
Je m'en rapporte à votre ſoin prudent,
Lui diſoit-il; mais dans quelque oratoire
Vous ſuſpendrez du moins à ma mémoire

Un *ex voto*, pour parer le couvent.
On lui laiſſa cette douce eſpérance
Dont il ſentit une entiere allégeance.
Ce point critique une fois obtenu,
Il rappella, conta par le menu,
Vomit enfin dans le ſein du bon homme
Plus de péchés que n'en contient la ſomme.
Le pauvre pere, interdit & muet,
De tant d'horreurs frémiſſant en effet,
Pour être ſourd, eût donné mainte obole.
Le ciel pourtant en eût quelque pitié,
Car Ferragus n'étoit pas à moitié
Lorſque la mort lui coupa la parole.
Dieu ſoit loué! dit l'humble révérend
Qui ſe hâta d'abſoudre le mourant.
Ainſi périt ce chevalier indigne,
Qui tour-à-tour, guerrier, moine, païen,
Triple apoſtat, prêtre, hermite, chrétien;
Fut en tout tems un vaurien très-inſigne.
Mais retournons à l'affligé Richard.
Quand à Cobone il quitta le vieillard,
Il ſe mit ſeul en quête de Deſpine.
Ses compagnons, & Maugis, & Lirine,
Pendant trois jours dans le palais fêtés,
Par les plaiſirs s'y voyoient arrêtés.
Mais les couſins que l'honneur aiguillonne,
Honteux enfin d'un ſi lâche repos,
Pour leur pays s'embarquent à Cobone,
Coreſe, Argée y ſuivent leurs héros.
Maugis alors, & ſa ſavante amie
Pour nos amans uniſſent leurs projets.

Par l'amitié leur puiſſance affermie
De l'entrepriſe aſſure le ſuccès.
D'Abyſſinie ils gagnent la contrée,
Tout obéit à leurs moindres deſirs,
Et ſur un char pouſſé par des zéphirs
Ils ſont portés dans la plaine azurée.
Les voyageurs, après un long trajet,
Du haut des cieux découvrent Richardet.
Le char s'abaiſſe, & dans une prairie
Ils prennent terre aſſez près du guerrier,
Qu'une profonde & triſte rêverie
Dans cet inſtant occupoit tout entier.
Il eſt comblé d'une vive allégreſſe
Lorſqu'à ce bruit ſortant de ſon ennui
A l'improviſte il vit ſi près de lui
Avec Maugis la belle enchantereſſe.
  Venez, amis, dit-il avec tranſport,
Contre l'enfer prendre encor ma défenſe;
Ou dans vos bras voir terminer mon ſort.
Voyez ce mont dont la hauteur immenſe
Cache ſa cime au ſein du firmament;
C'eſt dans ſes flancs qu'un traître Négromant
Tient en priſon ma fidelle Deſpine.
Ulaſſe envain pour vaincre ſes refus
Par mille efforts a tenté ſa ruine.
Enfin laſſé, vaincu par l'héroïne,
De tant d'affronts, déſeſperé, confus,
Il l'a livrée à l'enchanteur barbare,
Qui ſans pitié la retient dans ce fort
Où chaque jour un traitement bizarre
Rend ſon deſtin plus cruel que la mort.

De mêts exquis quand sa table est couverte,
Quoiqu'avec soin ils semblent apprêtés ;
Des membres cruds, hideux, ensanglantés,
Se débattant dans sa bouche entre-ouverte,
Avec horreur sont soudain rejettés.
L'eau qu'on lui sert paroît claire & limpide ;
Dès qu'elle y touche, elle est trouble & fétide.
Si sur un lit elle veut s'assoupir,
D'horribles feux la forcent d'en sortir.
Quand ses regards tombent sur une glace,
Elle se voit d'une horrible laideur.
C'est par ces maux qu'on prétend à son cœur
Faire accepter l'affreux hymen d'Ulasse.
Dans ce rocher, je ne vois nul accès ;
Contre mon bras Alzor s'y réfugie.
Pour pénétrer, mes soins sont sans succès ;
Et mon coursier qui détruit la magie
Depuis trois jours n'a fait aucun progrès.
Quoi ! c'est Alzor, dit la fée en colere,
Qui de Despine ose gêner le choix?
Je vais d'un mot l'affranchir de ses loix ;
Ce mage antique est sujet de mon pere,
Et j'ai sur lui d'irrévocables droits.
Le char brillant les enleve tous trois.
Le Négromant pressoit encor Despine ;
Tremble, inhumain, s'écrie alors Lirine ;
Oui, c'est ta reine ; oui, c'est moi que tu vois.
Dès qu'il entend sa redoutable voix,
Alzor, saisi d'une crainte imprévue,
Dans le moment est privé de la vue.
J'acheverai l'histoire une autre fois.

Un ſoin preſſant me rappelle en Eſpagne,
Où des périls menacent Charlemagne.
J'ai déjà dit, qu'un courtiſan felon
Le déteſtoit de toute ſa puiſſance.
C'étoit le lâche & traître Ganelon
Qu'avoit pour chef la maiſon de Mayence.
Le docte Alcuin dans ces tems d'ignorance
En diſſipoit déjà l'obſcurité,
Et dans l'école apportoit la clarté.
On commençoit à raiſonner en France,
Et notre eſprit par ſa légéreté,
Faiſoit dès-lors abus de la ſcience.
Ce Ganelon, au mal aſſez porté,
Vouloit le faire avec impunité;
Et pour calmer un peu ſa conſcience,
Il ſe vouoit à l'incrédulité.
Qu'il eût commis avec ſécurité
Ces grands forfaits, ces traits de perfidie;
S'il eût connu l'opinion hardie
Dont aujourd'hui le monde eſt infecté!
Car, tout périt, & tout ſe décompoſe;
L'ame & le corps ſont du même élément.
C'eſt un ſecret trouvé tout récemment,
Pillé pourtant de la métempſicoſe
Qui traitoit l'ame un peu plus noblement,
Tout eſt égal, tout eſt ſans conſéquence;
Si par bonheur vous êtes les plus forts,
Faites le mal ſans crainte, & ſans remords.
Vous en gêner ſeroit une démence;
Car puiſque l'ame expire avec le corps,
N'attendez plus peine, ni récompenſe.

Pour être heureux, faites tous vos efforts;
Mais vos plaiſirs affligent l'innocence !
Tant pis pour elle; ayez de la vigueur;
On eſt toujours la dupe d'un bon cœur.
  Ah, mon ami! la commode morale!
Que j'ai regret, qu'au charme qu'elle étale
De la raiſon le fanale importun
Ne puiſſe pas trouver le ſens commun!
  Je croirai donc, ſur votre garantie,
Que de mon corps mon ame fait partie?
Donc, ſelon vous, l'eſprit de Ciceron,
Au bout d'un an pût être un Potiron.
Tant d'excellence eſt donc bien pervertie!
Quoi! le troupeau qui brouta ce gazon,
A pu vous dire, en digérant ſon herbe:
» De ton état, homme, ſois moins ſuperbe;
» Ton beau génie engraiſſe le mouton.
» Nous ruminons l'ame du grand Platon.
Qu'en dites-vous? l'équitable pécore
A, d'après vous, parlé très-ſenſément.
  Ce feu divin, qu'ainſi l'on déshonore,
Ouvrit vos yeux, & vous éclaire encor,
Et vous l'oſez dégrader follement!
A ce penſer, l'homme ſenſé recule;
Et pour détruire un pareil ſentiment,
Il ne faudroit que ce ſeul ridicule.
  Un trait railleur n'eſt point un argument;
On doit parler plus poſitivement,
Et ne laiſſer nul doute à l'incrédule;
D'un tel ſyſtême il faut montrer l'abus.
Oſerez-vous nier des attributs

Faits pour l'esprit, & non pour la matiere ?
Indépendans de la nature entiere ?
Non relatifs, par eux-même absolus !
Avant les tems à l'ame dévolus !
Sublime effor d'un ouvrier auguste !
Ordre, durée, espace, juste, injuste,
Etre, néant, mensonge, vérité,
La bienfaisance & l'inhumanité,
Les niez-vous ? J'en appelle à vous-même.
Mais, dites-vous ? c'est toujours un problême?
Ces qualités sont besoin d'un sujet;
Sans la matiere elles sont sans effet;
Sur mes sens seuls ma croyance est fondée;
Elle s'écroule en détruisant l'objet,
Et ces mots vains ne m'offrent plus d'idée.
Mais quoi si l'homme habitoit des rochers;
S'il détruisoit demain toute structure,
Colonnes, toits, maisons, temples, clochers:
Cet art savant qu'on nomme architecture,
Ce résultat de nos réflexions,
Ce beau rapport dans les proportions,
Seroient-ils moins dans l'ordre de nature?
Car d'elle enfin tout art est emprunté.
Au Kinkina cette vertu cachée,
Si salutaire à notre humanité,
Fut-elle moins de tout tems attachée?
Eut-elle moins en soi d'utilité,
Parce qu'aux sens elle étoit inconnue?
Montrons ici notre ame toute nue.
De bonne foi, je ne conçois pas bien
Que quelque chose ait été fait de rien.

Qu'eſt-il beſoin que l'eſprit le conçoive ?
N'eſt-il donc rien que l'eſprit n'apperçoive ?
Savez-vous mieux, comment l'être exiſtant
Peut quelque jour ſe réduire au néant ?
Tout l'univers eſt rempli de merveilles
Qui n'ont frappé les yeux ni les oreilles.
Je vous etends; votre ſage en ce cas
N'admet jamais ce qu'il ne comprend pas.
Fort bien. Ainſi, l'aveugle de naiſſance
Peut du ſoleil vous nier l'exiſtence.
Mais terminons de frivoles débats.
Je m'en rapporte à votre intelligence.
J'écouterai, quand vous m'enſeignerez;
Je vous croirai, quand vous m'éclairerez;
Mais nier tout, n'eſt pas une ſcience;
Je perds au change, & vous en conviendrez.
Définiſſez; d'émontrez l'évidence,
Ou laiſſez-moi vous dire en confidence;
Mon bon ami, ſont-ce là vos raiſons ?
Allez prêcher aux petites maiſons.
Le docte Alcuin n'eut point cette manie,
Et ſi jamais ce dogme haſardé
Eût trouvé place à ſon ſage génie,
De l'enſeigner il ſe ſeroit gardé.
Il ne ſortoit de ſon académie
Que des leçons propres à rendre heureux.
Des mêmes fleurs dont la triſte chimie
Tire un poiſon ſubtil & dangereux;
La douce abeille avec économie,
Sait compoſer un miel délicieux.
Ce ne fût point de cette école aimable

Que Ganelon emprunta ses penchans;
Les documens d'un maître respectable
Font peu de fruit dans l'ame des méchans.
Il se flatta que la guerre d'Espagne
Seroit fatale aux braves paladins;
Et qu'il seroit défait de Charlemagne
Par les malheurs, les ans, & les chagrins.
Mais, consterné, lorsqu'il sut sa victoire.
Il machina la trame la plus noire,
Et pour l'induire en des périls nouveaux,
Il assembla ses parens, ses vassaux.
Amis, dit-il, le destin est rebelle;
Charle revient des siens accompagné,
Et de son trône, où votre amour m'appelle,
Plus que jamais je me vois éloigné.
Malgré le sort, & son bonheur extrême,
Je ne veux point m'abandonner moi-même,
A Roncevaux soyez prêts à marcher,
Par tant de maux son armée affoiblie,
Ne peut encor être bien rétablie,
Et c'est à nous enfin à le chercher.
Non que je veuille en mon humeur chagrine
Ouvertement lui livrer un assaut;
Car n'auroit-il que Roland, ou Renaud,
Un seul des deux nous battroit en ruine.
Sans hasarder un combat inégal,
Je saurai bien accabler ce rival.
Marchons, amis, si vous aimez ma gloire,
A Roncevaux nous attend la victoire.
De l'entreprise il regle les apprêts,
Puis vers l'Espagne il chemine, & s'empresse;

On se dispose à le suivre de près.
Au camp de Charle, une douce allégresse
Flattoit déjà les cœurs des bons François,
Dont les seuls vœux sont *Paris*, & *la Paix*,
Dans ces instans, le Mayençais arrive
La palme en main, & couronné d'olive.
Il vient au roi, dont les neveux surpris
Ne cachent point leur haine & leur mépris.
Charle lui-même a quelque défiance.
D'où venez-vous, dit-il avec aigreur ?
M'annoncez-vous des malheurs pour la France?
Un messager de si rare valeur
D'un grand péril sans doute est précurseur !
Le traître alors, que cet accueil consterne,
Aux pieds du prince humblement se prosterne,
Et les baisant d'un air bas & soumis,
Me comptez-vous parmi vos ennemis ?
Seigneur, dit-il; conservez-vous encore
Le souvenir des fautes que j'abhorre ?
Pour mettre fin à vos ressentimens,
S'il faut périr au milieu des tourmens,
Prenez mes jours, je vous les abandonne.
Mais de mon roi si le cœur me pardonne,
Qu'il donne au moins à mes gémissemens
L'entier oubli de mes égaremens;
J'ose espérer cet effort magnanime,
Et je venois, au bruit de vos exploits,
Aux vœux publics joindre ma foible voix,
Et vous offrir un tribut légitime.
Tant de guerriers qui sous vos étendards
Ont supporté les fatigues de Mars,

La faim, la soif, les marches & les veilles;
Et du succès de cent combats divers
Ont tant de fois étonné nos oreilles,
Comblé leur gloire, & rempli l'univers,
Peuvent enfin après tant d'infortune
Goûter en paix quelques heureux loisirs.
Vers la frontiere, auprès de Pampelune,
Est un vallon, asyle des zéphirs,
Où la chaleur n'est jamais importune.
Un clair ruisseau par cent & cent détours
Semble vouloir y prolonger son cours;
Pour abriter ces rives fortunées
Jusques aux cieux s'élevent alentour,
De grands rochers, enfans des Pyrénées,
Qui dans leur sein enferment ce séjour.
  Là, possesseur d'un assez beau domaine,
J'ai prodigué mes trésors & ma peine
Pour préparer des rafraîchissemens,
Et rassembler tous les délassemens
Qu'a pu, seigneur, imaginer mon zèle.
  Le traître alors étale avec cautele
Tous les besoins d'un peuple de héros
Que le ciel même y conduit à propos;
Et fait à Charle une instante priere
De leur donner quelques jours de repos
Dans les plaisirs, & dans la bonne chere.
  Roland l'arrête au milieu du propos.
Hé, depuis quand es-tu donc si prodigue?
S'écria-t-il. Je soupçonne une intrigue,
Lorsque je vois l'avare Ganelon
Plus inhumain, & plus faux que Sinon,

Répandre l'or, & parler de largesses.
Craignez les dons de ces ames traîtresses.
  Mais vous, dit Charle, impétueux Roland,
De Ganelon qu'avez-vous tant à craindre?
Depuis quel tems est-il donc si vaillant,
Qu'en nos desseins il doive nous contraindre?
  Le Mayençais le baigne de ses pleurs:
Par ces genoux, lui dit-il, que j'embrasse,
Prince, finis ma vie & mes malheurs;
Accorde-moi la mort, pour toute grace!
Vous ne pouvez, seigneur, le refuser,
Cria Renaud; la grace est trop petite;
Nul mieux que lui ne sait ce qu'il mérite;
Faites le pendre; à la favoriser
Chacun de nous de bon cœur vous invite.
En ma présence enfin, c'est trop oser,
Dit le monarque, & parlant au perfide;
Allez, dit-il, & me laissez un guide;
Demain, chez vous j'irai me reposer.
Il part; feignant encor quelque tristesse,
Quoique son cœur nage dans l'allégresse.
  Renaud piqué, sort après Ganelon,
Lit dans ses yeux sa criminelle joie,
Et pour le suivre au dangereux vallon,
Monte à cheval, & de loin le cotoie.
Sur son chemin il trouve Pinabel,
Autre ennemi de la maison de France;
Cousin chéri du traître de Mayence
Autant que lui parricide & cruel.
Renaud l'arrête, & lui fait un appel,
Et dans l'instant le perce de sa lance.

Ce n'eſt, dit-il, qu'un ſcélérat de moins.
Puis dans ce bois ſe voyant ſans témoins,
Du Mayençais il endoce l'armure,
Pour découvrir, s'il ſe peut, l'impoſture;
De Ganelon connoître les deſſeins,
Et prévenir ſes complots aſſaſſins.

Il marche, & trouve en l'obſcure vallée
La race impie, en grand nombre aſſemblée.
Tous ſont chargés de leurs ordres ſecrets,
Et de la fête ordonnent les apprêts.
De quelques-uns il s'approche, & leur parle
Des paladins, de l'armée, & de Charle.
A ces noms ſeuls il ſe décelent tous;
Chacun frémit de rage & de courroux,
Et dans ces lieux leur derniere eſpérance
Eſt de creuſer le tombeau de la France,
Et de voir Charle expirer ſous leurs coups.
Il veut tirer envain plus de lumiere;
Le crime eſt sûr, mais non pas la maniere;
Car Ganelon, dans ſes conſeils prudens,
S'eſt bien gardé de trop de confidens.

Couvant au ſein ſa haine envenimée,
Renaud s'éloigne, & retourne à l'armée.
Il la rencontre au bout d'un long ſentier,
Où la conduit le perfide Pontier.

Où courez-vous avec tant d'imprudence,
Aveugle roi? cria-t-il furieux.
La trahiſon vous attend en ſilence;
Peut-être enfin en croirez-vous mes yeux.

Il compte alors devant le traître même
Tout le ſuccès d'un juſte ſtratagême,

Que direz-vous pour vous justifier ?
Dit le monarque au coupable écuyer.
Froid & constant ; sans marquer nulle crainte,
Le Mayençais persiste dans la feinte.
Seigneur, dit-il, d'un air très-ingénu,
Depuis longtems Renaud vous est connu.
De ses noirceurs & de sa turbulence,
Vous avez fait souvent l'expérience ;
Plus d'une fois par ses fureurs troublé
De votre cour vous l'avez exilé.
Examinez sur quelle certitude
Il ose ici porter l'inquiétude,
Quels ennemis l'ont si fort alarmé ?
Il n'a trouvé qu'un peuple désarmé
Qui, secondant les soins les plus honnêtes
De son seigneur, de vous plaire charmé,
S'occupe en paix à préparer des fêtes.
  Mais pour calmer des soupçons si cruels ;
Il faut donner des ordres ponctuels.
De ce vallon, je vais en diligence
Faire partir les sujets de Mayence.
En acceptant ce qui vous est offert,
Excusez-nous de trouver tout désert ;
Nous nous flattions de plus de confiance.
Si ce moyen contente les esprits,
Marchez, seigneur, sans que rien vous arrête ;
Je vais écrire à Ganelon surpris,
Et pour garant je vous livre ma tête.
Quoique ce gage excite des mépris,
Elle est pour moi, seigneur, de quelque prix.
  A ce projet Renaud encor résiste ;

Mais le bon roi qui n'a jamais haï
Ne pense pas qu'il puisse être trahi.
Pourquoi, dit-il, un augure si triste ?
Si ce séjour se trouve inhabité,
Y craindre encor seroit absurdité.
Quand cette terre où vous craignez ma perte
De Mayençais feroit toute couverte,
Contre les bras de Renaud, de Roland
Qu'entreprendroit leur courroux impuissant !
Changeons d'objet ; celui-ci me chagrine.
Venez, lecteur, voir ce que fait Lirine.
Le malheureux qu'elle vient d'aveugler
Se désespere ; & d'une voix hardie
C'est bien, madame, agir en étourdie !
Autant valoit, lui dit-il, m'étrangler ;
Je suis ici les ordres d'Armodie.
De quoi vous sert d'avoir éteint mes yeux ?
L'enchantement n'en va ni pis, ni mieux,
Et désormais il faut que je mendie.
S'il est ainsi, dit Lirine, j'ai tort.
Mais si tu veux qu'au mal je remédie,
Il faut m'aider à rompre un fatal sort ;
Et dans mes mains remettre cette belle.
Ici je suis enchanté tout comme elle,
Repart Alzor. C'est par aversion
Que la perfide & cruelle furie,
Dont à regret je sers la barbarie,
M'a departi cette commission.
Je fus jadis, comme on sait, son éleve ;
Et je lui dois mon éducation
Que j'ai payée avec profusion ;

Pendant trois ans je n'eus ni paix, ni treve ;
Si quelque jour mon doctorat s'acheve,
J'en ai bien cher acheté la façon ;
Mais rebuté de leçon sur leçon,
Je n'ai gagné qu'un teint de couleur d'ocre;
Et suis resté sorcier très-médiocre.
Eh, plût au ciel n'eussai-je rien appris!
Depuis ce tems, en butte à ses mépris,
Triste suppôt de la fausse femelle,
(Car mes sermens tiennent toujours pour elle)
Je fais le mal sans plaisir, ni profit,
Donnant la dame au diable qui la fit.
Pour revenir au desir qui vous pique
De rompre ici le talisman magique,
Nous ne pouvons être guindés en haut
Que par l'effort d'un énorme Gerfaut,
Qui tous les jours d'une noire cuisine
Porte des mets apprêtés pour Despine.
  En ce moment l'air paroît obscurci,
Et retentit d'un bruit épouvantable.
Ah, je l'entends, dit Alzor; le voici;
On a servi; venez vous mettre à table.
  Lirine alors, qui du puissant oiseau
Connaît l'instinct, d'un seul coup de ciseau
De ses cheveux coupe une longue tresse,
Et la nattant avec beaucoup d'adresse,
La passe au bec du terrible animal
Qui veut d'abord couper ce mords fatal,
Mais du cheveu goûtant l'amorce aimable,
Fléchit soudain, & se montre traitable.
Tous à l'instant s'arrangeant sur son dos

Sont enlevés hors du funeste enclos.
Le fier oiseau se complaît à sa bride,
Et sans effort suit la main qui le guide.
Cet animal certes n'est pas le seul
Qu'un pareil frein conduise en épagneul..
Ils sont portés dans la verte prairie
Où Richardet reprend son beau coursier.
Despine aussi veut par galanterie
Prendre sa place en croupe du guerrier.
Sur son Gerfaut la fille du génie
Près de Maugis remonte, & va s'asseoir;
Mais avant tout, une cérémonie,
Sublime effet de son rare pouvoir,
Rend au vieillard la faculté de voir.
Mais, Armodie, avec peine mortelle
De son oiseau supporte le retard.
Sans différer pour en avoir nouvelle,
Elle consulte, & connoît par son art
Que le Gerfaut obéit à Lirine,
Et du noir fort la fatale ruine.
A ses démons soudain elle a recours,
Et pour son fils implore leur secours;
(Car vous saurez que l'affreuse Mégere
Du monstre Ulasse étoit la digne mere.)
Sourd à ses vœux pour la premiere fois
L'enfer se tait, & méconnoît sa voix.
A la vertu d'un charme plus horrible
Sort de l'abyme un fantôme terrible;
Cesse, dit-il, des efforts superflus,
D'une puissance au-dessus de la tienne
On suit ici les ordres absolus;

A tes clameurs n'efpere plus qu'on vienne.
Fuis, nos efprits ne t'obéiffent plus.
Je faurai bien, répond la malheureufe.
Vous forcer tous encor à m'écouter,
Et les enfers ne peuvent m'éviter.
Vers le rivage elle court furieufe,
Et dans la mer va fe précipiter.
Occupons-nous d'objets plus agréables.
Suivons, lecteur, nos quatre amans loyaux
Qui, fecondés par des vents favorables,
En moins d'un mois arrivent à Bordeaux.
Là, court le bruit que leur prince en perfonne
A dans l'Efpagne accablé les païens.
Diligemment ils partent pour Bayonne,
Et de le joindre ils cherchent les moyens.
Marchant un jour près d'une forêt fombre
Qui leur prêtait la fraîcheur de fon ombre,
Des cris plaintifs fortent du fonds d'un bois,
Et l'on diftingue un mêlange de voix.
Sans balancer, les guerriers intrépides
Volent au bruit; les dames plus timides
Suivent de loin, & marchant fur leurs pas.
Au pied d'un arbre, une femme affez belle,
En gémiffant imploroit le trépas;
De fcélérats une troupe cruelle
Le fer en main difputoit fes appas;
Le feu brutal dans leurs yeux étincelle.
Mais les héros, à coup de coutelas,
A l'imprévu décident la querelle.
Les affaffins font tous morts, ou bleffés,
Ou par la fuite à l'inftant difperfés.

Par le secours de Corese & d'Argée
De ses liens la dame est dégagée;
Elle reçoit leurs soins en rougissant,
Et leur fait voir un cœur reconnoissant.
De mon malheur je pourrai vous instruire,
Dit-elle aux sœurs, qui sur cet accident
Lui demandoient quelque éclaircissement;
Si, près d'ici, vous daignez me conduire
Dans un château que j'habite souvent,
Où je ferois mon bonheur éminent
De posséder deux couples que j'admire.
Les paladins ardens à l'obliger;
A ce projet se prêtent avec zele,
Et les objets de leur amour fidele
Sans nul effort se laissent engager;
Un court trajet termine leur voyage.
Sur un côteau, dans un beau paysage,
Est un commode & simple bâtiment;
Ils sont conduits dans un appartement
Où pour vaquer aux soins de son ménage,
Et préparer un rafraîchissement,
La belle hôtesse avec un compliment
En liberté laisse cette jeunesse.
Sur des carreaux assis bien mollement,
Ils commençoient à parler de tendresse;
Argée alors fait un long bâillement,
Montauban rit, & son amant la raille;
Dans le moment Corese à son tour bâille;
Montauban dit, je me sens assoupir.
Pour lui répondre Anglante ouvre la bouche
Tant qu'on diroit qu'il veut tout engloutir;

Frottant ses yeux, chacun s'étend, se couche,
Tous quatre enfin se mettent à dormir ;
Mais à dormir! Grillon, Loir, ni Marmotte,
Les sept dormans, dans leur obscure grotte,
D'aussi bon cœur ne dormirent jamais.
Tambours, canons, tonnerres, ni tempêtes,
Ni la maison s'écroulant sur leurs têtes,
De leur sommeil ne les auroient distraits.
Laissons-les donc ici dormir en paix ;
Et revenons à Charle qui s'obstine,
Que ses neveux ne peuvent arrêter ;
Qui contre tous enfin voulant lutter
A Roncevaux va chercher sa ruine.
En arrivant à ce fatal séjour,
Ganelon seul à ses yeux se présente,
Et le conduit sous une immense tente.
D'autres encor la flanquoient tout autour,
Aux paladins elles sont destinées ;
Et pour l'armée, un camp délicieux,
Non loin de là, charme d'abord les yeux.
De salaisons des baraques ornées,
Monceaux de pains, barriques de vins vieux,
Tout aux soldats paroît d'heureux augure ;
Contre Renaud on s'éleve, on murmure.
Ceux qui tantôt appuyoient ses raisons
Sont les premiers à blâmer ses soupçons.
Au camp du roi, préparatifs de fêtes,
Mets abondans, cuisines toutes prêtes,
Fauves, gibier, glacieres, vins exquis,
Fines liqueurs, confitures & fruits,
Tout offre au goût des amorces friandes.

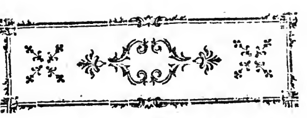
Charle étonné de dépenſes ſi grandes,
Vers Ganelon ſe tourne avec bonté,
Le remercie, & boit à ſa ſanté.
Vous m'honorez par delà mon mérite,
Dit l'inhumain, qui voit avec plaiſir
Tout ſuccéder au gré de ſon deſir;
Au doux repos ici tout vous invite;
De ces apprêts jouiſſez à loiſir,
Et permettez, ſeigneur, que je vous quitte.
Envain le roi cherche à le retenir,
Il diſparoît & s'éclipſe au plus vîte.
Mais la faim preſſe, & de cent mets divers
Se fait ſentir le parfum délectable.
Charle prend place, & l'on couvre la table;
Chacun s'empreſſe à remplir les couverts.
Un long dîner les conduit aux bougies;
Roland s'égaie, & conte ſes exploits.
Jamais ce roi, le plus humain des rois,
Ne célébra de ſi douces orgies.
Mais le ſommeil vient reprendre ſes droits;
L'heure eſt venue; une image funeſte
Glace mes ſens, & fait trembler ma voix;
Comment, hélas, vous peindre ce qui reſte!
Sous ces rochers de perfides Vulcains
Ont diſpoſé de vaſtes ſouterrains
Remplis de poix, de bitumes, de ſoufres;
Sous chaque tente, un ſemblable fourneau
Des paladins a creuſé le tombeau,
Sous eux par-tout s'ouvrent d'horribles gouffres,
Sur des piliers les rochers ſupportés
A leur défaut fondront de tous côtés;

Dans

Dans ces cavaux les terres étonnées
Ont pour appui des poutres gaudronnées.
Tout manifeste un génie infernal!
Mais ç'en est fait. On donne le signal.
Tout à la fois & s'écroule & s'embrase,
Le feu dévore, & la ruine écrase.
Le saint monarque, amour de ses sujets,
Perd dans les feux ses jours pleins de bienfaits
Roland, Renaud, sans pouvoir se défendre,
Sont étouffés sous des monceaux de cendre!
Jusques au camp l'épouvantable bruit
Se fait entendre, & met tout en alarmes.
On sort en foule, & peu courent aux armes;
Vers leur bon roi leur zele les conduit.
Nuds, désarmés, le trouble les agite;
Dans ces volcans la peur les précipite.
La flamme perce, & dissipant la nuit,
Offre à leurs yeux le fort qui les poursuit.
Tout à l'instant s'écarte, & prend la fuite.
Du haut des monts, les traîtres Mayençais
Sous des rochers accablent les Français.
Aucun n'échappe au massacre effroyable;
Et par le sang, les feux & la terreur,
Ce crime affreux, de ce jour exécrable,
Jusqu'à nos jours a consacré l'horreur,

Fin du dixieme Chant.





RICHARDET, POËME.

CHANT ONZIEME.

O Toi, sur qui tout jugement se fonde,
Fausse clarté qui séduis les humains,
Opinion, souveraine du monde,
Quand verra-t-on de tes prestiges vains
Se dissiper l'illusion féconde !
L'adolescent encor en puberté,
Se conduisant par des regles solides,
Sait distinguer sans ambiguité
Vices, vertus, & sagesse & bonté.
Mais entraîné par des erreurs perfides,
Dès qu'il se livre à la société
Il ne suit plus que d'infideles guides ;
Et par paresse, ou bien par fausseté,
Echo honteux des préjugés stupides,
Du jugement il perd la faculté.
Pour comble enfin à tant d'absurdité,

Si quelque esprit de plus robuste étoffe,
Ouvrant les yeux, a l'audace & le front
D'envisager les objets tels qu'ils sont,
On se souleve, on crie, *au philosophe!*
Titre d'honneur dont on fait un affront!
Philosopher, c'est aimer la sagesse,
C'est la chercher, la pratiquer enfin.
Sommes-nous donc formés à d'autre fin?
Il faut opter; la raison ou l'ivresse.
Que diriez-vous de la rare promesse
D'individus, de sens bien conformés,
Allant, venant, par-tout courant sans cesse,
Les yeux exprès obstinément fermés?
Tels sommes-nous, quand renonçant aux nôtres,
Nous adoptons les notions des autres,
Par la mollesse ou l'intérêt séduits.
Combien de maux cette erreur a produits!
Tel qui détruit, pille, ravage, opprime,
Croit être juste, humain & magnanime.
L'Européen dans un monde inconnu
Va subjuguer un sauvage ingénu,
Le met aux fers, de sa chasse s'empare,
Ou de son or; pour gagner le barbare
Il le caresse après l'avoir dompté,
Et le remet enfin en liberté.
A ce bienfait peu sensible sans doute,
Ce malheureux sorti de ses liens
Avec ardeur cherche tous les moyens
D'exterminer le vainqueur qu'il redoute.
On est outré du complot scélérat,
On veut punir la nation coupable,

Et l'on étale avec grand apparat
Le conquérant, le bienfaicteur, l'ingrat!
Et cependant rien n'eſt plus raiſonnable.
Cet Indien avoit-il donc beſoin
Qu'un homme avare & dur vînt de ſi loin,
En le vexant au gré de ſon caprice,
Forger en l'air ces vertus & ce vice?
Si ce guerrier eût eu de l'équité,
Il n'eût montré ni valeur, ni bonté.
Un médecin me donne exprès la peſte,
Puis me guérit; ſauvé du mal funeſte
Je le pourſuis comme un lâche aſſaſſin;
Qui ne riroit de voir ce médecin
Croire avoir droit à ma reconnaiſſance?
Tels ſont les fruits de la baſſe ignorance,
De la malice, ou de l'avidité.
Vous me taxez à tort de dureté,
Dit ce guerrier; dans le ſiecle où nous ſommes
C'eſt un uſage admis, accrédité,
Devenu droit; ſi j'en ai profité,
Suis-je donc fait pour réformer les hommes?
Qui ſe défend d'auſſi mauvaiſe foi
De la raiſon veut ignorer la loi.
C'eſt le deſir, la ſoif de l'opulence,
Qui des abus ſachant ſe prévaloir,
Proſcrit bon ſens, & raiſon & ſcience;
On trouve mieux ſon compte à ne point voir.
Auſſi fuit-on la lumiere importune
Qui nous guidant au ſentier de l'honneur,
Nous fait manquer celui de la fortune
Que nous croyons le ſouverain bonheur.

Opinion ! funeste enchanteresse !
C'est-là le comble à ton iniquité !
Tel qui du sort reçut avec largesse
Les vrais trésors, la vigueur & l'adresse,
L'esprit, le goût, les talens, la santé ;
L'or le plus pur, la médiocrité !
Martyr du luxe, est appauvri sans cesse
Par des besoins de pure vanité !
Mais faisons treve à ce point de morale,
N'épuisons pas tous les traits qu'il étale,
Car dans les faits qu'avons à parcourir
Il reviendra de lui-même s'offrir.

Et toi, magie ! étonnante cabale !
Rêve brillant ! riche production
D'un cerveau creux, brûlé d'ambition !
Conduis à bien l'histoire sans égale
Qui doit son charme à ton invention.

Il vous souvient que Richard & Despine
Sur leur coursier cheminoient galamment,
Tandis qu'Alzor, & Maugis & Litine,
Sur le Gerfaut voloient légérement.
Du prompt trépas de la mere d'Ulasse,
Par ses esprits instruite en ce moment,
L'aimable fée, à cet événement,
Du vieux Alzor voit cesser la disgrace.
Un soin plus cher l'attriste & l'embarrasse ;
De Charlemagne & de ses paladins
Elle prévoit les funestes destins.
Voyant pour eux le mal inévitable,
Pour ses amis craignant le même sort,
Pour les sauver d'une infaillible mort

Elle a recours à son art secourable.
Du fier Gerfaut rallentissant l'essor
Elle s'arrête, & sur l'herbe nouvelle
Elle descend, & fait descendre Alzor.
Ami, dit-elle, il faut prouver ton zele,
Et j'ai besoin ici de ton secours.
Cesse de craindre une femme cruelle;
Ton ennemie a terminé ses jours.
Ta liberté depuis long-tems perdue,
Par ce trépas pour jamais t'est rendue;
Mais jure-moi d'accomplir mon projet.
Reine, dit-il, d'un fidele sujet
A vos desirs l'obéissance est due:
Par cette mort heureuse, inattendue,
Je puis jouir du destin le plus beau,
Si sans tarder votre ame généreuse
M'accorde ici la faveur précieuse
De me donner cet admirable oiseau.
Au cabinet de l'injuste Armodie
Si par bonheur j'arrive le premier,
Sur ses cahiers portant ma main hardie,
De son savoir je deviens l'héritier.
Si votre cœur se prête à ma demande,
Si j'en obtiens une grace si grande,
Vous me verrez, j'en fais ici serment,
A tous vos vœux soumis aveuglément.
Joignant mon nom au nom saint & terrible
Du roi puissant qui vous donna le jour,
Habiterois-je au plus lointain séjour,
Pour vous servir tout me sera possible;
Je jure d'être à l'instant de retour.

Hé bien, Alzor, j'y consens, dit Lirine;
Pars sans demeure, & remplis tes souhaits;
Mais souviens-toi des sermens que tu fais.
La belle alors l'instruit & l'endoctrine,
Et lui prescrit comment il doit agir
Pour prévenir la fatale ruine
Des chers objets qu'elle veut garantir.
A ce vieillard Maugis cede sa place;
Avec la fée il rejoint les amans.
Fondant en pleurs dans ces tristes momens,
Du roi Français ils plaignent la disgrace.
Mais menacés par le cruel Ulaffe,
Leur douleur cede à des soins plus pressans.
Lorsqu'il apprit la fuite de sa belle,
Et le trépas de sa mere cruelle,
Ce roi farouche, armant tous ses vassaux,
Poursuit Despine & par monts & par vaux.
Sa sœur Mélene, en la noire magie
Passant encor la méchante Armodie,
Pour la venger s'achemine avec lui,
Et de l'enfer lui promet tout l'appui.
Richard, voyant cette nombreuse armée,
Descend soudain la princesse alarmée,
Et s'adressant à ses sages amis:
C'est aujourd'hui, leur dit-il, que j'implore
Tous les secours que vous m'avez promis;
Sauvez les jours de l'objet que j'adore;
Mon bras suffit contre ses ennemis.
Allez combattre, & comptez sur mon zele,
Répond Lirine, & je saurai pour elle
De mon savoir employer les ressorts.

L'air alentour s'épaissit, prend un corps,
Et dans l'instant la claire citadelle
En sûreté met la fée & la belle.
Pensez-vous donc, lui dit Maugis alors,
Qu'un paladin trahisse sa querelle?
Richard l'embrasse & ne lui répond pas;
Puis tous les deux tirant leurs coutelas
Sur l'Abyssin fondent avec furie,
Et de son sang inondent la prairie.
De ses sujets comptant pour rien la mort
Pour affoiblir les guerriers magnanimes,
Le lâche Ulasse oppose à leur effort
A tout moment de nouvelles victimes.
Il voit enfin les siens presque détruits,
Et ceux qu'épargne un horrible carnage,
Epouvantés, à la fuite réduits.
Le traître alors croit avec avantage
Pouvoir combattre un rival épuisé,
Et s'applaudit de ce triomphe aisé;
Mais le héros, à l'aspect du perfide;
Montrant encor un front plus intrépide,
D'un fier mépris seconde sa fureur,
Et de nouveau sent croître sa vigueur.
A peine il joint le téméraire Ulasse,
Qui se repent trop tard de son audace,
Que sous ses coups le géant éperdu
Mord la poussiere à ses pieds étendu.
En ce moment, sa sœur impitoyable
Contre Maugis excitoit ses suppôts;
Mais se riant de magiques complots,
A leurs efforts le sage impénétrable

Fait ſuccéder aux armes du héros
Celles qu'il tient de ſon art redoutable.
Il voit frémir Mélene au déſeſpoir ;
Elle maudit un funeſte pouvoir,
Qui ſur le ſien emportant la balance,
Oſe arrêter & braver ſa vengeance.
Mais qui peindroit ſa rage & ſon tranſport,
Lorſqu'elle apprend que ſon Ulaſſe eſt mort !
De cris affreux elle remplit la plaine,
Et par ſes mains veut terminer ſon ſort ;
On la retient, & ſa ſuite l'entraîne.
Les paladins laiſſent fuir l'inhumaine.
Le Scric bleſſé s'offre alors à leurs yeux ;
Pâle, ſanglant & reſpirant à peine.
Malgré les maux que lui cauſa ſa haine,
Richard lui prête un bras victorieux,
Et le portant vers Lirine & la reine,
Met à leurs pieds ce fardeau glorieux.
Pour ces amans, nous voilà hors de peine ;
Mais retournons à nos jeunes héros,
Qu'un prompt ſommeil ſurvenant à propos,
A garantis d'une mort trop certaine.
Vous ſouvient-il de ce que j'ai conté,
Lorſqu'on trouva dans un bois écarté,
Au tronc d'un arbre une dame liée,
Prête à céder à la brutalité ?
Si par haſard l'hiſtoire eſt oubliée,
Je m'en conſole, & le mal eſt petit ;
Car vous ſaurez que de tout ce récit
Rien n'étoit vrai. Par l'ordre de Lirine
Le mage Alzor de cette viſion

Leur ſuſcita l'heureuſe illuſion.
Sans ce ſecours, la quadrille badine
A Roncevaux eût trouvé ſa ruine.
A leur réveil, qu'un effroyable bruit
Cauſa ſoudain, peignez-vous leur ſurpriſe
De ſe trouver dans l'ombre de la nuit
Sur un rocher, tranſis d'un vent de biſe.
Mais quelle horreur agite leurs eſprits,
En diſtinguant d'épouvantables cris!
Des tourbillons de flamme & de fumée
Portent aux cieux leur vapeur enflammée;
Les rocs roulans avec un grand fracas
Qui ſous leur poids écraſent les ſoldats,
Les tons plaintifs, le cliquetis des armes,
Tout à l'envi redouble leurs alarmes.
Mais au milieu de leur perplexité,
Le vieux Alzor, ſur ſon Gerfaut monté,
Frappe leurs yeux; le mage leur expoſe
De ces malheurs les effets & la cauſe.
L'affreux récit fait couler à grands flots
Des pleurs amers de rage & de tendreſſe,
Et de leurs cœurs briſés par la triſteſſe,
Les vifs regrets s'exhalent en ſanglots.
Pour ſoulager la douleur qui les preſſe,
Alzor leur dit avec quelle chaleur
L'aimable Fée a paré leur malheur;
Et leur offrant une pleine aſſiſtance,
Flatte leurs vœux d'une prompte vengeance.
Le ſeul eſpoir de punir ce forfait,
Et le trépas évité par leurs dames
Que dans leurs bras euſſent brûlé ces flammes,

Des paladins suspendent le regret.
De tous ses soins ils rendent grace au mage ;
Et trop jaloux d'un frivole renom
Leurs cœurs altiers veulent sans avantage
Combattre même un ennemi félon,
Et par serment l'un & l'autre s'engage
A n'employer que son bras, son courage
Au châtiment du traître Ganelon.
Alzor les quitte & poursuit son voyage.
Déjà brillant à travers un nuage,
Et rougissant les côteaux d'alentour,
La jeune aurore annonçoit un beau jour.
Le juste ciel, vengeur du parricide,
Des deux guerriers sembloit être le guide ;
Dans les transports d'un violent courroux
Ils descendoient de ce rocher aride.
Les escadrons du Mayençais perfide
Viennent soudain se livrer a leurs coups.
Sur cette race infidelle & timide
La mort sanglante exerce sa fureur,
Nul ne combat ; une fuite rapide
Est tout l'effort qu'ose tenter leur peur.
De Ganelon l'ame noire & cruelle
Machine encor quelque ruse nouvelle
Pour échapper aux héros triomphans
Qu'il reconnoît à tant d'exploits vaillans.
Le scélérat implore leur justice,
Vante en pleurant ses regrets & sa foi,
Et par les traits d'un horrible artifice
Des Espagnols, & d'Alfonse leur roi,
Leur peint la haine avec tant de malice ;

Que ſi leurs cœurs avec moins de clarté
Euſſent connu l'affreuſe vérité,
Sa dangereuſe & coupable éloquence
Sur l'innocent eût tourné leur vengeance.
Mais trop certains des crimes odieux
Qu'a ſu produire une rage inhumaine,
Sans l'écouter, Montauban furieux
A ſon cheval étroitement l'enchaîne,
Tandis qu'Anglante aux amis du trompeur
D'un ſort pareil fait ſubir la rigueur.
Ganelon tremble, & le lâche s'étonne
De voir au jour un complot ſi ſecret.
Il craint alors un céleſte décret;
Au déſeſpoir ſon ame s'abandonne,
Et de frayeur interdit & muet,
Les chevaliers le traînent à Bayonne.
Là, pour punir l'infame trahiſon,
D'un fer épais on conſtruit une cage,
Dont les barreaux le tiennent en priſon.
Avec les ſiens, complices de ſa rage,
On le ſuſpend; on l'expoſe à l'outrage
D'un peuple en pleurs, que la mort d'un bon roi
Avoit rempli de douleur & d'effroi.
Sous cette cage, une flamme allumée,
Vingt fois éteinte, & vingt fois ranimée;
Pendant trois jours prolonge leurs tourmens.
Malgré l'horreur de ces derniers momens,
Des ſpectateurs la haine envenimée
Vit ſans pitié leur race conſumée.
Perdons de vue un ſi funeſte objet.
Nos jeunes gens qu'accompagnent leurs belles,

Pour dissiper des images cruelles,
De ce séjour s'éloignent sans regret,
Et vont chercher Despine & Richardet.
Sur un vaisseau faisant voile en Afrique,
Les voilà donc embarqués lestement,
Bravant encor d'une ardeur héroïque
Tous les dangers de l'humide élément.

Ayant pris terre en ce climat barbare,
Un beau matin la quadrille s'égare,
Et nos amans affamés & bien las,
Dans un désert, par un bonheur bien rare,
Trouvent asyle au pied du Mont-Atlas.
Du creux d'un antre, un vieillard vénérable
Voyant errer la caravane aimable,
Sort, & s'empresse au-devant de leurs pas,
Et les invite à son frugal repas.
On peut juger avec quelle allégresse
Reçut cette offre, une ardente jeunesse
Qui, gaie encor, dans ses pressans besoins,
Vivoit d'espoir, & n'en rioit pas moins.

» Couples charmans, dont la beauté divine
» Offre à mes yeux les graces, les plaisirs,
(Leur dit leur hôte après quelques loisirs,)
» En vous voyant, aisément je devine
» Quel est ici le but de vos desirs.
» Présentez-vous, tout vous sera facile,
» Les durs refus pour vous ne sont point faits,
» Ne craignez point de réponse incivile
» Ni les dégoûts d'un voyage inutile;
» Tout doit se rendre à de si doux attraits.
Nous ignorons, répond alors Anglante,

De quel ſuccès, ami, vous nous parlez;
Mais, du bonheur que vous nous étalez,
A dire vrai, la mine eſt peu tentante,
Et ſans l'accueil dont vous nous régalez,
Nous euſſions pu la trouver affligeante.
Vous m'étonnez, repartit le vieillard;
Votre arrivée en ce ſéjour d'ivreſſe,
Où des mortels les vœux tendent ſans ceſſe,
Pourroit-elle être un effet du haſard?
Vous avez donc quelque cave autre part,
Dit Montauban, où la liqueur traîtreſſe
Eſt par vos ſoins conſervée à l'écart?
Non, mon cher fils, dit l'homme à robe brune;
Pour expliquer ce que j'entends par-là,
C'eſt qu'au ſommet de ce mont que voilà
Eſt le palais qu'habite la fortune.
Si c'eſt là-haut ſa demeure en effet,
Dit Montauban, la rencontre eſt heureuſe;
Et deux François, d'humeur aſſez joyeuſe,
Ont quelque droit de la prendre au toupet.
J'aime à vous voir cette idée ingénue,
Dit le vieillard; à ce ton abſolu,
Vous comptez voir la divinité nue,
Sa peau gliſſante, & ſon front chevelu.
Mais cette image eſt une erreur extrême;
Sachez, mon fils, qu'elle n'eſt qu'un emblême
Pour exprimer ſon inſtabilité.
Tout ce qui peut flatter la vanité,
L'eſprit, le goût, les ſens, la fantaiſie,
Eſt l'attribut de cette déité.
La volupté délicate & choiſie

Ne la suit pas avec fidélité;
Le tendre amour, la douce humanité,
ans son palais passent pour frénésie.
L'or, les présens, le nectar, l'ambroisie;
De ses suivans font la félicité,
Tout autre bien leur semble une folie.
Mais, dit Anglante, ils n'ont point tort du tout;
La bonté vise à la mélancolie,
Et volontiers, je serois de leur goût.
Mais dites-nous quel sentier il faut prendre
Pour parvenir au faite de ce roc.
De ces beautés vous le pourrez apprendre,
Repart l'hermite, & sans craindre nul choc,
Au lieu brillant que la déesse habite,
Par leur secours vous parviendrez bien vîte.
De tous côtés mille gouffres sans fonds,
Des pas affreux, mille obstacles contraires
Font redouter des abymes profonds,
Et vous verrez cent mortels téméraires
Précipités en modernes Tiphons.
Mais, voyageant sous de si doux auspices,
La route est sûre; & les creux précipices
A votre abord soudain se combleront,
Devant vos pas les rocs s'applaniront.
Si de marcher vous voulez fuir la peine,
Il suffira pour vous de souhaiter,
Et dans l'instant, au palais de la reine
Ses courtisans sauront vous transporter.
Certes, la chose est commode & facile,
Reprit Anglante, & je suis fort tenté
De profiter de la commodité.

Ce n'eſt ici comme chez Origile ,
Triſte clôture , où notre moindre mal
Fut d'éprouver un ſouffle glacial
Qui nous chaſſoit loin de ſon domicile ,
Où notre accès fut encor plus fatal.
Mais puiſqu'enfin , par rencontre opportune
Nous nous trouvons ſi près de la fortune ,
Au jour naiſſant nous tenterons le ſort ,
Et ce ſéjour , d'avance , me plaît fort.
Le lendemain , au lever de l'aurore ,
Plus éveillés & plus vermeils encore ,
Les quatre amans ſe mettent en chemin.
Pour adoucir l'âpreté du terrein
D'un vert gazon la terre ſe décore ;
Et des berceaux de mirte & de jaſmin
Parfument l'air , & ſe hâtent d'éclore
Pour tempérer la fraîcheur du matin.
Tout les prévient, tout leur plaît, les enchante,
Et pour ſurcroît encor d'urbanité ,
De chaque ſexe une troupe galante
Au-devant d'eux s'avance avec gaîté.
Le tourbillon les entoure , les mene ,
Et dans la joie , & les douces erreurs
Des ris badins , des éloges flatteurs ,
Au haut du mont ils paviennent ſans peine.
En arrivant au ſuperbe palais ,
Objets charmans , & parures nouvelles
S'offrent aux yeux des jeunes gens diſtraits ;
Et quelque foule entremêlée exprès
De leurs amans ſépare les deux belles.
Les chevaliers interdits , inquiets ,

Sont à l'inſtant préſentés à la reine.
Dans leur ſurpriſe ils demeurent muets,
Tout leur reſpect ne peut voiler leur peine.
Leur noble aſpect frappe la déité.
Venez, guerriers, dit-elle avec bonté,
De cette cour ſuivez les doux uſages,
Et diſſipant de ſiniſtres nuages,
Ouvrez vos cœurs à la félicité.
Pour les beautés avec vous amenées,
N'appréhendez nuls fâcheux attentats.
Dès qu'on parvient dans mes heureux états,
Mon ſeul pouvoir regle les deſtinées;
Et des ſujets par moi-même adoptés,
Rien n'oſeroit gêner les volontés.
Sans que vos cœurs ici ſe formaliſent
D'être un moment abſens de ces objets,
Dans les réduits de ces prochains boſquets;
Que de mes loix ces nymphes vous inſtruiſent.
La reine alors quitte les paladins
Qu'ont raſſuré les graces bienfaiſantes,
Et dans l'inſtant quatre brunes piquantes
A leurs côtés parcourent les jardins.
Les yeux d'abord ſe donnerent carriere;
L'eſprit, l'humeur, les graces, la beauté,
Brillent entr'eux avec vivacité;
On ſe convient, & l'on entre en matiere.
Parce qu'ailleurs on a lu des héros,
On peut juger ſi parmi leurs propos
D'une aventure auſſi rare, auſſi neuve,
Leurs jeunes cœurs ſe trouvoient à l'épreuve.
De ces beautés les nouvelles leçons

Flattoient leurs vœux ; l'abſence de leurs dames
Ne rappelloit nuls importuns ſoupçons,
Et par degrés s'effaçoit de leurs ames.
Malgré l'ardeur dont ces objets chéris
Les conſumoient d'une flamme amoureuſe,
Il ſe trouva des inſtans favoris
Où leur préſence eût pu ſembler fâcheuſe.
C'eſt la maligne & vive occaſion
Qui fait ſouvent tomber les plus fideles ;
Mais nos guerriers, d'amour fermes modeles
Surent bientôt chaſſer l'illuſion.
L'accueil aiſé, les manieres ouvertes,
Le ton, l'acquit de ces nymphes alertes,
Mirent aux champs leurs eſprits curieux.
Nos candidats, par leurs langues diſertes,
En peu de tems furent inſtruits au mieux.
Je voudrois bien, belle Eglé, dit Anglante,
Savoir de vous, pour comble de faveurs,
Quels ſont ici les uſages, les mœurs ?
Oh volontiers, dit Eglé complaiſante
Vous en ſaurez ſur l'heure autant que moi.
Tout ce qui plaît eſt permis ; c'eſt la loi.
Dieux, qu'elle eſt courte & qu'elle eſt étendue !
Dit Montauban ; mais cela ne ſe peut,
Ou quelque clauſe eſt donc ſous-entendue ;
Car ſi chacun ſe permet ce qu'il veut,
Les concurrens auront ſouvent querelle.
Ce ſentiment ignoble, dit la belle,
N'eſt plus reçu chez le monde poli.
C'eſt un abus dès longtems aboli
Qui ne devoit ſa barbare exiſtence

Qu'à la grossiere & sotte impatience.
Quand de nos cœurs s'envole le desir
Qui, satisfait, s'éloigne avec vîtesse,
L'ingrat emmene avec lui le plaisir.
Il ne faut donc qu'attendre sans foiblesse
Que le tenant à son aise ait joui ;
S'en tourmenter est d'un gauche inouï.
L'expédient, dit Anglante, me blesse ;
Car s'il s'agit par hasard, de maîtresse,
Il est fort dur, lorsque l'on aime bien,
De se morfondre, & d'attendre la ronde.
Bon, dit Eglé, quand le commerce abonde
Le tour est sûr, & chacun prend le sien.
La jalousie est un affreux moyen ;
On vous prendroit pour gens de l'autre monde ;
Et c'est un tic qui ne ressemble à rien.
Si le tems dure, avant que l'ennui croisse,
Ne peut-on pas, sans expirer d'angoisse,
Tourner ailleurs jusqu'à l'heureux moment,
Ou s'amuser d'un autre arrangement ?
Mais s'emporter, & jouer le tragique,
Le furieux, & le gladiateur,
Seroit ici d'un ridicule unique.
Il me paroît, reprit-il, que le cœur
Est parmi vous peu tendre, & peu sensible.
L'objection, dit la nymphe, est risible ;
Mais au contraire ! il inspire le goût.
Je vois ici qu'il n'y fait rien du tout,
Dit le guerrier, ou, je me persuade
Qu'il est bien leste. Oh, vous êtes maussade !
L'ennui, sans doute, est votre grand ragoût !

Peut-être bien, reprit-il ; mais furtout
J'aime en amour une femme conftante.
Hé mais, on l'eft ; car il m'impatiente
Avec fon froid, & fa prévention.
L'aimable Eglé ne l'eft pas, dit Anglante ;
Je puis prouver la propofition.
Vous ne pouvez, belle comme vous êtes,
Ne pas avoir quelque inclination ?
Hé bien, paffons la fuppofition,
Lui répondit le phénix des coquettes.
Je crois pouvoir, fans indifcrétion,
Ajouta-t-il, dire ; & fans vous déplaire,
Que votre amant peut vous trouver légere ;
Vous permettez cette réflexion ?
Et, pour la belle à votre cœur fi chere,
Reprit Eglé fans altération,
Avez-vous eu moins de diftraction ?
On dit partout que mon fexe eft volage ;
De bonne foi, dit-on la vérité ?
Par cent détours que l'on met en ufage,
On vient à bout de fa fragilité ;
Pour abufer de fa crédulité,
On fait d'abord un pompeux étalage
Qui ne promet que la félicité.
Des doux plaifirs la féduifante image
Vient enflammer fa curiofité ;
Excès d'amour, de vigueur, de fanté ;
Qui ne feroit tenté de ce langage !
A peine on cede au befoin conftaté,
Qu'à ces tranfports, à ce brûlant hommage
Bientôt fuccede un tiede badinage,

Puis le dégoût & la satiété.
D'un procédé si plein de lâcheté,
La belle enfin un jour se dédommage,
Et vous crier, à l'infidélité!
Nous soutenons ici quelle est très-sage;
Toujours fidelle... au plaisir qui l'engage,
Elle poursuit la douce volonté;
C'est raffiner sur la fidélité.
Votre systême est joyeux & commode,
Dit le galant, il vaut vraiment son prix;
J'en fais grand cas, & suis de votre avis,
Et j'aimerois assez cette méthode....
Hors dans l'objet dont je serois épris.
Mais ce scrupule est d'un genre exécrable,
Reprit la belle; il est bien détestable,
Quand on ne veut appartenir qu'à soi,
De chicaner d'aussi mauvaise foi.
Oh, là-dessus, dit-il, point de dispute.
Mais, je vous prie, apprenez-moi pourquoi
Votre langage est si nouveau pour moi.
Ah! j'y pensois d'honneur, dans la minute,
Répond Eglé. Rien n'est si repoussant
Que de vous voir un propos languissant,
Plat, ennuyeux, sans style & sans noblesse.
On vous prendroit ici pour une espèce!
Si vous voulez prendre dans ce séjour,
Vous éduquer est chose indispensable.
Il faut saisir, pour vous rendre agréable,
Ce ton régnant, ces jolis *riens* de cour
Sans qui l'on est du dernier misérable.
Prenez tous deux ce parti dès ce jour,

Car je pourrois vous parler votre langue
Un mois entier, fans que de ma harangue
Vos beaux efprits puffent rien recueillir.
C'eft-là de quoi vous bien enorgueillir!
Dit Montauban; à ce jargon bizarre
Vous trouvez donc un mérite bien rare!
Je crois pourtant que ce ton dégourdi
Vous eft fouvent à vous-même incommode;
Car ce langage un inftant applaudi,
Doit varier au gré d'un étourdi
Qui par faux air, & pour donner la mode,
Veut hafarder un quolibet hardi.
Sans contredit. Mais avec l'habitude
Cela s'apprend, dit-elle, fans étude.
Un trait brillant, ne durera qu'un jour;
Et c'eft à quoi l'on diftingue, entre mille,
Le citadin, qui fe pare à la ville
Du mot défunt qu'a réformé la cour.
Soit dit Anglante. Or, de cette fcience
Vous plairoit-il favoir ce que je penfe?
Ces novateurs, ces charlatans de mots
Sont des pédans importans & frivoles.
Mais dans l'efpoir d'imiter leur propos,
Etre à l'affut de leurs vaines paroles,
Tranchons le mot; c'eft le métier des fots.

Laiffez-moi donc mon langage vulgaire,
Et dites-moi, d'une façon bien claire,
Si vous pouvez, par quelle cruauté
Ce malheureux n'ayant qu'un pas à faire
Pour arriver au fommet fouhaité,
Vient à l'inftant d'être précipité?

C'eſt très-bien fait ; ce n'eſt qu'un téméraire,
Répond la dame ; il n'eut d'autre talent
Que d'être avide, inhumain, inſolent ;
Il dût cent fois d'une peine exemplaire
Subir l'affront ; mais l'or auxiliaire
L'en a ſouſtrait ; l'or le portoit ici :
Son dernier pas enfin a réuſſi ;
De ſon orgueil ſa chûte eſt le ſalaire ;
L'audace ſert, l'audace nuit auſſi.
Le prétendant, reprit-il, que voici,
Se gardera d'un accident ſemblable.
Poſant ſes pieds avec attention
L'un après l'autre, & ſur un appui ſtable
S'affermiſſant avec précaution,
Je crois pouvoir prédire en aſſurance
Que celui-ci jamais ne tombera,
Et je m'en fie à tant de prévoyance.
Bon ! celui-ci jamais n'arrivera,
Reprit la belle ; à la peine il mourra.
Penſez-vous donc que ce ſoit la prudence,
L'utilité, les veilles, la ſcience,
Par qui l'on ſoit en s'élevant aidé ?
Que faut-il donc ? me direz-vous. Le dé.
Oui, le haſard ; cette chimere vaine,
Dieu vague, aveugle, injuſte, inexiſtant,
Qui jette enfin dans ce palais brillant
Les favoris de notre ſouveraine.
Ou, ſi l'on voit l'adreſſe, le talent,
Porter ici quelqu'autre créature,
Son bon ſuccès n'eſt pas dû, je vous jure,
Aux qualités dont votre eſprit fait cas,

Elles

Elles nuiroient à sa bonne aventure.
Dans cet empire il est, n'en doutez pas,
D'autres vertus que ces vieilles ridées
Dont vous gardez de gotiques idées.
Comme du riche on parle toujours bien,
Vous vous trompez à celles qu'on renomme.
Ce que le monde appelle un honnête homme,
Vous le prenez pour un homme de bien?
Par généreux, suivant votre vieux style,
Vous entendez un esprit bienfaisant;
Que devant vous on vante un homme habile,
Vous le croyez un homme fort savant?
Est-ce un éloge, ou bien une satyre?
Est-ce insulter, ou flatter à l'excès,
Quand en ces lieux de quelqu'un on peut dire
Qu'il réunit ce qui fait les succès?
Vous êtes sourds, vous dis-je, & *c'est unique*,
Car votre esprit brille à certains égards;
Mais en gardant vos propos campagnards
Vous resteriez seuls comme l'as de pique.
Soyez-en sûrs, vos préjugés gaulois
Du bon vieux tems de Saturne & de Rhée,
Sont aujourd'hui d'une folie outrée,
Et relégués chez le peuple Iroquois;
Et, croyez-moi; sans ces jeunes compagnes
Dont les attraits voiloient tous vos défauts,
Avec des airs & des travers si faux,
Vous croupiriez au bas de ces montagnes.
Oh! pour le coup, vous le prenez trop haut,
Dit Montauban, sachez, aimable reine,
Qu'au moindre obstacle, avec fort peu de peine,

Nous eussions pris votre donjon d'assaut.
Jamais, reprit avec aigreur la dame,
Pareil propos, par quelqu'un comme il faut,
Ne fut tenu vis-à-vis d'une femme ;
Et qui le tient n'est bon qu'à mépriser.
Il est bien tard pour vous en aviser,
Dit le railleur, mais la chose est pareille.
Nos sentimens s'accordent à merveille,
Et j'ai regret que des soins plus pressans
Nous fassent fuir vos charmes ravissans.

Quittant alors les dames insultantes,
Les paladins durs à moriginer,
Très-résolus de ravoir leurs infantes,
Vers le palais veulent s'acheminer.
Mais à l'instant les nymphes, les bocages,
Tout disparoît à leurs yeux étonnés,
Et des horreurs des lieux les plus sauvages
De toutes parts ils sont environnés.

Une autre fois je dirai leur surprise.
Le Scric blessé me rappelle autre part.

Près de sa fille apporté par Richard,
Par ce bienfait sa colere s'épuise.
Ses jours sauvés une seconde fois,
Contre un héros condamnent sa vengeance,
Il s'attendrit, & la reconnoissance
Sur sa raison reprend de justes droits.
Pour excuser sa derniere injustice,
De Mahomet il allegue la loi ;
Mais son dépit, son orgueil, & sa foi
Cedent enfin à ce nouveau service.
Pour prévenir le retour d'un caprice

Maugis se sert de cette occasion
Pour lui vanter une religion
Qui pour le mal fait rendre un bon office.
Cette douceur fait chez moi peu de fruit,
J'ai, comme on sait, l'ame vindicative,
Repart le Scric, & nuire à qui me nuit,
Flatte bien plus mon imaginative ;
Et si jamais mon esprit se soumet,
Ce ne sera, certes, que par rancune
Pour me venger du traître Mahomet
De qui l'oubli cause mon infortune.
C'est, dit le sage, un fol aveuglement
D'imaginer que votre faux prophête,
Vil imposteur, digne de châtiment,
Puisse influer sur quelque événement.
C'est du démon la malice secrette
Qu'il vous suggere un pareil sentiment.
Mais, dit le roi, puisque le diable ment,
Pourquoi souvent est-il votre interprete ?
De ses amis parler légérement,
Dans un chrétien est conduite indiscrete.
Richard sourit, & Lirine muette
Sent tout le poids de ce brusque argument.
Depuis long-tems l'illustre enchanteresse
Se reprochoit le commerce infernal
Que les liens d'un art noir & fatal
Contre son gré faisoient durer sans cesse.
Quoique jamais elle n'en usât mal,
De ses remords, son ame noble & pure
Ne pouvoit plus soutenir le murmure.
Maugis aussi s'étoit cent fois promis

De renoncer à son pouvoir magique ;
Le seul desir de servir ses amis
Le retenoit dans l'art cabalistique.
A ce propos du païen satyrique
Lirine & lui s'éloignent de concert,
Et sur ce point parlent à cœur ouvert.
Que pensez-vous, lui dit l'aimable dame,
Du trait piquant au vieux Scric échappé ?
Vous m'en voyez ainsi que vous frappé,
Répond Maugis, & jusqu'au fond de l'ame
J'en ai senti toute la vérité ;
Et sans détour j'avouerai que sa flamme
Hâte un effet déjà prémédité.
Jusqu'à ce jour le fer, l'idolâtrie,
Ont désolé l'Espagne, ou ma patrie,
Et je devois secourir & venger
Mon souverain, mes parens en danger.
Tant de malheurs à mon ame attendrie
De la magie embellissoient les traits.
Ils sont cessés, & leur source est tarie.
Charle n'est plus ; les Sarrasins défaits
Laissent la France & l'Ibérie en paix.
De mes amis le déplorable reste
N'a plus besoin de mon savoir funeste ;
Et je suis libre enfin de m'arracher
Du noir abyme où j'aimois à marcher.
Ah ! qu'il m'est doux, dit Lirine enchantée ;
De voir par vous mes doutes confirmés,
Et d'affermir dans mon ame agitée
Ces bons desseins par vous-même formés !
Des préjugés, dont je rougis sans cesse,

Avoien , hélas ! égaré ma jeunesse ;
Vive & crédule, à mon art dangereux,
Qui de mon cœur savoit flatter les vœux,
Aveuglément je me livrois entiere.
Il me trahit ; des instans malheureux
Vinrent ouvrir mes yeux à la lumiere.
Par les vertus d'un vainqueur généreux
Aiguillonnée, éclairée, attendrie,
Je m'imposai, pour expier mes feux
Et me punir d'une erreur trop chérie,
De n'employer mon pouvoir désormais
Qu'à réparer les maux que j'avois faits.
J'ai réuni Richard & son amante,
Rien ne s'oppose à leurs chastes amours ;
De ses cousins j'ai garanti les jours,
Et quitte enfin cet art qui m'épouvante.
Brisons nos nœuds à l'instant, cher Maugis,
Et dussions-nous offenser Ermasis,
Ce fier génie auteur de ma naissance,
Remettons-lui sa fatale puissance.
  Lirine à peine avoit fini ces mots,
Que persistant dans ce ferme propos,
Tous deux, quittant leurs sinistres pratiques,
Rompent soudain leurs baguettes magiques,
Le Scric touché de tant de piété,
Laisse espérer plus de crédulité,
Mais le vieillard dans son ame obstinée,
Contraire encor aux vœux d'un tendre amour,
Veut dans Cobone attendre son retour,
Et des amans differe l'himénée.
  Mais cependant qu'un espoir plein d'attraits,

Du long chemin leur adoucit la peine,
La désolée & cruelle Mélene
A d'Armodie occupé le palais.
Son premier soin dans ce séjour antique
Est de chercher dans des lieux souterrains
Où la Mégere exerçoit l'art magique,
Tous les cahiers où se trouvent empreints
Les noirs secrets du sort cabalistique.
Par les esprits qui gardoient ce trésor
La Fée apprend avec douleur mortelle
Que ces écrits qu'on rassembla pour elle
Ont ce jour même été pris par Alzor.
Que ce vieux mage, appuyé par Lirine;
Est du Gerfaut tranquille possesseur,
Et qu'en dépit de leur rage mutine
Ils ont fléchi devant le ravisseur.
Mélene alors aux fureurs s'abandonne;
Au plus fort charme elle a soudain recours;
Et d'Arimane implore le secours.
L'enfer s'émeut, l'air gémit, le ciel tonne;
Ce noir génie, impur & malfaisant,
A ses clameurs répond en frémissant.
Rassure-toi, dit-il, infortunée;
Si de Lirine & du savant Maugis
Tu redoutois la vertu combinée,
Sois sans frayeur. Leur ame efféminée
D'un art sublime a méconnu le prix,
Et n'ose plus commander aux esprits.
Ils ont rompu l'alliance jurée
Qui les soumit aux dogmes d'Ermasis,
Et désormais leur puissance abhorrée,

Sur tes projets contre leurs favoris
Eſt ſans effet, puiſqu'ils l'ont abjurée ;
Tu peux encor nuire à tes ennemis.
Par cet avis, le méchant Arimane
Comble Mélene & de joie, & d'eſpoir.
Ce triſte eſprit, de ſon ſavoir profane,
Fit de tout tems l'uſage le plus noir,
Et d'Ermaſis déteſte le pouvoir ;
Leurs ſectateurs ſe combattent ſans ceſſe.
Il hait ſa fille ; & pour la chagriner,
Sur les amans dont le ſort l'intéreſſe,
Le traître inſtruit l'indigne enchantereſſe ;
Et fait enfin ſi bien l'endoctriner,
Que des reſſorts dont elle les aſſiege,
Ils ne pourront éviter quelque piege.
Nous avons vu les jeunes paladins,
Pour des propos déplacés & mutins,
Bannis, déchus de leurs riches attentes ;
Errans à pieds ſans trouver de chemins,
Fort inquiets pour leurs tendres amantes
Que leur avoient détourné des blondins.
Or il eſt tems de ſavoir ſi leurs belles
Auront été fragiles ou fidelles.
L'attrait du luxe & de la volupté
Sont les écueils de la fidélité.
Dans le palais de la déité folle,
Près des beautés qui cherchent leurs amans,
Papillonnoit avec des airs bruyans
L'eſſaim brillant, volatil, & frivole
De ces muguets dont l'or fait des tyrans.
D'étonnement les dames ſont frappées

Au libre abord de ces fades poupées.
La confiance, & les tons familiers,
Font de ces foux des êtres ſinguliers.
Quoi qu'étalés ſous différentes formes,
En cavaliers, ſénateurs, courtiſans,
Druides même, & fameux partiſans,
Leurs procédés, leurs tons, ſont uniformes;
Pour les objets qui font naître le goût,
Sans nul égard, un tarif regle tout.
On ne connoît amour, ſoupir, ni flamme;
Les riches dons, la prodigalité,
Là, du deſir prouvent la vérité.
Eſprit orné, dons ſublimes de l'ame,
Maintien décent, vertu, ſageſſe, honneur,
Sont des ſujets de mépris, ou de blâme,
Sottiſe pure, ou jargon impoſteur.
Rien n'y déroge; & le trafic du cœur
Ou des plaiſirs, plaît, & n'a rien d'infame.
Dans les préſens, la médiocrité,
Pour le beau ſexe eſt là l'unique inſulte.
Tout s'y calcule, & l'art, & la beauté,
Le ſang, l'éclat, l'âge, la qualité;
Mais on n'y rend un véritable culte
Qu'aux grands talens, à la célébrité.
Si dans Paris ces deux beautés céleſtes
Euſſent reçu la lumiere des cieux,
Ou reſpiré ſon air contagieux,
Pour leurs époux quels périls manifeſtes!
Mais par l'effet d'un rare aveuglement
Qui fait bien voir que, quoiqu'on ſoit princeſſes,
On peut par fois montrer des mal-adreſſes,

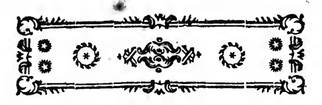
Tout ce qu'on fait dans ce séjour charmant
Pour leur causer quelques tendres foiblesses,
Par leurs esprits est pris si gauchement
Que je rougis d'y penser seulement.
Enfin, pour prix de tant de gentillesses,
La jeune Argée, au cercle entreprenant
D'un air moqueur fait ce doux compliment.
  Nous connoissons tout le prix de nos charmes
Par vos excès de libéralité,
Et n'en aurons pas plus de vanité.
Mais, contre vous vous nous donnez des armes
Sans vous douter de votre humilité.
Nous vous jugeons suivant votre systême;
En contemplant tous vos dons étalés
Nous admirons votre franchise extrême.
De bonne foi c'est vous priser vous-même,
Et convenir du peu que vous valez.
  A cette vive & sensée incartade
Subitement s'éclipse la brigade;
Car ces mortels sans cesse chatouillés,
Quoique railleurs, craignent d'être raillés.
  De ces mépris, dont s'offense la reine,
On voit assez quel doit être le fruit.
Devant leurs yeux tout disparoît, tout fuit,
Et les beautés se trouvent fort en peine
Dans un désert, au milieu de la nuit.
  Devinez-vous, dit brusquement Corese,
Ce qui le plus me déplaît en ceci?
C'est de penser, qu'aux lieux où nous voici
Quand nous passons une nuit si mauvaise,
Nos chers époux, peut-être sans souci,

A nos dépens là-haut tout à leur aise
Galantisant quelque objet hasardé,
Imitent mal notre bon procédé.
Quoiqu'il en soit, ma sœur, répond Argée;
Si mon amant me joue un pareil tour,
Son mauvais choix m'aura déjà vengée,
Et ses remords presseront son retour.
Tandis qu'ainsi les deux jeunes merveilles
S'entretenoient sur un point si douteux,
Des feux soudains éclatent à leurs yeux;
Des cris plaintifs étonnent leurs oreilles;
Le bruit s'approche, & l'horrible clarté
Offre l'aspect d'une comete ardente,
Qui vers les sœurs que glace l'épouvante
Semble accourir avec rapidité.
Mais trop long-tems j'abandonne Despine
De qui Mélene a juré la ruine,
Et de ces feux le mystere fatal
A mon esprit présage quelque mal.
La Fée impie use de stratagême
Pour réussir dans ses cruels projets;
Car de son art, Lirine & Maugis même
Peuvent braver les magiques effets,
Et de Richard le cheval & les armes
Mettent obstacle au pouvoir de ses charmes.
Despine même, en prise à ses fureurs,
Par le coursier pendant le jour portée,
Ne laisse aux traits de sa haine indomptée
Que du sommeil les momens enchanteurs.
Tendres amans, craignez tout de sa rage!
Pour profiter de leurs moindres erreurs,

Elle les joint, & se met du voyage.
Sans soupçonner un pareil voisinage;
Ni pour leurs feux de nouveaux embarras,
Ils cheminoient sans soins & sans ombrage;
Elle les suit sans les quitter d'un pas.
Un soir, lassés d'une marche pénible,
Le roi blessé, les dames, les héros
Cherchoient l'abri d'un asyle paisible
Pour y goûter les douceurs du repos.
Déjà cessant d'illuminer le monde,
Le Dieu du jour s'étoit caché sous l'onde,
Lorsque le sort dans un vaste désert
D'une forêt leur offre le couvert.
Dans un bosquet, près d'une source pure,
On découvroit un commode réduit,
Que de ses dons embellit la nature.
Sans balancer, Mélene conjecture
Que la princesse y doit passer la nuit;
Elle y descend, & s'y place sans bruit.
D'un vert gazon son char prend la figure;
De tous côtés de jeunes arbrisseaux
Entrelacés en forme de berceaux,
Un lit de fleurs, de mousse & de verdure
Flattent les sens & couvrent l'imposture.
Richard y vole & croit voir un palais.
Venez, dit-il, dans ce lieu plein d'attraits;
L'amour pour vous, adorable Despine,
A disposé cette couche divine.
  Nulle ne veut accepter ce logis,
Entre la belle & l'illustre Lirine
Ce fut matiere à des débats polis;

Mais à la fin la fille d'Ermafis
De ce procès remporta l'avantage.
En d'autres tems, un traité de partage
Eût terminé la difpute des lits.
  L'enchantereffe, au comble de fa joie,
Reçoit des mains même de Richardet
De tous fes vœux le déplorable objet,
Et fur fon char elle enleve fa proie.
A la lueur d'un nuage enflammé,
Le paladin de colere animé,
Voit dans les airs Defpine qu'on emmene;
Et reconnoît la barbare Mélene.
Le trifte amant, & Lirine, & Maugis
Mêlent en vain les menaces aux cris;
Leurs vifs regrets attendriroient des roches.
  Le trifte roi, de remords agité,
De ces amis redoute les reproches.
Le char qui fuit avec rapidité
Laiffe autour d'eux régner l'obfcurité;
Il en profite, & malgré fa foibleffe,
Dans les horreurs du trouble qui le preffe
A s'éloigner il met tout fon effort,
Dans l'efpoir feul de voir finir fon fort.
  Mais terminons un chant qui nous chagrine;
De mes héros le plus grand nombre eft mort,
Ce qui m'en refte eft près de fa ruine.
Il ne faut pas cependant nous laffer,
Car leurs malheurs ne font que commencer.
Pour vous tracer cette funefte image,
Repofons-nous, & reprenons courage.

Fin du onzieme Chant.



RICHARDET, POËME.

CHANT DOUZIEME.

JE m'étois hier tant échauffé la veine
Sur des objets fantaftiques & vains,
Qu'en fommeillant j'avois la tête pleine
D'enchantemens, de géans & de nains.
Dans le deffein dont mon ame eft remplie
Je méditois une fable jolie
Qu'à mon fujet j'allois appareiller,
Quand tout à coup je me fens réveiller
Par la raifon, & fa fœur la folie.
Que fais-tu là? dirent toutes les deux;
Vous le voyez; je dors à ma maniere
Les yeux ouverts, & je n'en vois pas mieux;
Réponsd-je alors; votre abord en ces lieux
Divines fœurs, eft faveur finguliere,
Et vous pouvez me défiller les yeux.
Votre union, de votre aimable empire

Fait adorer le joug doux & flatteur ;
Qui vous sépare, aspire à le détruire,
Et sans vous deux il n'est point de bonheur.
Si je voulois, j'aurois droit de me plaindre,
Dit la raison ; dans un accès de fiel
J'ai, disois-tu, trop osé te contraindre,
Et tu m'as fait un adieu solemnel.
J'en conviens, dis-je, & mon impatience
A mon esprit fit cette trahison ;
Mais je suis homme, & près de la raison
Un pareil titre a besoin d'indulgence.
Ta sotte excuse est fort peu de saison,
Reprit sa sœur ; & d'un triste esclavage,
Par ma gaîté quand je te dédommage,
Ne faut-il pas raisonner en oison
Pour retourner à sa noire prison ?
J'ai contre toi d'autres griefs encore,
Sujet rebelle ; à ton fade ellébore
N'as-tu pas joint des libelles sanglans
Sur mes sujets ? Pourquoi tant d'apostrophes
A mes amis les subtils philosophes ?
A mes guerriers ? à mes foux opulens ?
Entendons-nous, repartis-je, déesse,
Je n'ai jamais fait la guerre aux talens ;
Tous les états, les emplois différens,
Qu'a dû créer & remplir notre espece,
Sont par eux-même utiles, excellens,
Tous, sans réserve, obtiennent mon encens.
C'est l'abus seul que je fronde sans cesse.
Oh ! tes efforts, certes, sont conséquens !
Va, fronde, ami ; je suis bonne princesse.

Repart la folle ; en faveur de l'ivresse
Qui dans ton livre outrage le bon sens,
Tes traits bourrus n'ont rien dont je me blesse.
Vous me comblez, repris-je, d'allégresse ;
Si mes écarts pour vous ont quelque appas,
Si votre sœur ne me rejette pas,
De vos bontés j'ose exiger un gage
Qui remplira mes plus ardens souhaits.
Eperdument épris de vos attraits,
A toutes deux, souffrez que mon hommage
Egalement s'adresse & se partage,
Et m'avouant l'une & l'autre aujourd'hui,
Promettez-moi votre immuable appui.
A ces desirs qu'un pur zele m'inspire,
Et dont j'attends ou succès, ou mépris,
L'aimable aînée applaudit d'un souris,
Et l'autre sœur, d'un grand éclat de rire.
Ma foi, dit-elle, un si burlesque accord
Est le chef-d'œuvre & l'excès du délire ;
En refusant de signer j'aurois tort ;
J'y veux poser le sceau de mon empire.
Et moi, reprit la sage déité,
Ce que je suis me permet d'y souscrire,
Et la raison approuve le traité.
Je rends exprès leur concorde publique,
Ami lecteur, c'est mon contre-poison ;
Car, quelque effort que tente la critique,
Je suis absous par la grace authentique
De la folie, ou bien de la raison.
Reprenons donc la singuliere histoire
Des quatre amans qui se sont ruinés,

Les deux guerriers dans une forêt noire
Ne découvroient pas plus loin que leur nez.
Des accidens qui menacent leur gloire,
Leur belle humeur éprouve quelque échec ;
Le fouvenir de l'amufement grec
Revient foudain s'offrir à leur mémoire ;
Ils peuvent craindre encor quelque grimoire ;
Et le paffé rend le préfent fufpect.

Ami, dors-tu par hafard ? dit Anglante.
Notre aventure eft-elle bien conftante ?
A mon avis, ce pourroit être encor
L'effet d'un fonge envoyé par Alzor.
Ce n'eft pas-là le point qui m'intéreffe,
Dit Montauban, mais que je veille ou non ;
Le feul defir qui m'occupe & me preffe,
C'eft de favoir avec précifion
Ce qu'à préfent peut rêver ma princeffe.
Conviens auffi qu'en cette occafion,
Quoique certain du cœur de ta maîtreffe ;
Un pareil foin alarme ta tendreffe.
Si, par malheur, leur fommeil prétendu,
Avec le nôtre a quelque reffemblance,
J'aurois regret à quelque circonftance,
Et je voudrois m'être mieux défendu.
Où prends-tu donc ce foupçon ridicule ?
Repart Anglante, il me fait prefque peur.
Mais fur la foi d'Argée & de fa fœur,
Repofons-nous, ami, fans nul fcrupule,
Et moquons-nous d'un délit fomnambule.
Je les connois ; hors un fonge impofteur
Rien ne fauroit éclipfer leur honneur.

A les chercher mettons donc notre étude,
Dit ſon couſin; & ſans inquiétude,
Puiſqu'il le faut, croyons pieuſement
Que leur vertu brille invinciblement.
Les paladins dans ce lieu ſolitaire
Se roidiſſant contre le ſort contraire,
Du jour bientôt retrouvent la clarté,
Et par degrés reprennent leur gaîté.
Le chaud, la faim, la ſoif, & les fatigues
Les invitoient à chercher le repos.
Un bois touffu préſente à nos héros
Un vert gazon, des dattes & des figues,
Et le ſommeil leur offre ſes pavots.
Cédant ſans peine à ces douces amorces;
Ils repoſoient, & réparoient leurs forces,
Quand un troupeau que le haſard conduit,
Gagne en paiſſant ce tranquille réduit.
Une bergere innocente, ingénue,
Suivoit ſes pas, rêveuſe, & preſque nue;
Et leur réveil l'effrayant bruſquement,
Elle ſe met à fuir légérement.
Les jeunes gens dont l'ame eſt curieuſe,
Suivent ſoudain la pucelle peureuſe,
Et l'engageoient tout haut à demeurer
Par des propos faits pour la raſſurer.
Mais la frayeur qui cauſe ſes alarmes
Lui fait hâter ſa courſe & ſes efforts;
Et des guerriers les redoutables armes
A ſon eſprit font craindre mille morts.
Elle franchit d'une ardeur intrépide
Les creux vallons, les ruiſſeaux, les guérets,

Les durs rochers, les épaisses forêts
Qui font obstacle à sa fuite rapide.
Lassée enfin, déjà presque aux abois,
Elle revoit sa loge accoutumée;
A cet aspect sa force est ranimée,
Elle y parvient sans haleine & sans voix,
Et sur la porte elle tombe pâmée.
Figurez-vous la surprise & l'horreur
Qui de sa mere affligerent le cœur
En la voyant en cet état réduite,
Et deux guerriers volant à sa poursuite!
Son tendre amour prévaut sur ses terreurs,
Au-devant d'eux elle se jette en pleurs,
Et saisissant leurs genoux qu'elle embrasse,
Montre sa fille, & leur demande grace.
Les chevaliers, à ce triste accident,
Pour toutes deux s'attendrissent, s'empressent;
Font tant enfin par leur secours ardent
Que le danger & les alarmes cessent.
Ils sont si beaux, si pressans, si discrets,
Tant de douceur sur leur front est empreinte,
Que loin de fuir ces aimables objets,
On se reproche, on condamne sa crainte.
Un tendre instinct qu'on ne démêle pas
A leurs discours fait trouver des appas.
De la beauté la secrette puissance
Est d'inspirer d'abord sa confiance.
La vieille même au déclin de ses ans
Eprouve encor ces charmes séduisans.
A chaque mot qui peut flatter sa fille,
Dans ses regards la joie éclate & brille.

Sans soins jaloux, sans soupçons, sans effroi,
De ces trois cœurs sans que l'accord l'offense,
Aux traits naïfs de leur intelligence
Elle applaudit de la meilleure foi.
Ces jeunes gens peignent à sa mémoire
Le souvenir de sa touchante histoire.
Dans ce désert où ses tristes parens
L'avoient laissée à treize ans orpheline,
Un voyageur un jour trouva Corine;
C'étoit son nom. Ses appas attirans,
Son innocence, & sa grace enfantine,
De l'étranger arrêterent les pas.
Un sentiment qu'elle ne connoit pas,
D'un dieu puissant la premiere blessure,
Ce feu cuisant, ce trouble qu'elle endure;
A son esprit causent quelque embarras.
Sans que son ame en effet soit moins pure,
Corine enfin, sans feinte, sans débats,
Pressant déjà son amant dans ses bras,
Sans en rougir se livre à la nature.
Un cœur si franc, un amour si réel,
Lui méritoit un hommage immortel;
Mais son vainqueur, riant de l'aventure,
Paya bientôt par un départ cruel
Tant de faveurs, dont sans art, sans mesure,
L'avoit comblé la simple créature.
Corine, hélas! sans malice & sans fiel,
N'imagina dans cette dure absence,
Ni trahison, ni même l'inconstance;
Loin d'accuser un amant criminel,
L'ingratitude est une lâche offense

Qu'ignore encor ſon heureux naturel.
Dans ces forêts elle cherche, elle appelle,
Et ſe flattoit toujours de le revoir.
Le tems enfin lui ravit cet eſpoir;
L'aimant encor, la douce tourterelle
Le pleura mort, & jamais infidele!
Lorſqu'elle vit avec tant de bonté
Ces jouvenceaux s'enflammer pour la belle;
Le ſouvenir que ce tableau rappelle
Exerce encor ſon ingénuité.
Pour mon enfant quelle félicité!
Diſoit tout bas l'antique paſtourelle.
Quand je perdis cet amant tant pleuré,
Si par bonheur j'en euſſe eu deux comme elle,
L'un d'eux, au moins, me ſeroit demeuré!
Dans cette idée elle les laiſſe enſemble,
Court au troupeau qui peut être égaré.
Elle le trouve, & bientôt le raſſemble,
Elle le garde, & tout eſt réparé.
Les deux couſins s'étoient tus de ſurpriſe
Lorſque la vieille avec tant de franchiſe
De ſes amours avec un inconnu
Leur avoit fait le récit ingénu.
Mais ſe voyant près d'un objet aimable
Ainſi laiſſés en pleine liberté,
Emerveillés de ſa ſécurité,
Sa bonne foi leur paroît incroyable.
Tous deux unis par les mêmes tranſports
Font à l'envi de ſéduiſans efforts,
Et dans l'ardeur dont leur ame étincelle
Des yeux déjà dévorant la pucelle

De ſes appas lui vantent les tréſors.
Oh! des tréſors! ſi j'en avois, dit-elle,
Pourrois-je mieux les employer jamais
Qu'en les donnant à des gens ſi bien faits!
Ce mot naïf provoquant la tendreſſe,
Leur fait riſquer quelque vive careſſe.
Vous en avez, objet délicieux,
Lui diſoient-ils dans leur ſurpriſe extrême;
Ils ſont pour nous d'autant plus précieux,
Que vous ſemblez les ignorer vous-même!
Ils s'attendoient à ſe voir repouſſer;
Mais la beauté qu'ils craignent d'offenſer
De la pudeur n'eut jamais nulle idée.
Cédant ſans honte à d'innocens deſirs,
D'un vif penchant ſon ame poſſédée,
Qu'un préjugé n'a point intimidée,
Ne ſe fait point un crime des plaiſirs
Dont la douceur la ſurprend & la flatte.
Elle ſe prête, elle prévient leurs vœux;
En s'oppoſant à l'ardeur de leurs feux
Elle craindroit de leur paroître ingrate.
Bientôt, pour prix de ſa docilité,
Dans les tranſports d'une joie ineffable
Elle jouit de la félicité.
A ſon bonheur le couple infatigable
Met tant de zele & de rapidité,
Qu'elle deſire avec ſincérité
Quelque relâche au charme qui l'accable.
Trop ſatisfaits d'un triomphe honorable
Les paladins ceſſent l'hoſtilité,
Comblée alors de tant de volupté,

Hélas! difoit naïvement la bonne
En admirant leurs plaifirs & les fiens:
Avois-je donc en effet tant de biens!
Ah! ce qu'on a, ne vaut pas ce qu'on donne!
La treve expire; & les deux conquérans,
Que follicite à des exploits plus grands
Cette candeur fi rare & fi chérie,
Rentrent en lice encor fur nouveaux frais.
Mais le fort change, & la belle aguerrie
Ofe braver, ofe émouffer leurs traits;
Un feu nouveau l'agite & la dévore!
Hommes divins, dit-elle, que j'adore!
Qui m'avez feuls fait aimer mes attraits!
Je ne les veux poffeder déformais
Que pour pouvoir vous les offrir fans ceffe!
Tout excès nuit: foit dégoût, foit foibleffe,
Trop de ferveur, de libéralité,
Choque bientôt notre délicateffe;
Et du plaifir l'amorce enchantereffe
Tire fon prix de la difficulté.
Force, valeur, & jeuneffe & fanté,
En pareil cas ont peu de privilege;
Mais nos guerriers dans cette extrêmité
Eurent recours à quelque adroit manege
Qui d'un échec fauva leur vanité.
Trop aifément on trompe l'innocence!
Ils euffent dû s'en faire confcience,
Il eft conftant que fi cette beauté
Eût fur ce point eu de l'expérience,
Un fade abus plein de frivolité
Avec mépris eût été rejetté.

Elle étoit douce, humble & sans défiance,
Car du début, à cette nouveauté
Plus d'une Agnès eût fait la différence.
Vaincue enfin par ce jeu répété
Dans le sommeil l'abattement la plonge.
Tant de plaisir passa comme un vain songe.
A son réveil, son esprit agité
Douta longtems dans sa perplexité
Si son bonheur ne fut qu'un doux mensonge;
Ou s'il avoit quelque réalité.

Tandis qu'ainsi s'inquiete la belle,
Les chevaliers sont déjà bien loin d'elle.
En vérité, s'écria Montauban,
Nos procédés sentent trop le turban!
Précisément dans une conjoncture
Où l'on peut bien nous rendre avec usure
L'équivalent de ce joli roman,
Nous nous donnons des airs de Musulman!
Il vaudroit mieux sans doute, dit Anglante,
Brûler toujours d'une flamme constante.
J'estime fort qui s'en fait un devoir,
Mais l'imiter n'est pas en mon pouvoir.
Que penses-tu de ces rares femelles
Qui nous ont fait cet amiable accueil?
Nous leur causons des peines trop cruelles
En les laissant toutes les deux en deuil.
Le bon esprit chez ces dames abonde,
Et leur douleur me cause peu d'effroi,
Dit Montauban, & puis, je tiens, pour moi,
Qu'il n'est pas mal que dans un coin du monde
Se perpétue une aussi bonne foi;

Et dans quinze ans, si la belle est féconde,
Par nos bons soins, sa fille, brune ou blonde,
Pourra très-bien succéder à l'emploi,
Et le transmettre à la race future.
  Laissons courir ces jeunes étourdis;
Et revenons aux sages interdits
D'une étonnante & funeste aventure.
  Lirine en pleurs, & le triste Maugis
Suivent Richard qui court dans les ténebres
L'esprit frappé de mille objets funebres.
Tout contribue à mon cruel malheur!
S'écrioit-il dans son désordre extrême;
Le ciel, l'enfer, mes amis, & moi-même!
Le sort m'ôta dans de magiques lieux
Ces talismans si forts, si précieux,
D'où dépendoit le salut de Despine!
C'est son amant qui cause sa ruine!
Et ceux, hélas, à qui j'avois recours
Contre les traits d'une fée infernale,
Ont par l'effet d'une terreur fatale
Abjuré l'art dont j'attends du secours!
Il poursuivoit cette plainte touchante.
Mais les accens d'une voix gémissante
De ses regrets interrompent le cours.
  Quoique la nuit déjà soit moins obscure,
Il cherche en vain sur ces bords escarpés
Ce qui produit ce languissant murmure?
Ces tristes sons, ces mots entre-coupés,
Ces longs sanglots dont ses sens sont frappés.
Il en est proche; il écoute; il s'arrête.
On peut juger de sa soudaine horreur

Quand

Quand à ses pieds il rencontre une tête
D'où provenoient ces signes de douleur.
O vous, dit-il, étrange créature,
Qui par des cris dont frémit la nature
Attendrissez mes esprits soulevés !
Apprenez-moi quelle est cette aventure ?
Quel est votre être ? & comment vous vivez ?
Vaillant guerrier, dit la voix lamentable,
Retirez-moi de cet affreux tombeau ;
Je perds l'haleine, & le poids qui m'accable
Va de mes jours éteindre le flambeau !
Le paladin, plaignant sa destinée,
A la clarté de l'astre du matin
Se courbe, & voit un visage divin
Qui sort du sein de la terre étonnée.
Sans perdre tems, son bras s'emploie alors
A découvrir l'horrible précipice.
Le fer en main, il fait de tels efforts
Qu'en un moment, de ce cruel supplice
Il délivra le plus parfait des corps.
La belle est nue, & le destin propice
Fait arriver Lirine avec Maugis.
De tant d'appas cette beauté charmée
Avec Zima partage ses habits.
C'étoit le nom de la dame exhumée.
Quand par leurs soins elle eut pris du repos,
Aux trois amis avides de l'entendre
Elle conta son histoire en ces mots.
Seigneurs, mon sort a de quoi vous surprendre.
Dans les états d'Ador, roi d'Angola,
Chez mes parens je vivois retirée,

Mais je n'y pus, hélas! être ignorée.
De ma beauté, par-tout le bruit vola,
En peu de tems il parvint jusqu'au trône;
Ador bientôt me vit & me parla,
M'offrit enfin sa main & sa couronne.
Dans les transports d'un mutuel amour
Nous accusions la lenteur infinie
Des vains apprêts d'une cérémonie
Qui de l'hymen reculoit l'heureux jour.
Près de la mer, dans une solitude
Où de mon pere est le riche palais,
Sur un balcon, dans mon inquiétude,
Je me plaisois à respirer le frais.
Je promenois un soir mes yeux distraits
Sur le cristal de la plaine liquide;
Du sein des eaux je vois sortir soudain
Un habitant de l'élément humide
Ayant le buste & le visage humain,
Mais dont le corps, qu'une écaille décore,
A mes regards offre un homme marin.
Il m'envisage avec un air serein;
Objet charmant, dit-il, je vous adore,
Depuis deux mois je vous vois chaque jour
Sans vous oser découvrir mon amour.
Je brûlerois & me tairois encore!
Mais trop de maux pressent mon cœur jaloux.
Je sais qu'Ador veut être votre époux;
Prenez pitié de ma peine cruelle.
Le souverain qui commande là-bas
N'est point sujet à la loi du trépas;
Je suis son fils. Mais ma mere est mortelle;

Et le destin me rend mortel comme elle.
Si je consens d'allier à mon sort
Une beauté de l'Océan native,
J'acquiers le droit dont ma mere me prive,
Et me soustrais à l'infaillible mort.
Je vous ai vue, & renonce à la vie;
Sans nul regret je vous la sacrifie,
Mais pour le prix d'un effort généreux,
Rendez du moins tous mes instans heureux,
En prononçant cet aveu qui me touche,
D'ardens éclairs s'élançoient de ses yeux,
Et les soupirs exhalés de sa bouche
Embrasoient l'air d'un feu prodigieux.
  Seigneur, lui dis-je, une si belle flamme
Vous eût acquis l'empire de mon ame
Si je pouvois en disposer encor,
Mais vous parlez à l'épouse d'Ador;
La foi nous lie, & les nœuds d'hyménée
Vont à la sienne unir ma destinée.
Je dirai plus; la générosité,
Peut-être même un sentiment plus tendre
(Peut-il, hélas, être mieux mérité!)
A vos desirs me défend de me rendre,
Ce court bonheur vous auroit trop coûté!
En vous privant d'une félicité
Dont votre cœur s'est trop laissé surprendre,
Celle à laquelle il m'est doux de prétendre
Est de vous rendre à l'immortalité.
  Ah, c'est envain! dit-il. Daignez m'entendre,
Et connoissez la triste vérité.
D'un mot ici mon destin va dépendre.

J'ai combattu mon penchant dangereux,
Sa violence à la fin me furmonte,
Tout fous les mers eft inftruit de mes feux.
Mais s'il falloit qu'un rival plus heureux
Vint m'accabler de dépit & de honte
Quand je renonce au rang des demi-dieux;
Mon feul recours eft la mort la plus prompte.
Je n'irai point dans mes vœux dédaignés,
Trop vil rebut d'une efpece étrangere,
Offrir ce cœur qu'un affront défefpere,
Sur qui, cruelle, encore vous régnez,
A des objets que j'ai trop indignés.
Quel eft ce roi qu'ici l'on me préfere?
Savez-vous bien, dans vos feux infenfés,
Ce que je puis? & qui vous offenfez?
Si je voulois dans ma jufte vengeance
Anéantir ce fortuné rival,
Vous jugeriez par un éclat fatal
De quel côté dût pancher la balance,
Et de combien je le paffe en puiffance!
Mais quelque grand que vous paroiffe un roi,
Cet ennemi n'eft pas digne de moi.
Je vous l'ai dit; un feul mot va fuffire.
Je ne veux point chercher à vous féduire
Par les tréfors fous les flots entaffés;
Par ce pouvoir que dans un vafte empire
Vous donneroient mes vœux récompenfés.
Des fentimens purs, défintéreffés,
Un amour noble, & le but où j'afpire;
Mon tendre cœur vous parle, & c'eft affez
Penfez-y bien, ingrate, & choififfez,

De mon bonheur si vous daignez m'instruire,
Dans un billet que ces mots soient tracés,
Et dans la mer par votre main lancés.
Venez, Zéys, c'est vous que je desire.
Demain, j'attends, pour régler mon destin,
Votre silence, ou cet ordre divin?
Mais comptez-y; je triomphe, ou j'expire.
Je vois alors plonger le demi-dieu
En prononçant encor un tendre adieu.
A ce départ, inquiete, chagrine,
Un trouble affreux m'agite & me domine.
Le lendemain, Ador qui vient me voir
Chasse bientôt un présage si noir;
Le jour suivant est marqué pour la fête!
Dans le bonheur qui pour nos cœurs s'apprête
Pouvois-je encor soupçonner des revers
J'oublie, hélas, Zéys, & l'univers!
Depuis l'instant où dans la mer profonde
S'étoit caché mon malheureux amant,
Le dieu du jour, plus vermeil, plus brillant,
Déjà deux fois étoit sorti de l'onde.
Pour abréger ce récit étonnant,
Au prochain temple où le peuple s'assemble,
Ador & moi, nous nous rendons ensemble.
Mais au moment qu'approchant de l'autel
On nous dictoit le serment solemnel,
Les cieux, soudain, de nuages se couvrent,
Les feux, les eaux, s'élancent par torrens,
L'air retentit d'horribles sifflemens,
Et du lieu saint les murailles s'entr'ouvrent;
La porte cede, & se brise avec bruit,

Les élémens, contre notre hyménée,
Semblent s'unir. Le prêtre tremble, & fuit;
Avec frayeur son cortege le suit.
Du peuple en pleurs la foule consternée
Pousse des cris qu'on entend jusqu'aux cieux;
L'onde s'éleve, & la mer mutinée
Jusqu'à l'asyle où reposent nos dieux
Ose rouler ses flots audacieux!
Rapidement par la vague entraînée
Je m'affoiblis; les ombres de la mort
Glacent mes sens, & ferment ma paupiere?
Je suis rendue enfin à la lumiere
Pour mieux sentir les horreurs de mon sort!
Sans mouvement, nue, & de coups meurtrie;
Par les douleurs rappellée à la vie,
De l'Océan les palais azurés
Frappent bientôt mes yeux mal assurés.
Dans un Sallon, sous ces voûtes humides,
Je vois *Zéys* mort, couronné de fleurs,
Qu'environnoient comme trois Euménides
Sa triste mere, & ses barbares sœurs!
Viens, me dit-on. Contemple ton ouvrage;
De cet objet viens assouvir ta rage,
Zéys n'est plus; jouis de son malheur!
Après ces mots, on me fappe, on m'outrage,
On me déchire avec plus de fureur.
Je perds encor la force & le courage,
Et je succombe à cet affreux tourment.
Que de mes yeux on l'ôte promptement,
S'écrie alors la mere rugissante,
Il faut la rendre à son vil élément?

Mais que ces yeux, ces funestes appas,
Qui de mon fils ont causé le trépas,
Abandonnés, privés de sépulture,
Des noirs vautours deviennent la pâture;
Par son martyre effrayons les ingrats,
Et que des maux tels que ceux que j'endure,
Puissent encor l'accabler aux enfers!
A cet arrêt, deux Tritons me saisissent,
Me font franchir l'immensité des mers,
Creusent ma tombe en ces vastes déserts,
Et dans ses flancs soudain m'ensevelissent.
Là, j'attendois que les monstres des airs
Vinssent enfin terminer mon supplice,
Et de la mer achever l'injustice.
Le juste ciel pour conserver mes jours
A suscité vos généreux secours.
A ce récit dénué d'artifice,
Ce que Lirine & les deux paladins
Purent répondre à cette infortunée,
S'offre aisément à toute ame bien née.
Mais à l'instant, de ses cruels chagrins
Elle trouva la fin inopinée
En s'éloignant de ses sables brûlans
Zima se vit dans des plaines riantes,
Et de * Dongo les tours resplendissantes
Frappent ses yeux de joie étincelans.
Ador séjourne en cet aimable asyle!
S'écria-t-elle avec un vif transport.
Que dans son sein on l'enferme vivante.

* *Résidence des rois d'Angola.*

En admirant cet heureux coup du fort
Les voyageurs s'approchent de la ville.
Par leur confeil, Zima fecrétement
De fon deftin informe fon amant.
Après les maux dont ils furent la proie
Figurez-vous leur mutuelle joie.
Pour éviter le funefte courroux
Dont leur amour vient d'éprouver les coups,
Un doux hymen les unit en filence.
A leur bonheur les amis prennent part,
Et cependant le défolé Richard,
Aiguillonné de fon impatience,
N'a nul repos, & preffe le départ.
Ador confulte au fujet de Defpine
Un vieux devin confommé dans fon art.
Elle eft, dit-il, tout près de fa ruine.
Pour prévenir des complots odieux
Dont par fon aftre elle étoit menacée,
Elle reçut des tréfors précieux
Qu'a négligés cette reine infenfée.
Deux jeunes fœurs que lui joint l'amitié
Sont avec elle en des filets perfides.
C'eft à Brava, l'une des hefpérides,
Qu'une Mégere injufte & fans pitié
Leur fait fentir fes fureurs homicides.
Il difoit vrai. L'on peut fe rappeller
Qu'en plein minuit deux charmantes princeffes
Qui du féjour où brillent les richeffes,
Par leur babil s'étoient fait exiler,
De leur côté virent des feux voler.
Facilement le lecteur s'imagine

Quelle eſt leur peur, de voir dans ces déſerts
Au haut des cieux l'appareil des enfers.
C'étoit Mélene & la triſte Deſpine
Qu'un char brûlant tranſportoit dans les airs.
 A la lueur de ces flammes brillantes
Cette beauté reconnoît les infantes;
Elle les nomme, elle leur tend les mains;
Et par ſes cris elle implore leur aide.
Loin de pouvoir lui porter du remede
En ce moment, des eſprits inhumains
Les ſaiſiſſant par ordre de la Fée,
Les font ſervir à ſes pieds de trophée.
 Le char magique arrive en peu d'inſtans
Sur des rochers, dans des antres terribles,
Sombres manoirs, célebres dès long-tems
Par le ſéjour des Gorgones horribles.
C'eſt dans ces lieux déſerts, infortunés,
Que la nature outragée, expirante,
Prête à regret des ſucs empoiſonnés
Aux fleurs, aux fruits, aux herbes qu'elle enfante.
L'air eſt impur, & l'eau trouble & ſtagnante,
Jamais un jour clair & ſerein n'y luit;
Et l'on n'y voit d'autre eſpece vivante
Que les oiſeaux conſacrés à la nuit;
L'affreux reptile, & l'hydre dévorante
Qu'en ces marais un verd limon produit.
 C'eſt ce ſéjour d'horreur & dépouvante
Qu'avoit choiſi Mélene triomphante
Pour tourmenter des amans malheureux.
Pour cette Argée, & Coreſe, & Deſpine,
Elle connoît l'intimité des nœuds

Qui font agir si vivement Lirine.
Dans le dessein d'outrager Richardet,
Et de braver Ermasis & sa fille,
Des noirs ressorts dont son esprit fourmille
La Fée ourdit un dangereux projet.
Pour vous conter cette histoire nouvelle,
Rappellez-vous, lecteur, que mon héros
Ne peut goûter ni plaisir ni repos,
Qu'il ne se voie en quête de sa belle.
Enfin, Ador lui donne une nacelle;
Tout aussi-tôt le voilà sur les flots,
Où ses amis le suivent avec zele.
En peu de tems, au terme souhaité,
Un vent heureux les guide en sûreté.
Mais le sort change, & dès qu'ils ont pris terre,
Les élémens leur déclarent la guerre,
Et des déserts qu'ils veulent traverser
Avec fureur semblent les repousser.
Forçant l'obstacle & marchant avec peine,
Vers le milieu de la sauvage plaine
On voit un mont qui se perd dans les cieux.
On juge assez à l'aspect de ces lieux
Que c'est le fort où la Fée inhumaine
Tient renfermés des objets précieux.
Pour s'élever au haut de la montagne,
Les paladins & leur belle compagne
S'acheminoient par un étroit sentier;
Quand de Richard le généreux coursier
Devient rebelle à la main qui le guide,
Ne connoît plus l'éperon, ni la bride,
Résiste aux coups dont il se sent presser,

Et conſtamment refuſe d'avancer.
Le chevalier, à qui l'impatience
De tout délai fait un monſtre fatal,
Au tronc d'un pin attache le cheval,
Puis tous à pied montent en diligence.
En graviſſant ſur ces rocs inconnus,
A leur ſommet ils étoient-parvenus,
Lorſque des voix de pleurs entrecoupées
Se font entendre & glacent les eſprits.
D'un gouffre affreux ces plaintes échappées
Percent les cieux, & de Richard ſurpris
Le nom ſe mêle à ces funeſtes cris.
Il faut franchir ces roches eſcarpées,
Et pour deſcendre on cherche des détours ;
Mais un amant fait des chemins plus courts,
Et ſans chercher un oblique paſſage,
Dans cet abyme il ſaute avec courage.
C'eſt, où Mélene attendoit le héros.
Elle avoit ſu par ſes lâches ſuppôts
Qu'avec Maugis, la fille du génie
Dans ce ſéjour avoit ſuivi Richard.
Quoique déchus du pouvoir de leur art,
Elle connoît leur ſageſſe infinie,
Les ſéparer eſt ſon unique eſpoir.
Lorſqu'elle vit au fond de l'antre noir
Le paladin ſans ces amis ſolides,
Pour l'attirer dans ces filets perfides,
Elle épuiſa ſon magique ſavoir.
Dans le complot que ſon eſprit machine
Elle prend l'air & les traits de Deſpine ;
Entr'elles deux l'œil ne ſauroit juger.

Ont pris les traits d'Argée & de sa sœur,
Pour appuyer ses lâches artifices.
Quel est le but d'un si perfide trait ?
Plus que la mort, j'appréhende sa ruse ;
Crains, cher amant, que ton œil ne t'abuse,
Et de périr victime d'un forfait.
Pour rendre vaine une trame odieuse,
Arme ton bras contre mes propres traits ;
En la voyant avec ces doux objets,
Tu connoîtras la Fée insidieuse.
Que la pitié pour de si vains portraits
N'arrête pas ton ame généreuse ;
De ce moment l'épreuve dangereuse
Va nous venger, ou nous perdre à jamais.
  Richard, qu'irrite un piege si barbare,
Sortant alors de ces sombres cachots,
Trouve un jardin où la terre se pare
De nénufar, d'aconit, de pavots ;
On y voyoit un groupe antique & rare
De Lachésis, de Cloton, d'Atropos,
Et des bassins, où dans un froid repos
Séjourne en paix la noire eau du Tenare.
  Là, reposoit sous un berceau bizarre
Des trois beautés l'assemblage suspect.
Le paladin s'indigne à cet aspect,
Et la fureur de son ame s'empare.
Mais à l'instant devenu circonspect,
Il doute & craint qu'une erreur ne l'égare ;
Déjà saisi d'amour & de respect,
Il se jetoit aux pieds de la princesse,
Lorsque des cris qui répetent son nom

Le font voler vers cet obſcur ſalon,
Où par magie il crut voir ſa maîtreſſe.
Mais quel ſpectacle accable ſa raiſon !
Il la revoit languiſſante, en foibleſſe;
Je meurs, dit-elle; un violent poiſon
Que dans mon ſein verſe la trahiſon,
Cher Richardet, m'arrache à ta tendreſſe :
De ce ſerpent la morſure traîtreſſe
Ne laiſſe point d'eſpoir de guériſon ;
Mon cœur s'éteint, déjà le jour me bleſſe,
Et de la mort le poids fatal m'oppreſſe.
Puiſque le ſort me condamne à périr,
Entre tes bras il m'eſt doux de mourir !
Si notre amour a cauſé ma ruine,
Mon cher époux, venge du moins Deſpine :
Que le malheur de ne plus te revoir
Soit adouci par ce flatteur eſpoir !
Ah ! de ce pas je vole à la cruelle ;
Attends Deſpine, & connois ton amant,
Cria Richard ; j'apporte en ce moment
A tes genoux ſa tête criminelle.
  Il court alors vers cet endroit fatal,
Où le dirige un complot infernal.
  Sous des cyprès, la princeſſe affligée
Suivoit les pas de Coreſe & d'Argée,
Quand, détournant ſon regard égaré,
L'amant, guidé par ſon aveugle rage,
Plonge le fer dans ce ſein adoré !
En lui portant ce coup mal aſſuré,
Il ſent mollir ſon bras & ſon courage ;
Déjà ſon cœur de remords déchiré

D'un crime affreux lui peint l'horrible image.
Despine cede au destin conjuré,
Sur le gazon elle tombe étendue.
Argée, au coup qu'elle ne conçoit pas,
Accourt, s'écrie & la prend dans ses bras;
Elle l'appelle, & sa sœur éperdue
Avec effroi tente de prompts secours,
Et de son sang veut arrêter le cours.
Le triste objet de ce soin inutile
Tourne ses yeux sur Richard immobile,
Et plaint l'état où sa mort le réduit!
Viens dans mes bras, approche, époux séduit,
Dit-elle alors; le coup qui m'assassine
Ne fut jamais destiné pour Despine,
Et, malgré toi, la haine l'a conduit!
Ah! sur ton sort je suis enfin instruit!
Répond Richard, je te tue & t'adore!
Oui, par l'effet d'un charme que j'abhorre
Dans ce salon mes yeux ont cru te voir;
Tu périssois! & dans mon désespoir
Je te vengeois!... & je te venge encore
Il tombe alors percé du même fer.
Ah! s'écria son amante adorable,
Quand, de ta main, le trépas m'étoit cher,
Pourquoi, cruel, me le rendre effroyable!
Voilà le coup qui, seul, te rend coupable!
Non, dit Richard; cesse de m'offenser
Quand j'ai recours au seul bien qui me reste,
Qu'aurois-je fait du jour que je déteste!
Je puis te suivre, & pourrois balancer!
Ah! qu'un lien éternel & funeste

Uniſſe enfin deux cœurs infortunés
A mille maux, en vivant, condamnés!
Les jeunes ſœurs pâles, les yeux en larmes
De ces regrets, de tant d'amour témoins,
Aux deux amans prodiguent de vains ſoins.
Aucun ſuccès n'appaiſe leurs alarmes.
Sur ces objets étendons le rideau,
Ami lecteur; cette ſcene tragique
Me rend trop ſombre & trop mélancolique.
Diſſipons-nous par quelque objet nouveau.
Vous ſouvient-il que dans la nuit obſcure,
J'ai quelque part laiſſé le Scric errant,
Se reprochant une conduite dure,
Et des refus, qui, de maux ſans meſure,
Ont accablé Deſpine & ſon amant?
Dans ſon dépit, il n'avoit d'autre envie
Que de finir ſon miſérable ſort.
Mais chacun ſait qu'en appellant la mort,
Plus qu'on ne croit on aime encor la vie.
Exténué de fatigue & de faim
De ſes malheurs il eût pu voir la fin;
Mais le beſoin ſur ſon chagrin l'emporte,
Et ſa douleur ne fut pas la plus forte.
Couché bientôt au pied d'un gros ſapin,
Il déploroit hautement ſon deſtin,
Lorſque les ſons d'une chanſon bachique
Vinrent charmer le vieillard famélique.
Il ſe releve, & d'un ſoin empreſſé
Cherche d'où part cette voix angélique.
Il voit enfin un immenſe foſſé,
Puis au-delà s'éleve un mur de brique,

Et sur ce mur s'étoit mis à cheval
Un nain vermeil, vieux, ivrogne & brutal,
Qui, jambe nue, en rouge camisole,
Le verre en main boit, mange, & se console.
Le bon monarque à cette vision
Sent dans son cœur renaître l'espérance.
Ami, dit-il, cessant sa doléance,
Sans déranger ta récréation,
Accorde-moi, je te prie, allegeance;
La soif me tue, & l'inanition.
Moi? dit le nain plein d'indignation;
De ce bon vin, si j'avois une source;
Et qu'il ne fût aucune autre ressource
Pour te sauver du plus cruel trépas,
Je boirois tout, & tu n'en aurois pas.
Ah! s'écria le monarque en furie,
Malgré l'état où me réduit la faim,
Tu recevras, infame châtelain,
Le châtiment de cette barbarie.
Il court alors pour venger son affront;
Et cherche en vain & la porte & le pont.
Le méchant nain, riant de sa menace;
A ta santé, dit-il, vieux argoulet;
Puis ayant bu, chante un nouveau couplet.
Le Scric piqué, pour comble de disgrace,
Faisant le tour de ce fossé profond,
Fait un faux pas, & roule jusqu'au fond.
Là, tout moulu de sa chûte effroyable,
Il fait entendre une voix lamentable,
Qui du païen redouble encor les ris.
Par pur hasard, nos galans amadis

Ayant quitté la jeune paſtourelle,
Paſſoient tout près de cette citadelle,
Et du bon-homme entendent les hauts cris.
Le Scric outré de ſes membres meurtris,
Avec le nain leur conte ſa querelle,
Et contre lui ſuſcite leur courroux.
Le ſcélérat boit, & les brave tous.
Les paladins, que tant d'audace excede,
Dans le dépit qui tous deux les poſſede,
De ce château, qui n'offre aucun accès,
Deux ou trois fois font le tour ſans ſuccès.
Anglante alors, ſur quelque herbe maudite
Courant trop fort, gliſſe & ſe précipite.
Pour remonter il s'efforce à gravir;
Peine inutile; il faut reſter au gîte,
Et Montauban ne peut le ſecourir.
Ce chevalier, qui rêve, & ſe tourmente
Pour ſes amis, imagine avec art
Quelques liens de longueur ſuffiſante,
Et dans le bois ſe retire à l'écart
Pour réuſſir au projet qu'il invente.
Le paladin s'employoit de ſon mieux
Lorſque le ſort adreſſa vers ces lieux
Une jolie & jeune villageoiſe.
Il l'accueillit d'un ſalut gracieux
Qu'elle lui rend d'une façon courtoiſe.
La belle enfant conduiſoit deux chameaux
De taille immenſe, & chargés de tonneaux.
Où menez-vous cette bachique aubaine?
Dit le galant avec un air badin.
Beau chevalier, dit-elle, c'eſt du vin.

J'en livre autant trois fois chaque ſemaine
Au poſſeſſeur de ce château voiſin.
Si le ſeigneur de ce fatal domaine,
Dit Montauban, eſt par haſard un nain
Que j'ai trouvé buvant à perdre haleine,
Vous ſavez donc un chemin ſouterrain
Pour viſiter l'altéré châtelain?
Vous ignorez ſa puiſſance infinie,
Repart la belle avec un grand ſoupir!
Fruit des amours d'un malfaiſant génie,
Tout l'enfer cede à ſon moindre deſir.
J'ai fait l'épreuve; & de ſa tyrannie
Pour moi le joug eſt horrible à ſubir.
Si vous aviez, dit le guerrier de France,
En ma valeur un peu de confiance,
Vous me diriez avec ſincérité
En quoi vers vous il a démérité.
Hélas! ſeigneur, dit-elle toute en larmes,
A mon amour, mon amant, mon honneur,
Que votre vue eût épargné d'alarmes
Si j'avois eu plutôt un tel bonheur!
Mais, à mes maux s'il eſt quelque remede,
Héros charmant, j'implore encor votre aide.
J'ai vu le jour dans le prochain hameau.
Là, ſans chagrins, libre, aimée, amoureuſe,
L'aimable Atys par un lien nouveau
Alloit combler ma deſtinée heureuſe
Lorſque le nain, maître de ce château,
Changea ces biens en une peine affreuſe.
Me voir, m'aimer, & devenir jaloux,
D'un même inſtant ce fut le triſte ouvrage,

Et fur le champ, dans fon injufte rage,
Il enleva Miris, & fon époux.
Tous deux portés dans ce fort redoutable.
Nous y fervons ce maître déteftable.
Je vous tairai fes lâches attentats.
De mon Atys j'ai payé cher la vie!
Périr moi-même, eût rempli mon envie,
Mais, en mourant, je ne le fauvois pas.
Cet inhumain, horreur de la nature,
N'a d'autre but, d'autres vœux, d'autres foins,
Que d'affouvir fes infames befoins.
Ces huit barrils de liqueur vive & pure
Sont de deux jours l'ordinaire mefure;
Et, mes regrets, feigneur, en font témoins!
Ses autres goûts n'exagerent pas moins.
Mon pauvre amant voit tout ce que j'endure,
Mais, dans les fers, que pourroit-il pour moi!
Nos feuls inftans pour parler de tendreffe
Sont quand le nain fe plonge dans l'ivreffe;
Et chaque jour il me prouve fa foi.
Très-fréquemment je fais ce court voyage,
Et je reviens avec pareil convoi.
Pendant ce tems Atys refte en ôtage,
Et c'eft toujours avec nouvelle effroi
Que je retourne à ce dur efclavage.
Je vous entends, dit le paladin fage,
Et je prends part aux nombreux embarras
Que doit donner cette humeur diffolue.
Mais parlez net, & ne me trompez pas.
Etes-vous bien franchement réfolue
A vous tirer de ce plaifant traças?

Car des malheurs qu'on éprouve ici bas
Votre infortune eſt la moins abſolue.
Vous m'offenſez, reprit-elle, ſeigneur;
Quand je n'aurois pour motif que l'honneur....
Ah! repart-il, j'ai tort; je le confeſſe.
Hé bien, ma reine, avec un peu d'adreſſe
(Si vous voulez agir fidelement)
Je puis ſauver, & vous & votre amant.
Je vous ſuivrai; vous connoiſſez ſans doute
Pour arriver quelque ſecrette route.
Il n'en eſt point, dit-elle à Montauban.
Le traître nain a fait un taliſman
Qu'avec grand ſoin il garde dans ſa poche.
Il eſt au guet, & dès qu'il me voit proche,
Un court poinçon dans le cuivre enfoncé
Fait que du mur un grand pont eſt lancé.
Il eſt détruit dès que je ſuis paſſée.
  Ayons recours à quelque autre penſée;
Dit le héros; il le faut enivrer.
Mêlez l'amour à la liqueur bachique
Tant qu'au ſommeil il puiſſe ſe livrer.
Prenez alors le taliſman magique,
Dreſſez le pont; & du nain tyrannique
Mon bras ſoudain ſaura vous délivrer.
  Tout réfléchi, peſé; le projet paſſe.
Le paladin à l'abri d'un buiſſon
Obſerve tout; le nain en caleçon
Voit la poulette avec un œil vorace,
Et dans l'inſtant fait jouer le poinçon.
  Vous devinez la fin de l'aventure.
Pour promener le vieillard libertin

D'un foible à l'autre, & de l'amour au vin,
A chaque coup lui ferrant la mefure
La belle emploie & l'art, & la nature,
En quatre mots, le monftre eft endormi,
Le pont lancé ; le paladin arrive,
Perce le nain ; rend grace à la captive,
Et de fes fers dégage fon ami.
On fait enfin tout ce qu'il faut qu'on faffe.
Par la poterne on defcend au foffé,
Les prifonniers font tirés de la naffe,
On mange en hâte, & fur le pont dreffé
Tout auffi-tôt on paffe, & l'on s'embraffe.
Miris, Atys, ne peuvent s'égarer.
Les trois guerriers s'acheminent enfemble
Bien réfolus de courir & d'errer
Tant que le fort leur faffe rencontrer
Les chers objets pour qui chacun d'eux tremble.
Dans ce deffein, la mer s'offre à leurs yeux,
Et fur le fable on trouve une chaloupe.
Ceci, peut-être, eft un avis des cieux
Se dirent-ils, & fans raifonner mieux
Légérement chacun gagne la poupe,
On tend la voile, & les voilà partis.
Ils n'étoient pas encor loin du rivage,
Que du départ ils s'étoient repentis.
La mer fe trouble ; un violent orage
Les emportant contre des durs écueils.
L'efquif fe brife, & tout eft à la nage.
Trois gros requins, pour fervir de cercueils
Viennent s'offrir ; on frappe avec courage,
On chaffe enfin cet ennemi gourmand,

Et dans l'inftant on découvre une plage.
Près de la côte, un petit bâtiment
Etoit à l'ancre; & fucceffivement
Chacun s'y guinde à l'aide d'un cordage.
Là, le trio préfervé du naufrage
Courut d'abord au rafraîchiffement.
Mais laiffons-les guérir leur faim canine;
D'un autre foin je fuis plus agité.
Courons, lecteur, où nous avons quitté
Un paladin, cherchant avec Lirine
Quelque chemin pour joindre fes amis.
Au pied du mont la fille d'Ermafis
Voit le cheval qui d'ardeur fe confume,
Prêt à brifer fon mors blanchi d'écume.
Elle le monte avec l'heureux Maugis
Qui chaque jour admirant cette belle
De plus en plus s'intéreffe pour elle.
En s'élançant dans des fonds ténébreux,
Sur des volcans & des monceaux de cendres
Le fier courfier les emportant tous deux
Semble voler par ces obfcurs Méandres
Où quelquefois luifent de fombres feux,
Et les guidant d'une courfe hardie
Les rend enfin au jardin malheureux
Où fe paffoit l'horrible tragédie.
Mais quel tableau pour ces tendres amis!
Les deux amans languiffans, attendris,
Les fœurs fans force, & l'indigne Mélene
Sur fon dragon contemplant cette fcène,
Et n'attendant pour partir de ces lieux
Que de les voir expier à fes yeux.

Maugis s'écrie ; & la trifte Lirine
Se précipite au fecours de Defpine.
En un clin d'œil le courfier généreux
S'élance en l'air, atteint la bête fiere,
Et fous fes pieds la plonge aux noirs enfers.
Mélene tombe, & Maugis d'un revers
Coupe la tête à l'affreufe forciere.
Coup trop tardif ! Ah ! l'amour outragé
En eft-il moins trahi, quoique vengé.
Defpine touche à fon heure derniere,
Et ne voit plus qu'un refte de lumiere ;
Et de Richard l'ame prête à fortir
Pour fe rejoindre à celle qu'elle adore,
Refte immobile, & femble attendre encore
L'inftant fatal de fon dernier foupir !
En ce moment Lirine fe rappelle
Un vœu fincere auquel elle a recours.
Ah ! fois fidele, Alzor ! s'écria-t-elle ;
Par Ermafis, Alzor ! à mon fecours.
Ciel, quel prodige ! à la voix de la belle
L'efpoir renaît, & plus prompt que l'éclair
Sur fon Gerfaut Alzor paroît en l'air !
Quelle douleur fuccede à l'efpérance
Lorfqu'il leur dit que le fort des amans,
Sans nul retour, depend des talifmans
Que Richardet perdit par négligence !
Mais terminons votre perpléxité,
Je ne dois plus vous tenir en balance,
Car Ermafis, fur ce point confulté,
Apprend fur l'heure au vieux Mage enchanté,
Que le coffret dont on eft tant en peine
Etoit

Etoit alors au pouvoir de Mélene.
Alzor soudain vole au noir cabinet ;
Et secondé par le magique empire,
Cherche si bien dans ce réduit secret
Qu'il se saisit du trésor qu'il desire.
A peine on voit par son divin effet
Ressusciter Despine & Richardet,
Que pour goûter cette allégresse pure ;
Et fuir des lieux de si mauvais augure,
On veut quitter ces funestes jardins.
On court au port. On vole à la nacelle.
Mais peignez-vous la surprise nouvelle
De ces beautés, & des deux paladins,
En y trouvant le scric & les cousins.
Voguons, lecteur, que rien ne vous étonne ;
Voguons en paix, arrivons à Cobone,
Là, vous jugez qu'Anglante & Montauban
Avec les sœurs vont finir leur roman.
Maugis, sans doute, épousera Lirine.
Pour Richardet & la belle Despine,
Sans contredit, leur bonheur est public !
Bon soir, lecteur ; priez Dieu pour le scric.

Fin du douzieme & dernier Chant.





